



Bons baisers de Russie

Fleming, Ian

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

IAN FLEMING

**BONS BAISERS
DE RUSSIE**



**JAMES
BOND
007**

PLON

IAN FLEMING

Bons baisers de Russie

JAMES BOND

« *From Russia with love* »



Plon

AU PAYS DES ROSES

L'homme nu qui gisait à plat ventre, le visage contre le bord de la piscine, aurait aussi bien pu être mort.

Il aurait pu être un noyé que l'on eût repêché et laissé à sécher sur le gazon pendant qu'on allait prévenir la famille ou la police. Et même le petit tas d'objets qu'on voyait dans l'herbe, près de sa tête : ce pouvaient être ses affaires personnelles, proprement rassemblées pour bien montrer qu'il n'y manquait rien, par celui qui l'avait tiré de l'eau. A en juger par la nature de ces objets, il s'agissait d'un homme riche. On y remarquait les signes distinctifs de la confrérie des millionnaires ; une pince à billets, ornée d'une pièce mexicaine de cinquante dollars, qui retenait une liasse confortable ; un briquet Dunhill en or ; un porte-cigarettes ovale en or, avec les stries en forme de vagues et le discret bouton de turquoise qui portent la marque de Fabergé, le joaillier londonien à la mode ; et le genre de roman (un vieux P.G. Wodehouse) qu'un richard prend dans sa bibliothèque pour l'emporter au jardin. Il y avait aussi une grosse montre en or, montée sur un bracelet de crocodile brun usagé. C'était un modèle dessiné par Girard-Perregaux pour les amateurs de gadgets ; il comportait une aiguille trotteuse et, dans le cadran, deux petites ouvertures pour indiquer le mois, le jour du mois et la phase de la lune. Nous savons ainsi que notre récit commence le 10 juin à 14 h 30, et qu'on en est au troisième quartier.

Une libellule bleue et verte, s'élançant d'un buisson de roses situé au fond du jardin, voltigea autour de notre homme, passant à quelques centimètres de ses vertèbres lombaires. Elle avait probablement été attirée par le reflet que le soleil de juin mettait dans l'or des poils blonds garnissant la partie supérieure du coccyx. Ce petit gazon de poils follets se coucha sous une bouffée d'air arrivant de la mer. D'un mouvement brusque, la libellule s'élança de côté, pour venir se poser sur l'épaule gauche. Sous la bouche ouverte, le tendre gazon s'agita. Une grosse goutte de sueur étincelante roula sur l'aile du nez charnu et vint tomber dans l'herbe. C'en était trop. La libellule s'élança à travers les roses et passa au-dessus du haut mur du jardin, garni de tessons de bouteilles. C'était peut-être bon à manger, mais ça bougeait ! Le jardin dans lequel l'homme était étendu se composait d'une pelouse bien entretenue, qu'entouraient de trois côtés d'épais

buissons de rosiers, très serrés, d'où s'échappait un continuels bourdonnement d'abeilles. Sous ce bruit entêtant on percevait le léger grondement de la mer, qui venait se briser au pied de la falaise limitant le jardin. De celui-ci on n'apercevait pas la mer ; on ne voyait que le ciel et les nuages, au-dessus du mur, haut de près de quatre mètres. En réalité, on n'avait de vue au-delà des limites de la propriété que des deux chambres situées au premier étage de la villa, laquelle formait le quatrième côté de cette enceinte bien close. De ces fenêtres, on découvrait une vaste étendue d'eau bleue et, de chaque côté, les fenêtres des étages supérieurs des villas avoisinantes, et la cime de leurs arbres : chênes verts méditerranéens, pins maritimes, casuarinas ; par endroits, un palmier.

La villa était moderne – une boîte longue et massive, sans ornements. La façade unie, d'un rose délavé, qui donnait sur le jardin, était percée de fenêtres à châssis métallique et d'une porte de verre centrale, ouvrant à l'extérieur sur un petit espace carré, revêtu de carreaux vitrifiés vert pâle. Ce carrelage se perdait dans le gazon. L'autre façade de la maison, située à quelques mètres d'une route non goudronnée, était presque identique. Mais, de ce côté, les quatre fenêtres étaient munies de barreaux et la porte était en chêne.

La villa se composait, au premier étage, de deux chambres à coucher de dimensions moyennes, et, au rez-de-chaussée, d'un salon et d'une cuisine, dont une partie, isolée par une cloison, était aménagée en salle d'eau. Il n'y avait pas de salle de bains.

Le silence étouffé et voluptueux de ce début d'après-midi fut rompu par le bruit d'une voiture arrivant sur la route. La voiture s'arrêta devant la villa. Il y eut le cliquetis métallique d'une portière claquée, et le véhicule repartit ; puis deux coups de sonnette à la porte d'entrée. L'homme étendu près de la piscine ne fit aucun mouvement ; mais, au bruit de la sonnette et du démarrage de la voiture, ses yeux s'étaient ouverts tout grands un instant. Ses paupières s'étaient dressées comme auraient fait les oreilles d'un animal. L'homme se remémora instantanément l'endroit où il se trouvait, le jour et l'heure. Les bruits étaient identifiés. Les paupières frangées de cils courts couleur de sable se rabattirent sur les yeux d'un bleu très pâle, impénétrables, comme tournés vers l'intérieur. Les petites lèvres cruelles s'ouvrirent, en un bâillement à décrocher la mâchoire, et qui fit venir la salive. L'homme cracha dans l'herbe et attendit.

Une jeune femme, portant un petit sac en bandoulière, vêtue d'une chemisette de coton blanc et d'une jupe bleue sans élégance, franchit la porte de verre, traversa, à grandes enjambées garçonnières, les carreaux vitrifiés et le gazon, dans la direction de l'homme nu. Arrivée à quelques mètres, elle laissa tomber son sac sur le gazon, s'assit, ôta ses souliers, médiocres et quelque peu poussiéreux. Elle se

remit debout, déboutonna sa chemisette, la retira et la posa, soigneusement pliée, à côté du sac à main. Sous sa chemisette, la jeune femme ne portait qu'un maillot de bain. La peau était agréablement bronzée ; les épaules et les seins magnifiques resplendissaient de santé. Dans le mouvement qu'elle fit pour déboutonner sa jupe sur les côtés, apparurent les petites touffes de poil blond de ses aisselles. L'impression de santé animale et juvénile que dégageait cette belle fille de la campagne était confirmée par les hanches opulentes, moulées dans le maillot de bain de jersey bleu délavé, par les cuisses, par les jambes courtes et un peu lourdes, qui apparurent quand elle fut complètement déshabillée. Elle plaça bien soigneusement la jupe à côté de la chemisette, ouvrit son sac, en tira une vieille bouteille à soda, contenant un liquide épais incolore, et alla s'agenouiller à côté de l'homme. Elle lui versa entre les omoplates un peu de ce liquide, une huile d'olive légère à l'odeur de rose, seul parfum connu, semble-t-il, dans cette partie du monde, et, après avoir assoupli ses doigts comme aurait fait un pianiste, se mit à masser sur la nuque de l'homme les muscles sterno-cléido-mastoïdiens et trapèze.

C'était un dur travail. L'homme était extrêmement vigoureux et les muscles qui saillaient à la base de son cou cédaient à peine à la pression des pouces de la jeune femme, même lorsqu'elle appuyait de tout le poids de son corps. Quand elle en aurait fini avec ce client-là, elle serait en nage et tellement épuisée qu'elle se laisserait tomber dans la piscine, puis irait s'étendre à l'ombre et sommeiller, jusqu'au retour de la voiture. Mais ce n'était pas à cela qu'elle pensait, tandis que ses mains travaillaient machinalement sur toute l'étendue de ce dos. Elle était toute à l'horreur instinctive que lui inspirait le plus beau corps qu'elle eût jamais vu.

Cette horreur ne se lisait nullement sur le visage égal et impassible de la masseuse. Sous la frange de cheveux noirs, coupés court, sans finesse, les yeux noirs, qui remontaient légèrement vers les tempes, étaient aussi vides d'expression que des nappes d'huile sur la mer ; mais il y avait en elle un instinct animal qui la faisait souffrir et frissonner. Son émotion se serait trahie à la rapidité de son pouls, si on avait pu le prendre. Une fois de plus, comme souvent depuis deux ans, elle se demandait d'où lui venait la haine qu'elle ressentait pour ce corps splendide et elle essaya d'analyser cette répulsion. Peut-être, allait-elle enfin réussir à se débarrasser de sentiments qu'elle se reprochait et qui étaient, elle s'en doutait, beaucoup plus éloignés des usages de sa profession que le désir sexuel qu'éveillaient en elle certains de ses clients. Pour commencer par les détails : les cheveux. Elle examina la tête ronde et plutôt petite, plantée sur le cou nouveau. La tête était recouverte de boucles serrées d'or rouge, qui auraient dû rappeler agréablement à la masseuse les cheveux stylisés qu'elle avait

vus à des personnages de tableaux ou à des statues classiques. Mais les boucles avaient quelque chose de trop dru, de trop étroitement serré, entre elles et contre le crâne. Les dents de la jeune fille en étaient agacées comme si elle avait passé l'ongle sur une moquette. Et les boucles d'or descendaient très bas sur la nuque – presque, se disait-elle en langage professionnel, jusqu'à la cinquième vertèbre cervicale. Là, ils s'arrêtaient brusquement en une ligne droite de petits cheveux dorés et raides.

La jeune fille s'arrêta un instant pour se reposer les mains ; elle se renversa en arrière en se carrant sur les hanches. Son torse magnifique était déjà luisant de sueur. Elle passa le dos de la main sur le front, saisit la bouteille d'huile, en versa un peu sur le petit espace velu qui se trouvait à la naissance de l'épine dorsale, assouplit ses doigts et se pencha de nouveau sur l'homme.

Cet embryon de queue au-dessus du sillon des fesses !... Chez un amant, cela aurait pu être amusant, ou excitant ; mais chez cet homme, ce n'était que bestial. Reptilien, même. Mais les serpents n'ont pas de poils ! De haut en bas, elle passa les mains sur les deux éminences des muscles fessiers. C'était le moment où beaucoup de ses clients, en particulier les jeunes de l'équipe de football, se mettaient à plaisanter. Si elle ne gardait pas une attitude très réservée, les propos grivois ne tardaient pas à jaillir. Il lui suffisait souvent, pour les faire taire, d'appuyer avec précision sur le parcours du nerf sciatique. D'autres fois, par exemple si elle trouvait l'homme attirant, il y avait des mots échangés à voix basse, des rires étouffés, une lutte brève, suivie d'une défaite rapide et délicieuse.

Avec cet homme-là, c'était différent, étrangement différent. Depuis le premier jour, il n'était pour elle qu'une masse de viande inerte. En deux ans, pas une fois il ne lui avait adressé la parole. Quand elle avait fini le dos et qu'il était temps pour lui de se retourner, ni ses yeux, ni aucune partie de son corps n'avaient jamais manifesté le moindre intérêt pour la jeune femme. Elle lui tapotait l'épaule, il se roulait de l'autre côté et se mettait à regarder le ciel à travers ses paupières mi-closes ; il lui arrivait simplement de partir d'un long bâillement qui lui faisait frissonner le corps et qui était chez lui le seul indice d'une sensibilité humaine.

La jeune femme changea de position et massa doucement la jambe droite, en descendant vers le talon d'Achille. Quand elle y parvint, elle promena de bas en haut son regard sur ce beau corps. Sa répulsion était-elle seulement physique ? Avait-elle pour cause la couleur rougeâtre que prenait le hâle sur cette peau, d'un blanc de lait à l'état naturel, ce côté « roastbeef » ? Ou le grain de la peau, ces pores béants, largement espacés sur cette surface soyeuse ?... Les taches de rousseur orangées, qui couvraient presque complètement les

épaules ?... Ou bien la sexualité particulière de cet homme ?... L'apathie de ces muscles splendides, qui saillaient avec insolence ?... Ou bien la répulsion de la masseuse était-elle plutôt d'ordre spirituel, son instinct lui disant que ce corps merveilleux donnait asile à l'esprit du mal ? Elle se remit debout, fit pivoter lentement sa tête à gauche et à droite, s'assouplit les épaules. Elle étendit les bras sur les côtés, puis les leva et garda cette position un moment, pour faire refluer le sang. Elle ramassa son sac, en tira une serviette, essuya la transpiration sur son visage et sur son corps.

Quand elle se retourna du côté de l'homme, il était déjà sur le dos ; sa tête reposait dans une main ouverte, il fixait sur le ciel ses yeux vides. Le bras droit, étendu sur l'herbe, attendait la masseuse. Elle s'agenouilla, se huila les paumes, saisit la main mollement entrouverte et se mit à pétrir les doigts courts et épais.

La jeune femme risqua timidement un regard oblique sur le visage brun rougeâtre, surmonté d'une couronne de boucles d'or. A première vue, c'était très bien ; une beauté de garçon boucher aux joues roses bien pleines, au nez retroussé, au menton arrondi. Mais, en regardant de plus près, on découvrait de la cruauté dans la bouche aux lèvres minces, mais plutôt froncées ; quelque chose de porcin, dans les larges narines retroussées ; et le vide de ces yeux bleu pâle étendait un voile sur le visage tout entier, le faisant ressembler à celui d'un noyé, d'un cadavre gisant à la morgue. C'était, se dit-elle, comme si on avait peint d'une manière effrayante le visage d'une poupée de porcelaine. La masseuse travaillait le bras, en remontant vers l'énorme biceps. Où cet homme avait-il acquis ces muscles extraordinaires ? Était-il boxeur ? Que faisait-il de ce corps formidable ? Le bruit courait que cette villa appartenait à la police. Les deux domestiques mâles, bien que faisant la cuisine et le ménage, étaient, de toute évidence, des sortes de gardes. Chaque mois, régulièrement, l'homme s'absentait pendant quelques jours ; et l'on disait à la masseuse de ne pas venir. De temps en temps, on lui disait de suspendre ses visites pendant une semaine, deux semaines, un mois. Au retour d'une de ces absences, le cou et le thorax de l'homme n'étaient qu'une ecchymose. Une autre fois, l'extrémité rouge d'une blessure à moitié cicatrisée apparaissait, sous trente centimètres de sparadrap, depuis les côtes, jusqu'à la région du cœur. Au sujet de cet homme, la jeune femme ne s'était jamais permis aucune question, à l'hôpital ou en ville. Quand elle avait été envoyée dans cette maison pour la première fois, l'un des domestiques l'avait prévenue : si elle parlait de ce qu'elle allait voir on la mettrait en prison. Quand elle était rentrée à l'hôpital, le directeur, qui avait paru jusque-là ignorer son existence, l'avait fait venir pour lui dire la même chose : elle irait en prison. Les doigts solides de la jeune femme s'enfonçaient avec vigueur dans l'épaisseur du grand

deltoïde, à la pointe de l'épaule. Depuis le début, elle savait que cette affaire touchait à la Sécurité de l'Etat. Peut-être était-ce ce qui la révoltait dans ce beau corps ? Peut-être était-ce simplement la crainte qu'inspirait à la masseuse l'organisation qui tenait ce corps en son pouvoir. Elle ferma les yeux, à la pensée de ce qu'il pouvait bien être et de ce qu'il pourrait ordonner qu'on lui fît à elle. Elle les rouvrit vivement : peut-être avait-il remarqué... Mais les yeux vides restaient fixés sur le ciel. Alors elle saisit le flacon d'huile pour masser le visage. Les pouces de la jeune femme avaient à peine exercé un début de pression dans les orbites aux yeux clos que le téléphone se mit à sonner dans la maison. En un instant, l'homme s'était dressé sur un genou, comme un coureur attendant le coup de pistolet. Mais il n'alla pas plus loin. La sonnerie s'arrêta. Il y eut le murmure d'une voix. La jeune femme ne put entendre ce que disait cette voix ; mais elle avait une intonation servile, comme celle de quelqu'un qui reçoit des ordres. La voix s'éteignit, l'un des domestiques apparut à la porte, fit un geste d'appel et rentra dans la maison. Le geste n'était pas achevé que l'homme nu était déjà en train de courir. La jeune femme guetta l'éclair du dos brun dans l'ouverture de la porte de verre. Il valait mieux qu'il ne la trouvât pas là quand il ressortirait. Elle ne faisait rien, sans doute, mais elle aurait pu entendre. Elle se leva, alla en deux enjambées jusqu'à la bordure de ciment et plongea avec grâce dans la piscine.

Bien que le fait fût de nature à expliquer sa répulsion instinctive, mieux valait, pour la paix de son esprit, qu'elle ne sût pas qui était l'homme qu'elle venait de masser. Le vrai nom de cet homme était Donovan Grant, dit « Red » Grant. Mais, depuis dix ans, il était devenu Krassno Granitsky, avec le pseudonyme de « Granit ». Il était le Chef Exécuteur de SMERSH, la section « meurtres » du MGB, et il était en train de recevoir ses instructions, par ligne directe avec Moscou.

LE CONTREBANDIER

Grant reposa doucement le combiné et le contempla rêveusement. Le garde à l'air entêté, debout près de lui, dit : « Vous avez bien fait de vous déranger. »

— Est-ce qu'ils ont donné une idée du genre de travail ?

Grant parlait parfaitement le russe, mais avec un fort accent. On l'aurait cru originaire de l'une des provinces baltes. Il parlait d'une voix perchée et monotone, comme s'il avait lu à haute voix une page d'un livre ennuyeux.

— Non. Simplement, on m'a dit qu'on a besoin de vous à Moscou. L'avion est parti, il sera ici dans une heure environ. Une demi-heure pour refaire le plein, et ensuite trois ou quatre heures de vol, selon que vous ferez ou non escale à Kharkov. Vous serez à Moscou vers minuit. Vous feriez bien de préparer vos bagages. Je vais commander la voiture.

Grant se remit sur pied, d'un mouvement brusque.

— Oui. Vous avez raison. Mais ils n'ont même pas dit s'il s'agit d'une opération ? Ce sont des choses qu'on aime savoir ! Ils étaient sur une ligne sûre, ils auraient pu parler au moins à mots couverts. Ils le font, en général.

— Cette fois ils ne l'ont pas fait.

Grant passa lentement la porte de verre et alla jusqu'au gazon. Il ramassa son livre, ainsi que les trophées dorés de sa profession, retourna dans la maison et monta les quelques marches qui conduisaient à sa chambre.

La pièce était vide, meublée seulement d'un lit de fer, d'où pendaient des draps froissés, d'une chaise cannée, d'une commode de bois blanc et d'une table de toilette très ordinaire, avec une cuvette de fer blanc. Le sol était jonché de magazines anglais et américains. Sous la fenêtre, contre le mur, étaient empilés des romans populaires et des romans d'épouvante, volumes cartonnés, aux couvertures criardes.

Grant prit sous le lit une valise de fibre toute cabossée. Il y empila des vêtements très simples, mais convenables, bien repassés, qu'il choisit dans la commode. Puis il se lava rapidement à l'eau froide, avec l'inévitable savon à la rose, et se sécha à l'aide d'un des draps du lit. On entendit au-dehors le bruit d'une voiture. Grant endossa en toute hâte des vêtements aussi inélégants et impersonnels

que ceux de la valise, attacha son bracelet-montre, empocha ses objets personnels, saisit la valise et descendit l'escalier.

La porte d'entrée était ouverte. Il pouvait voir ses deux gardes qui bavardaient avec le chauffeur d'une conduite intérieure Zis en mauvais état. « Sacrés imbéciles ! », se dit-il (il pensait presque toujours en anglais). « Ils sont sans doute en train de lui recommander de s'assurer que je prends bien l'avion. Ils ont peine à croire qu'un étranger peut avoir envie de rester dans leur foutu pays. » D'un œil froid et moqueur, ils regardaient Grant poser sa valise sur le seuil et fouiller dans l'accumulation de vêtements, pendus à des patères sur la porte de la cuisine. Il finit par trouver son « uniforme », l'imperméable brunâtre et la casquette de tissu noir des fonctionnaires soviétiques, endossa l'un et coiffa l'autre, prit sa valise, sortit et, écartant brutalement de l'épaule l'un des gardes, grimpa à côté du chauffeur en civil. Les deux hommes s'assirent, sans mot dire, à l'arrière, mais le regardèrent d'un œil dur. Le chauffeur lâcha la pédale d'embrayage et l'auto, déjà en prise, prit rapidement de la vitesse sur la route poussiéreuse. La villa se trouvait sur la côte sud-est de la Crimée, à une distance à peu près égale de Féodosie et de Yalta. C'était l'une des nombreuses « datchas » de villégiature pour fonctionnaires, échelonnées sur le rivage montagneux qui constitue la partie la plus recherchée de la Riviera russe. Red Grant savait qu'il jouissait d'un immense privilège, était logé là plutôt que dans un pavillon lugubre de la banlieue de Moscou. Tandis que la voiture, grimpant une côte, s'enfonçait dans la montagne, Grant se disait qu'il était aussi bien traité qu'on pût l'être dans ce pays, encore que l'intérêt qui était porté à son confort eût un caractère ambigu.

Le trajet de soixante-dix kilomètres, jusqu'à l'aérodrome de Simferopol, prit une heure. Il n'y avait pas d'autre voiture sur la route ; les rares charrettes de vigneron qu'ils pouvaient rencontrer se rangeaient dans le fossé au premier coup d'avertisseur. Comme partout en Russie, une automobile annonce un fonctionnaire, et un fonctionnaire ne peut signifier que danger en puissance.

Il y avait des roses tout le long du parcours ; des champs de roses alternaient avec les vignes ; des haies de rosiers bordaient la route ; et aux abords de l'aérodrome on pouvait admirer une vaste plate-bande composée de roses rouges dessinant une étoile sur fond de roses blanches. Grant en était écœuré et il avait hâte d'arriver à Moscou, pour être délivré de l'arôme douceâtre de ces fleurs. Ils franchirent sans s'arrêter l'entrée de l'aéroport civil et suivirent pendant plus d'un kilomètre un mur élevé, qui bornait la zone militaire de l'aérodrome. Parvenu à une haute porte grillagée, le chauffeur montra son laissez-passer à deux sentinelles armées de mitraillettes et conduisit sa voiture directement à l'aire d'envol. De

nombreux avions étaient là : de gros transports militaires camouflés, de petits bi-moteurs d'entraînement et deux hélicoptères de la Marine. Le chauffeur, s'arrêtant, demanda à un homme en combinaison où se trouvait l'avion de Grant. Un bruit nasillard sortit immédiatement de la tour de contrôle, puis un haut-parleur aboya à leur intention : « A gauche – Tout au bout à gauche – Numéro V-BO »

Obéissant, le chauffeur traversait la piste dans la direction indiquée quand la voix métallique aboya de nouveau : « Stop ! » Le chauffeur bloqua ses freins. Un grondement assourdissant retentit au-dessus de leurs têtes. Les deux hommes se baissèrent instinctivement, tandis qu'un groupe de quatre MIG 17, émergeant du soleil couchant, passaient, en les effleurant presque, les robustes freins à air sortis pour l'atterrissage. Un par un, les avions prirent contact avec l'immense piste ; puis, des jets de fumée bleue sortirent de leurs chapeaux de roues, dans le hurlement des réacteurs ; ils roulèrent jusqu'à l'extrémité du terrain et tournèrent pour s'en aller dans la direction de la tour de contrôle et des hangars.

— Avancez !

Une centaine de mètres plus loin, ils arrivèrent à un avion dont les lettres d'identification étaient V-BO. C'était un Ilyouchine 12. Une petite échelle d'aluminium jaillit de la porte de la cabine ; l'auto s'arrêta à côté. Un membre de l'équipage se montra à la porte. Il descendit l'échelle, examina soigneusement le laissez-passer du chauffeur et les papiers d'identité de Grant, congédia le premier, d'un geste, et fit signe à l'autre de le suivre en haut de l'échelle. Il ne lui offrit pas de prendre sa valise. Grant la souleva comme une plume et la monta avec lui. Après son passage, l'homme de l'équipage tira l'échelle, claqua la large trappe et s'avança vers le cockpit.

Grant avait à choisir entre vingt sièges, tous libres. Il s'installa dans celui qui était le plus proche de la trappe d'accès et attacha sa ceinture. Par la porte ouverte du cockpit, on entendit le grésillement d'un court dialogue avec la tour de contrôle ; les deux moteurs gémirent, toussèrent, et se mirent à tourner ; l'avion pivota aussi vite qu'une automobile, roula jusqu'à la ligne de départ de la piste nord-sud, puis, sans autres préparatifs, la parcourut d'une traite et décolla. Grant déboucla sa ceinture, alluma une Troïka à bout doré et se renversa confortablement en arrière, pour revivre son passé et envisager son avenir immédiat.

Donovan Grant était le fruit de l'union, à minuit, d'un Allemand, hercule de foire, et d'une fille de salle, née en Irlande du Sud. Cette union, qui dura un quart d'heure, fut consommée sur l'herbe humide, derrière le chapiteau d'un cirque, planté dans un faubourg de Belfast. Après quoi, l'homme donna à la femme une demi-couronne ; et la femme, satisfaite, regagna son lit, dans la cuisine d'un café, près de la

gare. Quand elle fut sur le point d'accoucher, elle alla s'installer chez une de ses tantes, dans le petit village d'Aughmacloy, situé à cheval sur la frontière qui sépare les deux Irlandes ; et là, six mois plus tard, elle mourut de fièvre puerpérale, peu après avoir mis au monde un garçon de douze livres. Avant de mourir elle avait demandé que l'enfant fût appelé Donovan (l'hercule était connu sous le nom de « Donovan le Costaud ») Grant, qui était son nom à elle. La tante prit soin, bien à contrecœur, du petit garçon. Il grandit en bonne santé. Il était extrêmement vigoureux, mais très calme. Il n'avait pas de camarades. Il refusait d'ailleurs de fréquenter les autres enfants. Quand un objet qui leur appartenait lui faisait envie, il s'en emparait de force. A l'école du village, il continua d'être craint et peu aimé, mais il se tailla rapidement une réputation, en boxant et en luttant dans les foires de campagne. La rage frénétique de ses attaques, associée à la ruse, lui donna la victoire sur bien des adversaires plus âgés et plus grands que lui.

C'est à l'occasion de ces combats qu'il fut remarqué par les Sinn-Feiners, qui avaient choisi Aughmacloy comme principal lieu de passage pour leurs allées et venues vers le Nord, et aussi par les contrebandiers, qui utilisaient le village dans le même dessein. En quittant l'école, il devint l'homme de main pour le compte de l'une et l'autre de ces organisations. On le payait bien, mais on le fréquentait le moins possible.

C'est vers cette époque qu'il commença à éprouver en lui-même l'impression qu'une force étrange le contraignait à agir, et cela se manifestait seulement à l'époque de la pleine lune. La première fois qu'il éprouva ces « sensations » (c'était le nom qu'il donnait à ces impulsions irrésistibles, quand il y pensait), c'était au cours de sa seizième année, en octobre ; il sortit pour aller étrangler un chat. Après cela, il se sentit « soulagé » pendant tout un mois. En novembre, ce fut un grand chien de berger ; et, à la Noël, il égorgea à minuit une vache dans l'étable d'un voisin. Tous ces actes le « soulageaient ». Il avait assez de jugement pour savoir que les habitants du village ne tarderaient pas à s'étonner de ces morts mystérieuses ; il acheta donc une bicyclette. Une fois par mois, la nuit, il s'en allait par la campagne. Il lui fallait souvent aller très loin pour trouver ce qu'il cherchait. Après avoir dû, pendant deux mois, se contenter d'oies et de poulets, il se risqua à égorger un vagabond endormi.

Il y avait si peu de monde dehors la nuit qu'il ne tarda pas à prendre la route de meilleure heure, allant tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, de manière à parvenir dans des villages éloignés à la nuit tombante, à l'heure où des paysans isolés rentrent des champs et où les jeunes filles s'en vont à leurs rendez-vous.

La première fois qu'il rencontra une jeune fille, au hasard d'une

route, il n'eut même pas la pensée de lui faire rien d'autre que de la tuer. Il avait entendu parler des choses de l'amour, mais elles restaient pour lui tout à fait incompréhensibles. C'était ce geste merveilleux, de donner la mort – ce geste seul – qui lui faisait éprouver un « soulagement ».

Vers la fin de sa dix-septième année, des rumeurs effrayantes commencèrent à se répandre autour de Fermanagh, Tyrone et Armagh. Ces rumeurs tournèrent à la panique quand on eut trouvé, tant bien que mal enfouie dans une meule de foin, une femme étranglée. On constitua dans les villages des groupes d'auto-défense ; des renforts de police munis de chiens furent amenés ; les histoires du « Tueur de la Pleine Lune » amenèrent des journalistes dans la région. Grant fut, à maintes reprises, interpellé et interrogé, tandis qu'il circulait à bicyclette ; mais il jouissait à Aughmacloy de protections puissantes. Il disait qu'il s'entraînait à bicyclette, pour se maintenir en forme, en vue de ses combats de boxe, et cette histoire reçut toujours confirmation, car il était la gloire du village, en tant que challenger pour le titre de champion mi-lourd d'Irlande du Nord.

Une fois encore, son instinct le sauva avant qu'il ne fût trop tard. Il quitta Aughmacloy pour Belfast, et là, se mit entre les mains d'un manager de boxe en déconfiture, qui se proposa de faire de lui un professionnel. Dans cette salle minable, la discipline était stricte ; une sorte de prison. Quand le sang se remit à bouillir dans les veines de Grant, il n'eut devant lui d'autre possibilité que de tuer à moitié un de ses entraîneurs. On dut à deux reprises le séparer de son adversaire, et il n'échappa à la disqualification définitive qu'en remportant le titre de champion.

Grant gagna ce championnat en 1945, le jour de son dix-huitième anniversaire. Il fut appelé au service et versé comme conducteur dans le Corps des Transmissions. Sa période d'instruction en Angleterre le calma, ou du moins le rendit plus prudent, à l'approche de ses « sensations ». A l'époque de la pleine lune, il prit plutôt le parti de se mettre à boire. Il emportait une bouteille de whisky dans le bois entourant Aldershot et la buvait tout entière, en surveillant ses sensations, très froidement, jusqu'à l'inconscience. Au petit matin, il regagnait le camp en titubant, à moitié assouvi, mais ayant cessé d'être dangereux. Si une sentinelle l'interpellait, la punition n'allait jamais au-delà d'un jour de consigne, car l'officier dont il dépendait voulait lui conserver sa bonne humeur en vue des Championnats de l'Armée.

Cependant, la section de Transports de Grant ayant été expédiée d'urgence à Berlin, au moment des incidents du « corridor » avec les Russes, il manqua ces championnats. A Berlin, la proximité continuelle du danger le rendit plus prudent et plus malin. Il continua de s'enivrer

à la pleine lune mais, tout le reste du temps, il se tint sur ses gardes, échafaudant des combinaisons. Ce qu'il entendait dire des Russes lui plaisait. Il résolut de passer de leur côté. Mais comment ? Quel cadeau pouvait-il leur apporter ? De quoi avaient-ils spécialement besoin ?

Ce sont les championnats BAOR qui, finalement, le décidèrent à partir. Par bonheur, ils avaient lieu la nuit de la pleine lune. Grant, qui combattait pour le Corps Royal des Transmissions, reçut un avertissement pour accrochage et coups bas ; il fut disqualifié au troisième round pour coups irréguliers réitérés. Il quitta le ring sous les huées de tous les spectateurs du stade, les soldats de son unité étant ceux qui manifestaient le plus bruyamment. Le lendemain matin, son chef de corps le fit venir et lui dit froidement qu'il déshonorait le Corps Royal des Transmissions et qu'il serait renvoyé en Angleterre avec le prochain détachement. Ses camarades le mirent en quarantaine ; et comme personne ne voulait faire partie du même convoi que lui, on dut le verser dans une section de motards de liaison.

Rien ne pouvait mieux servir ses desseins. Il attendit quelques jours ; puis, un soir qu'on venait de lui confier le courrier du jour au Quartier Général du Deuxième Bureau, sur la Reichskanzlerplatz, il s'en fut tout droit dans la direction du secteur russe, attendit sans arrêter son moteur que la barrière du contrôle britannique fût levée, pour livrer passage à un taxi, puis fonça à quatre-vingts au moment où cette barrière allait se refermer, et bloqua à un signal d'arrêt, près de la guérite de ciment du poste frontière russe.

On le poussa brutalement dans la salle de garde. Un officier au visage impénétrable, assis derrière un bureau, lui demanda ce qu'il voulait.

— Je veux voir le Service Secret Soviétique, répondit-il avec calme.

L'officier l'examina avec froideur, puis dit quelques mots en russe. Les soldats qui l'avaient amené firent mine de le jeter dehors. Grant se débarrassa d'eux sans difficulté. L'un d'eux leva sa mitraillette.

— J'ai un tas de papiers secrets, dit Grant distinctement et sans s'emporter. Dehors. Dans les sacoches de ma moto. Il eut une inspiration subite : « Vous vous mettez dans de mauvais draps si ces papiers ne parviennent pas au Service Secret. »

L'officier dit quelque chose aux soldats, qui s'écartèrent.

— Nous n'avons pas de Service Secret, dit-il dans un anglais appliqué. Asseyez-vous et remplissez ce questionnaire.

Grant s'assit au bureau et remplit un long questionnaire, comme en remplit quiconque se propose de visiter Berlin-Est : nom, adresse, profession, et ainsi de suite. Pendant ce temps, l'officier disait

quelques mots au téléphone.

Grant était sur le point de terminer quand deux autres militaires, des sous-officiers en kaki, avec des bonnets de police d'un vert crasseux et les insignes verts de leur grade, entrèrent dans la pièce. L'officier de garde leur tendit sans le lire le questionnaire rempli. Ils emmenèrent Grant, le firent monter avec sa motocyclette par la portière arrière d'un fourgon, qu'ils refermèrent sur lui. Après un parcours d'un quart d'heure à vive allure, le fourgon s'arrêta. Grant descendit et se trouva dans une cour, derrière un vaste bâtiment neuf. On l'y fit entrer, monter dans un ascenseur, et on l'abandonna dans une cellule sans fenêtre qui ne contenait rien qu'un banc de fer. Après une heure, pendant laquelle, supposa-t-il, on examina ses papiers secrets, on le conduisit dans un bureau confortable, où un officier, portant trois rangées de décorations et les insignes de colonel, était assis à une table. Il n'y avait rien sur cette table – à part des roses dans un vase. Dix ans plus tard, Grant, regardant à travers les hublots, à sept mille mètres plus bas, une vaste agglomération de lumières qu'il prit pour Kharkov, adressait un sourire mélancolique à son reflet dans la glace Sécurité.

Des roses ! A partir de ce moment, sa vie n'avait été que roses. Des roses, des roses, tout le long de la route...

COURS DE PERFECTIONNEMENT

— Ainsi, M. Grant, vous désirez travailler en Union Soviétique ?

Cette question lui était posée une demi-heure plus tard, et le colonel MGB commençait à en avoir assez de cette conversation. Il estimait avoir tiré de ce soldat britannique plutôt déplaisant tous les renseignements militaires qui pouvaient présenter de l'intérêt. Quelques phrases aimables, en contrepartie du riche butin de secrets contenu dans les sacs à dépêches, et cet homme pourrait redescendre dans son cachot, en attendant le moment d'être embarqué pour Vorkuta ou pour quelque autre camp de travail.

— Oui, j'aimerais travailler pour vous.

— Et à quel genre de travail êtes-vous bon, M. Grant ? Nous avons pléthore d'ouvriers non spécialisés. Nous n'avons pas besoin de conducteurs de camions et, ajouta le colonel avec un sourire fugitif, s'il s'agit de boxe, nous avons quantité d'hommes qui savent boxer. Parmi eux, soit dit en passant, deux champions olympiques possibles.

— Je suis expert dans l'art de tuer. Je fais cela très bien. J'aime cela.

La flamme rouge qui étincela pendant un instant au fond des yeux bleu pâle ne passa pas inaperçue du colonel. « Il dit vrai, pensa-t-il. Il est aussi fou qu'antipathique ». Il eut pour Grant un sourire glacé, se demandant si c'était bien la peine de gaspiller de la nourriture pour lui à Vorkuta. Il vaudrait peut-être mieux le descendre. Ou le refouler sur le secteur britannique, en laissant à ses compatriotes le soin de s'occuper de lui.

— Vous ne me croyez pas ? » dit Grant en commençant à s'impatisser. Ce n'était pas l'homme qu'il fallait, le service compétent. « Qui fait le sale boulot pour vous, ici ? » Il était sûr que les Russes avaient une section spécialisée dans le meurtre. *Tout le monde l'affirmait.* « Permettez-moi de leur parler. Je tuerai quelqu'un pour leur compte. Qui ils voudront. Tout de suite. »

Le colonel le regarda d'un air revêché. Il ferait peut-être mieux de rendre compte. « Attendez ici. » Il se leva, sortit de la pièce, en laissant la porte ouverte. Un garde vint se poster dans l'embrasure, surveillant Grant de dos, la main sur la crosse du pistolet. Le colonel pénétra plus avant dans la pièce voisine. Elle était vide. Il y avait trois téléphones sur le bureau. Il décrocha la ligne directe MGB avec

Moscou. Quand l'opérateur militaire répondit, le colonel dit simplement SMERSH. Quand il eut SMERSH à l'appareil, il demanda le chef des Opérations.

Dix minutes plus tard, il raccrochait. Quelle chance ! Une solution simple et constructive ! Dans tous les cas, l'affaire serait bénéfique. Si l'Anglais réussissait, ce serait magnifique. S'il échouait, cela causerait tout de même beaucoup d'ennuis dans le secteur Ouest : ennuis pour les Anglais, puisque Grant était de chez eux ; ennuis pour les Allemands, parce que cette tentative terroriserait un grand nombre de leurs espions ; ennuis pour les Américains qui fournissaient la plus grande partie des fonds versés au réseau Baumgarten ; désormais, ils estimerait qu'au point de vue de la sécurité Baumgarten ne valait rien. Satisfait de lui-même, le colonel revint dans son bureau et s'assit en face de Grant.

— Vous pensez vraiment ce que vous dites ?

— Bien entendu.

— Avez-vous une bonne mémoire ?

— Oui.

— Il y a dans le secteur britannique un Allemand, le docteur Baumgarten. Il habite l'appartement 5 au n°22 de Kurfürstendamm. Vous savez où c'est ?

— Oui.

— Ce soir, on vous déposera avec votre motocyclette dans le secteur britannique. Vos plaques de police auront été changées : vos compatriotes sont naturellement à votre recherche. Vous apporterez un pli au docteur Baumgarten. Sur l'enveloppe, il sera mentionné qu'elle doit être remise en mains propres. Avec l'uniforme que vous portez, et cette enveloppe à la main, vous ne rencontrerez aucune difficulté. Vous direz que le message est tellement confidentiel que vous devez voir le docteur Baumgarten seul à seul. Alors, vous le tuerez. Le colonel marqua un temps. Il leva les sourcils : « Convenu ? »

— Convenu, répondit Grant avec flegme. Et si je réussis, vous me donnerez encore du travail de ce genre ?

— C'est possible, répondit le colonel avec indifférence. Il faut d'abord que vous montriez ce que vous savez faire. Quand vous aurez accompli votre travail et regagné la zone soviétique, vous pourrez demander le colonel Boris.

Il sonna. Un homme en civil entra. Le colonel le désigna d'un geste.

— Cet homme va vous donner à manger. Ensuite, il vous remettra l'enveloppe et un couteau bien tranchant, de fabrication américaine. Une arme excellente. Bonne chance.

Le colonel tendit la main pour saisir une rose dans le vase et la respira avec délice. Grant se leva.

— Merci, monsieur, dit-il avec chaleur.

L'officier ne fit aucune réponse et ne quitta pas des yeux la rose tandis que Grant quittait la pièce à la suite de l'homme en civil.

L'avion survolait le cœur de la Russie. Ils avaient dépassé les hauts-fourneaux crachant leurs flammes dans la banlieue est de Stalino, et à l'ouest le fil d'argent du Dniepr, se divisant en deux à Dniepropetrovsk. La tache de lumière qui entourait Kharkov avait marqué la frontière de l'Ukraine, la lueur moins étendue de Kursk, ville des phosphates, était apparue, pour s'éloigner ensuite. Dans une heure, ils atteindraient Moscou, distante encore de 500 km ; pendant ce temps, ils n'apercevraient plus aucune lumière.

Grant en savait maintenant beaucoup sur la Russie. Après le meurtre rapide, propre, sensationnel, d'un espion d'intérêt vital pour l'Allemagne de l'Ouest, Grant n'avait pas plus tôt repassé la frontière en se faufilant, et trouvé en tâtonnant le chemin conduisant au « colonel Boris », qu'on lui avait fait endosser des vêtements civils, coiffer un casque de vol, et embarquer à bord d'un avion vide de la MGB, qui l'emmena directement à Moscou.

Alors commença une année de demi-captivité, que Grant consacra à deux tâches : à se maintenir en forme et à apprendre le russe. Pendant ce temps, toutes sortes de gens s'affairaient autour de lui : enquêteurs, mouchards, médecins. Pendant ce temps, en Angleterre et en Irlande du Nord, des espions soviétiques scrutaient très consciencieusement son passé.

Au terme de cette année, Grant avait obtenu le plus rassurant certificat de santé politique qu'un étranger puisse obtenir en Russie. Les espions avaient apporté confirmation de son histoire. Les mouchards anglais et américains avaient précisé dans leurs rapports qu'il ne s'intéressait en aucune façon aux mœurs politiques ou sociales de quelque pays que ce fût, les médecins et les psychologues étaient d'accord pour reconnaître qu'il était atteint de manie dépressive à un stade avancé, et que ses crises coïncidaient avec la pleine lune. Ils avaient en outre décelé chez Grant un certain narcissisme, une sexualité rigoureusement nulle et une grande endurance à la douleur. Ces particularités mises à part, sa santé physique était magnifique et, bien que son niveau d'instruction fût bas, il était, de naissance, rusé comme un renard. Ils étaient tous du même avis : Grant était pour la société un individu extrêmement dangereux, qu'il y aurait lieu d'éliminer.

Le dossier étant parvenu au chef du Personnel de la MGB, celui-ci était sur le point de noter en marge : à *exécuter*, quand il lui vint une idée qu'il crut meilleure.

Il y avait en U.R.S.S. une grande quantité de gens à tuer. Non que le Russe soit cruel de nature – bien que certains peuples de ce

pays soient parmi les plus sanguinaires du monde –, mais le meurtre, là-bas, est un moyen d'action politique. Les gens qui agissent contre l'Etat sont des ennemis de l'Etat, et il n'y a pas dans l'Etat de place pour des ennemis. Il y a trop à faire, le temps est trop précieux pour qu'on en perde à cause d'eux. Il faut les tuer. Dans un pays de 200 millions d'habitants, on peut en tuer chaque année plusieurs milliers sans qu'il y paraisse. Si, comme cela se passa lors des deux grandes purges, il faut en tuer un million dans une année, ce n'est pas non plus une très grande perte. Le grave problème est la difficulté de trouver des exécuteurs. Ceux-ci ont une vie courte. Ils se fatiguent de faire ce travail. Le cœur n'y est plus. Après dix, vingt, cent rôles d'agonie, un germe de mort, provenant sans doute de la mort elle-même, pénètre par osmose dans le corps du tueur, si peu humain qu'il soit, et le ronge comme un cancer. Il devient la proie de la mélancolie et de la boisson ; il lui vient une terrible lassitude, qui diminue son activité visuelle, ralentit ses réflexes et nuit à son efficacité. Quand l'employeur découvre ces signes, il n'y a d'autre solution que de faire exécuter l'exécuteur et d'en trouver un autre.

Le Chef du Personnel de la MGB était au courant du problème et savait qu'on recherchait non seulement l'assassin raffiné, mais aussi le meurtrier du type courant. En définitive, il y avait là un homme qui semblait un expert dans les deux formes de meurtre, qui aimait son métier et, à en croire les médecins, était prédestiné à l'exercer. Le Chef du Personnel inscrivit sur le dossier de Grant une annotation brève et incisive, ajouta la mention SMERSH Otdyel II, et le plaça dans la corbeille du courrier à expédier.

Le Département 2 de SMERSH, chargé des Opérations et Exécutions, prit en charge la personne de Donovan Grant, changea son nom en Granitsky et l'inscrivit sur ses contrôles.

Les deux années suivantes furent pénibles pour Grant. Il lui fallut retourner à l'école, et à une école qui lui inspira la nostalgie des pupitres tailladés, sous le hangar de tôle ondulée, dans l'odeur des petits garçons mal lavés et le bourdonnement des mouches somnolentes, la seule conception qu'il eût jusque-là de la vie scolaire. A l'Ecole du Renseignement, pour non-soviétiques, installée dans un faubourg de Leningrad, on voyait, serrés les uns contre les autres, Allemands, Tchèques, Polonais, Baltes, Chinois et Nègres, aux visages sérieux et inspirés, et leurs plumes couraient sur les pages des cahiers de notes. Grant eut à s'y débattre avec des notions qui étaient pour lui de l'hébreu. Il y avait des cours de culture politique générale, embrassant l'histoire des mouvements ouvriers, du Parti Communiste et des forces ouvrières dans le monde entier, les enseignements de Marx, Lénine et Staline, le tout parsemé de noms étrangers que l'Irlandais pouvait à peine épeler. Il y avait des leçons sur « la lutte des

classes que nous menons », avec des conférences sur le Capitalisme et sur le Fascisme ; des semaines consacrées à la « Tactique, agitation et propagande », d'autres encore, portant sur le problème des minorités ethniques, des races coloniales, des Nègres, des Juifs. A la fin de chaque mois, il y avait un examen ; Grant alignait sur le papier des inepties d'analphabète, entremêlées de bribes d'histoire d'Angleterre à moitié oubliée, de slogans communistes sans orthographe. Chaque fois, sans exception, ses compositions étaient déchirées, en présence de toute la classe.

Mais il tint le coup jusqu'au bout ; et quand on en arriva aux questions techniques, il réussit mieux. Il comprit vite les rudiments du code et du Chiffre, parce qu'il le voulait. Il était bon en Transmissions et il s'orienta sans difficulté dans le labyrinthe des contacts, du cloisonnement, des courriers et des boîtes aux lettres. Il obtint des notes excellentes dans le Service en Campagne, épreuve où chaque élève devait préparer et exécuter un simulacre de mission aux environs de Leningrad. Quand on en arriva, pour finir, aux tests de vigilance, discrétion, « sécurité avant tout », présence d'esprit, courage et sang-froid, il fut en tête du classement, pour toute l'école.

A la fin de l'année, le rapport envoyé à SMERSH concluait en ces termes : « Valeur politique nulle – valeur opérationnelle excellente ». C'était juste ce qu'Otdyel désirait.

Il passa l'année suivante avec seulement deux autres étudiants étrangers, au milieu de plusieurs centaines de Russes, à l'Ecole de Terrorisme et de Subversion de Kuchino, près de Moscou. Grant se distingua au cours de judo, de boxe, d'athlétisme, de photographie, de radio, sous la direction générale du colonel Arkady Fotoyev, père de l'espionnage soviétique moderne, et compléta son instruction en armement individuel avec le lieutenant-colonel Nikolai Godlowsky, champion soviétique de tir au fusil.

Au cours de cette année-là, deux fois, sans avis préalable, une voiture de MGB vint le chercher, une nuit de pleine lune, pour le conduire dans une prison de Moscou. Là, la tête couverte d'une cagoule noire, il eut la possibilité de procéder à des exécutions, au moyen d'armes diverses : corde, hache, mitraillette. Des tests médicaux variés, comprenant notamment électrocardiogramme, mesure de la tension artérielle, furent effectués sur lui avant, pendant et après l'opération ; mais ni le but, ni le résultat de ces mesures ne lui furent communiqués. Ce fut une bonne année. Il avait l'impression – sans se tromper – qu'il donnait satisfaction.

En 1949 et 1950, Grant eut l'occasion de participer à des opérations d'importance secondaire dans des pays satellites, avec des groupes mobiles appelés « avant-postes ». Il s'agissait de raclées, ou simplement d'assassinats, sur la personne d'espions russes et d'agents

des services de renseignements, soupçonnés de trahison ou d'écarts divers. Grant s'acquitta de ces tâches proprement, avec exactitude, sans se faire remarquer. Il était surveillé de près et d'une manière constante, mais il ne s'écarta jamais de ce qui lui avait été demandé ; il ne manifesta aucune défaillance de caractère ou de technique. Il en eût été différemment si on l'avait chargé de perpétrer un meurtre alors qu'il était livré à lui-même et pendant la pleine lune ; mais ses supérieurs, comprenant que pendant cette période il échappait à leur contrôle, et même au sien propre, choisissaient des dates plus sûres pour leurs opérations. La pleine lune était exclusivement réservée aux carnages dans les prisons ; et de temps à autre une séance de ce genre était spécialement organisée à son intention, afin de le récompenser, pour une opération accomplie de sang-froid.

En 1951-1952, l'utilité de Grant fut reconnue d'une façon plus complète et plus officielle. A la suite d'un excellent travail, notamment à Berlin-Est, on lui accorda le titre de citoyen soviétique et une augmentation de solde, de sorte que vers 1953, il gagnait la somme coquette de 5 000 roubles par mois. Il était nommé major, avec droit à la retraite, prenant date à son premier contact avec le colonel Boris, et la villa de Crimée lui fut affectée. Deux gardes du corps furent attachés à sa personne, en partie pour le protéger et en partie à titre de précaution contre un éventuel « retour à la vie civile », nom donné à une défection, en jargon MGB. Une fois par mois, on le conduisait à la prison la plus proche, et on le gratifiait d'autant d'exécutions qu'il y avait de candidats disponibles.

Bien entendu, Grant n'avait pas d'amis. Il était haï, craint ou envié par quiconque l'approchait. Il n'entretenait même pas de ces relations professionnelles qui passent pour amicales dans le monde discret et prudent des fonctionnaires soviétiques. Les seuls hommes auxquels il s'intéressât étaient ses victimes. En dehors de cela, sa vie était purement intérieure. Elle était richement peuplée de pensées stimulantes. Et puis, bien sûr, il avait SMERSH. Personne, en Union Soviétique, s'il appartient au SMERSH, n'a à se préoccuper de ses amis. Il n'a en vérité à se soucier de rien, sinon de conserver au-dessus de sa tête la protection des ailes noires de SMERSH.

Grant était encore en train de se demander vaguement quelle raison il avait de rester avec ses patrons, quand l'avion, qui se trouvait maintenant dans le faisceau de radar de l'aéroport de Tushino, au sud de la lueur rouge qui était Moscou, commença à perdre de l'altitude. Parvenu au sommet de la hiérarchie, chef exécutif de SMERSH, et par conséquent de toute l'Union Soviétique, que pouvait-il viser désormais ?... Un nouvel avancement ?... Encore plus d'argent ?... Plus de babioles en or ?... Des victimes plus importantes ?... Des techniques améliorées ?

Il ne semblait réellement pas y avoir de nouveau but que Grant eût pu viser. Ou bien, peut-être y avait-il dans quelque autre pays un homme dont il n'avait jamais entendu parler, et qu'il faudrait éliminer avant d'accéder à la suprématie absolue ?

LES MOGOLS DE LA MORT

SMERSH est l'organisation officielle de meurtre du gouvernement soviétique. Il opère à l'intérieur du pays et à l'étranger. En 1955, il employait au total quarante mille hommes et femmes. SMERSH est une contraction des mots « Smiert Spionam », qui signifient « mort aux espions ». Ce nom est utilisé par l'ensemble du service et des fonctionnaires soviétiques. Dans le public, aucun être sensé n'aurait l'idée de prononcer le mot.

Le Quartier Général de SMERSH est un immense et affreux bâtiment moderne, situé Sretenka Ulitsa. C'est le numéro 13 de cette rue, large et triste. Les gens, quand ils passent devant les deux sentinelles armées de mitraillettes qui se tiennent de chaque côté du large perron conduisant à une grande porte double en fer, regardent le bout de leurs souliers ; s'ils y pensent à temps, ou peuvent s'y risquer sans se faire remarquer, ils changent de trottoir.

La direction de SMERSH fonctionne au deuxième étage. La pièce la plus importante de cet étage est très vaste, bien éclairée, et peinte de cette couleur olive pâle qu'on trouve dans tous les bureaux administratifs du monde entier. En face de la porte insonorisée, deux larges fenêtres ont vue sur la cour, située à l'arrière du bâtiment. Le plancher est couvert d'un tapis du Caucase aux riches couleurs et de la meilleure qualité. Dans le coin de la pièce tout à fait à gauche, se trouve un bureau de chêne massif. Le dessus tapissé de velours rouge, est protégé par une glace épaisse. A gauche du bureau, deux corbeilles à courrier : arrivée – départ. A droite, quatre téléphones. Partant du centre de ce bureau et formant avec lui un T, une table de conférence traverse la pièce en diagonale. Huit chaises de cuir rouge à dossier droit sont rangées autour de cette table. Celle-ci est également tapissée de velours rouge, mais sans glace protectrice. Il y a aussi des cendriers, et deux massives carafes d'eau avec des verres. Les murs sont garnis de quatre grands tableaux dans des cadres dorés.

En 1955, il y avait au-dessus de la porte un portrait de Staline, un de Lénine entre les deux fenêtres, sur les deux autres murs se faisant face un portrait de Boulganine et, à l'endroit où l'on voyait jusqu'au 13 janvier 1954 un portrait de Béria, celui du général d'armée Ivan Alexandrovitch Serov, Chef du Comité de Sécurité. Sur le mur de gauche, sous le portrait de Boulganine, se trouvait un

récepteur de télévision, dans un élégant coffret de chêne ciré. Ce coffret recélait en même temps un magnétophone, qu'on pouvait mettre en marche du bureau. Il était relié, par des fils dissimulés dans les pieds de la table, à un microphone, qui pouvait capter tout ce qui se disait autour de celle-ci. A côté du téléviseur, une petite porte conduisait à un cabinet de toilette privé et à une petite salle où pouvaient être projetés des films de caractère confidentiel.

Sous le portrait du général Serov, une bibliothèque contenait, sur les planches supérieures les œuvres de Marx, Engels, Lénine et Staline, et, à une hauteur plus accessible, des livres en toutes langues sur l'espionnage, le contre-espionnage, les méthodes policières et la criminologie. Tout à côté, contre le mur, une table étroite et longue, sur laquelle se trouvaient une douzaine de grands albums reliés en cuir, avec des dates frappées en or. Ils contenaient les photographies des citoyens soviétiques et des étrangers assassinés par SMERSH.

Au moment approximatif où Grant atterrissait à Tushino, un peu avant 23 h 30, un homme d'une cinquantaine d'années, trapu, l'air dur, était assis à cette table, en train de feuilleter le volume marqué 1954. Le chef de SMERSH, le général de Corps d'Armée Grubozaboyschikov, connu dans la maison sous l'initiale « G », était vêtu d'une tunique kaki stricte à haut col et d'une culotte de cavalerie bleu foncé, garnie sur les côtés de deux minces bandes rouges. La culotte se terminait par des bottes de cheval en cuir noir souple, magnifiquement cirées. A la tunique étaient épinglées trois rangées de décorations : deux ordres de Lénine, l'ordre de Souvarov, l'ordre d'Alexandre Newski, l'ordre de la Bannière Rouge, deux Etoiles Rouges, la médaille pour Vingt Ans de service et des médailles commémoratives de la Défense de Moscou et de la Prise de Berlin. A la suite, le ruban rose et gris de l'ordre du British Empire et le ruban grenat et blanc de la Médaille américaine du Mérite. Au-dessus des rubans, l'étoile d'or de Héros de l'Union Soviétique.

Un visage étroit et anguleux émergeait du col de la tunique. Les yeux marrons, ronds et protubérants comme des billes, s'agrémentaient de poches flasques en dessous, et au-dessus d'épais sourcils noirs. La peau blanche du crâne rasé à cru brillait, à la lumière du chandelier placé au centre de la table. La bouche était large et féroce, le menton creusé d'une fossette profonde. C'était, dans l'ensemble, un visage dur, inflexible, dégageant une autorité redoutable.

L'un des téléphones placés sur le bureau émit un léger bourdonnement. L'homme s'avança à pas raides et précis jusqu'à son siège présidentiel, s'assit et saisit le récepteur, qui portait en blanc les lettres VCh, abréviation de *vysokochastoty*, c'est-à-dire haute fréquence. Il n'y avait que cinquante hauts fonctionnaires reliés au

réseau VCh, outre les ministres d'Etat et les chefs des principaux Départements. Ce réseau était desservi par un petit standard situé au Kremlin et dont le fonctionnement était assuré par des officiers spécialisés des Services de Sécurité. Mais il leur était impossible d'écouter les conversations. Il faut dire que chaque mot prononcé sur ce réseau était automatiquement enregistré.

— Allô ?

— Serov, à l'appareil. Quelles mesures a-t-on prises à la suite de la réunion du Présidium de ce matin ?

— J'ai ici une conférence dans quelques minutes, Camarade général : RUMID, GRU, et naturellement MGB. Ensuite, si l'on est d'accord pour agir, je verrai mon Chef des Opérations et mon Chef du Plan. Pour le cas où une liquidation serait décidée, j'ai pris la précaution de faire venir à Moscou le personnel nécessaire. Cette fois-ci, je superviserai moi-même les opérations. Nous ne voulons pas d'une nouvelle affaire Khoklov.

— Ah diable non ! Téléphonnez-moi après votre première conférence. Je désire mettre le Présidium au courant dès demain matin.

— Certainement, Camarade général.

Le général G. reposa le récepteur et appuya sur une sonnette placée sous son bureau. En même temps, il déclenchait le magnétophone. Son aide de camp, un capitaine MGB, entra.

— Sont-ils arrivés ?

— Oui, Camarade général.

— Faites-les entrer.

Quelques minutes plus tard, six hommes, dont cinq en uniforme, entraient à la file. Jetant à peine un regard à l'homme assis à son bureau, ils prirent place autour de la table de conférence. Il y avait là trois officiers supérieurs Chefs de Département, chacun accompagné d'un aide de camp. En Russie Soviétique, personne ne se rend seul à une conférence. Pour sa propre sécurité et pour rassurer les membres de son département, chacun se fait immanquablement accompagner d'un témoin, afin que ces fonctionnaires puissent disposer de deux versions différentes de ce qui s'est passé et surtout de ce qui a été dit en leur nom. Cela est important, dans le cas de recherches ultérieures. Aucune note n'est prise au cours de ces réunions et les décisions sont transmises verbalement aux différents départements. Sur le côté de la table et à son extrémité étaient assis le général de Division Slavin, Chef du GRU, le 2^e Bureau de l'Etat-major général de l'armée, et près de lui un colonel. Au bout de la table, le général de Division Vozdvishensky, de RUMID, Service de Renseignement du ministère des Affaires étrangères, accompagné d'un homme entre les deux âges, en civil. Le dos à la porte, le colonel de Sécurité d'Etat Nikitin, Chef

des Services de Renseignement de MGB, Service Secret Soviétique, flanqué d'un major.

— Bonsoir, Camarades.

Un murmure poli, mais réservé, sortit de la bouche des trois officiers supérieurs. Chacun d'entre eux savait, tout en croyant être le seul à le savoir, que la pièce était farcie de microphones ; et chacun, sans prévenir toutefois son aide de camp, avait décidé de ne prononcer qu'un minimum de mots, en se limitant aux propos conformistes et rituels.

— Nous pouvons fumer.

Le général G. sortit un paquet de Moskva-Volga et en alluma une avec un briquet Zippo de l'armée américaine. Il y eut un cliquetis de briquets tout autour de la table. Le général G. aplatit presque complètement le tube de carton de sa cigarette et le planta entre ses dents, du côté droit. Il rentra les lèvres et se mit à parler, en courtes phrases hachées, qui sortaient d'entre les dents et la cigarette dressée vers le plafond, avec une sorte de sifflement.

— Camarades, nous sommes réunis sur les instructions du Camarade général Serov. Le général Serov, au nom du Présidium m'a donné l'ordre de vous mettre au courant de certaines affaires intéressant la politique de l'Etat. Nous avons à conférer pour voir, dans la ligne de cette politique et pour la servir, quelles mesures nous proposons. Il nous faut aboutir rapidement à cette décision. Elle sera pour l'Etat d'une importance capitale. Il faut donc qu'elle soit correctement prise. Le général G. marqua un temps, pour permettre aux assistants de bien se pénétrer du sens de ses paroles. Lentement, il examina un par un les visages des trois officiers supérieurs. Ceux-ci lui rendirent son regard sans broncher. Mais, dans leur for intérieur, ces hommes extrêmement importants étaient troublés ; ils allaient devoir risquer un œil à travers la porte de la fournaise. Ils allaient apprendre un secret d'Etat, et cela pourrait avoir un jour pour eux les plus graves conséquences. Assis dans cette pièce tranquille, ils se sentaient déjà baignés dans la terrible incandescence qui, en Union Soviétique, rayonne autour du centre du pouvoir absolu : le Présidium Suprême.

La dernière cendre de sa cigarette tomba sur la tunique du général G. Il l'épousseta et jeta le petit bout de carton à côté du bureau dans le panier destiné aux papiers secrets à détruire. Il alluma une autre cigarette et la tenant serrée entre les dents reprit la parole.

— L'avis que nous avons donné concerne un acte de terrorisme spectaculaire, à exécuter dans les trois mois en territoire ennemi.

Six paires d'yeux sans expression, dans l'expectative, se braquèrent sur le chef de SMERSH.

— Camarades – le général G. se renversa sur sa chaise et prit le ton de l'exposé – la politique étrangère de l'U.R.S.S. est entrée dans

une phase nouvelle. Précédemment, c'était une politique « dure » — une politique d'acier, dit-il en se permettant ce jeu de mots sur le nom de Staline. Cette politique, pour efficace qu'elle fût, a fait naître à l'ouest, et principalement en Amérique, des tensions qui devenaient dangereuses. Les Américains ont des réactions imprévisibles. C'est un peuple d'hystériques. Les rapports de nos Services de Renseignement commençaient à laisser entendre que nous conduisions l'Amérique au bord de l'attaque atomique contre l'U.R.S.S. sans déclaration de guerre. Vous avez lu ces rapports, et vous savez que je dis vrai. Nous ne voulons pas d'une telle guerre. S'il doit y avoir une guerre, ce sera à un moment choisi par nous. Certains Américains puissants, notamment une fraction du Pentagone, à la tête de laquelle se trouve l'amiral Radford, étaient aidés, dans leurs machinations pour semer la discorde, par les succès mêmes de notre politique « dure ». Il fut donc reconnu que le moment était venu de changer de méthode, tout en conservant les mêmes objectifs. Une nouvelle politique fut inaugurée : la politique « dure-souple ». Genève en a marqué le début. Nous étions souples. La Chine menace Quemoy et Matsu : nous sommes « durs ». Nous ouvrons notre frontière à un tas de journalistes, d'acteurs, d'artistes, bien que nous n'ignorions pas qu'un grand nombre d'entre eux sont des espions. Nos dirigeants les accueillent joyeusement à Moscou et font des plaisanteries au cours des réceptions. Au milieu de ces plaisanteries, nous lâchons la bombe expérimentale la plus puissante qu'on ait jamais vue. Les Camarades Boulganine et Khrouchtchev, le Camarade général Serov (ces noms étaient cités à l'intention toute particulière de la bande enregistrée), visitent l'Inde et l'Extrême-Orient, insultent l'Angleterre. A leur retour, ils ont des entretiens amicaux avec l'Ambassadeur britannique, à propos de leur prochaine visite d'amitié à Londres. Et ainsi de suite : le bâton, puis la carotte ; le sourire, puis le froncement de sourcils. L'Ouest est dans la confusion. La tension se relâche avant que nos adversaires aient eu le temps de se durcir. Leurs réactions sont maladroites, leur stratégie désorganisée. Pendant ce temps, le peuple s'amuse de nos plaisanteries, acclame nos équipes de football et se pâme de bonheur quand nous relâchons quelques prisonniers de guerre que nous n'avons plus envie de nourrir.

Il y eut tout autour de la table des sourires de satisfaction et de fierté. Quelle brillante politique ! Comme on se moquait de ces Occidentaux !

— Pendant ce temps, poursuivit le général G., esquissant un sourire pour répondre à l'explosion de joie qu'il avait provoquée, nous continuons partout à brouiller les cartes : révolution au Maroc, envoi d'armes à l'Egypte, amitié avec la Yougoslavie, troubles à Chypre, émeutes en Turquie, grèves en Angleterre, gains politiques

considérables en France. Il n'y a pas dans le monde un point où nous ne soyons en train de progresser tranquillement.

Le général G. vit, autour de la table, tous les yeux briller de convoitise. A présent ces hommes étaient assouplis. Le moment était venu de se durcir. Le moment était venu de leur faire sentir sur eux-mêmes les effets de la nouvelle politique. Les Services de Renseignement allaient avoir, eux aussi, à peser de tout leur poids, dans cette vaste partie engagée en leur nom. Le général G. se pencha doucement en avant. Il planta le coude droit sur son bureau et brandit le poing.

— Mais, Camarades, — sa voix se faisait douce — où y a-t-il eu une défaillance dans l'accomplissement de la politique générale de l'U.R.S.S. ?... Qui n'a cessé d'être doux, alors que nous voulions être durs ?... Qui a essuyé des défaites, alors que la victoire souriait à tous les autres départements ?... Qui, par ses gaffes stupides, a couvert l'U.R.S.S. de ridicule et l'a affaibli dans le monde entier ?... qui ?

Le ton s'était élevé et la phrase se terminait presque sur un cri. Le général G. estimait qu'il avait à merveille formulé l'accusation exigée par le Présidium. Elle retentirait magnifiquement aux oreilles de Serov, quand il se ferait passer la bande.

Le général G. examina les visages blêmes des hommes qui étaient là, autour de la table, à attendre la suite. Son poing s'abattit sur le bureau.

— Tous les services de Renseignement de l'Union Soviétique, camarades ! la voix était devenue un beuglement féroce. C'est nous qui sommes les fainéants, les saboteurs, les traîtres !... C'est nous qui avons failli à notre devoir envers l'Union Soviétique, dans la lutte immense et glorieuse qu'elle a engagée ! Nous ! » Son bras fit le tour de la table : « Nous tous ! »

Le ton de la voix revint à la normale, se fit raisonnable.

— Mais, bougre de merde (il souligna la grossièreté de l'exclamation), Camarades, consultez les dossiers ! Premièrement, nous perdons Gouzenko et l'ensemble du réseau canadien, le savant Fuchs. Ensuite, c'est le réseau américain qui est liquidé, nous perdons des hommes comme Tokaev. Puis, c'est la scandaleuse affaire Khoklov, qui porta un grave préjudice à notre pays. Petrov et sa femme en Australie. Une affaire bousillée, si jamais il y en eut une !... La liste est interminable. Défaite sur défaite, et le diable sait que j'en cite à peine la moitié.

Le général G. marqua une pause. Il reprit, de sa voix la plus douce :

— Camarades, je dois vous le dire, à moins que nous ne donnions ce soir un avis susceptible de procurer aux Services de Renseignement une éclatante victoire et que nous n'agissions

convenablement, s'il est décidé d'y donner suite, nous devons nous attendre à de graves ennuis.

Le général G. chercha une conclusion qui porte en soi une menace imprécise. Il la trouva :

— Il y aura... il s'arrêta un instant pour regarder tout autour de la table avec une douceur feinte – il y aura de sérieux désagréments.

KONSPIRATSIA

Les moujiks avaient reçu le knout. Le général G. leur accorda quelques minutes pour lécher le sang de leurs blessures et se remettre des coups de fouet officiels qui leur avaient été infligés.

Personne ne dit un mot pour se défendre. Personne ne plaida la cause de son département, n'essaya d'énumérer les innombrables succès des services de Renseignement soviétiques, qui pouvaient être mis en balance avec les quelques fautes commises. Et personne ne mit en doute le droit du chef de SMERSH, qui en partageait avec eux la responsabilité, d'énoncer cette terrible accusation. Le Verbe émanait du Trône, et le général G. en avait été simplement le porte-parole. C'était un grand honneur pour le général G. d'avoir ainsi été choisi, le signe qu'il était bien en cour, l'annonce d'un avancement imminent ; toutes les personnes présentes notèrent soigneusement le fait que, dans la hiérarchie des Services de Renseignement, le général G., et SMERSH à sa suite, étaient parvenus au sommet de l'édifice. Au bout de la table, le représentant du ministère des Affaires étrangères, le général de division Vozdvishensky, de RUMID, en suivant des yeux la volute de fumée qui sortait de sa longue cigarette Kazbek, se remémorait ce que Molotov lui avait dit en privé, à la mort de Béria : le général G. irait loin. Il n'y avait pas de clairvoyance particulière dans cette prophétie, se dit-il en y réfléchissant ; Béria détestait G. et avait toujours freiné son avancement, l'écartant soigneusement de l'échelle qui conduit au pouvoir, pour l'aiguiller sur des voies de garage, l'affecter à des départements comme ce qui était alors le ministère de la Sécurité d'Etat, que Béria, dès la mort de Staline, s'empressa de supprimer en tant que ministère. Jusqu'en 1952, G. était délégué auprès d'un des chefs de ce service. Quand le poste fut supprimé, il consacra son énergie à comploter la chute de Béria, travaillant en secret sous les ordres du redoutable général Serov, qui le nota de telle façon qu'il se trouva hors d'atteinte de Béria lui-même.

Serov, héros de l'Union Soviétique, vétéran des organismes ayant précédé la création de MGB : Tcheka, Guépéou, NKVD et MVD, était à tous points de vue un homme plus important que Béria. Il avait été directement mêlé aux exécutions massives des années 30, où un million d'hommes et femmes trouvèrent la mort, et c'est lui qui avait mis en scène la plupart des grands procès spectaculaires de Moscou. Il

avait organisé le génocide sanglant du centre du Caucase, en février 1944 dirigé les déportations massives dans les pays baltes, et l'enlèvement des savants allemands, en particulier des spécialistes de l'Atome, grâce auxquels la Russie a pu prendre, aussitôt après la guerre, son grand essor technique.

Béria et ses fidèles sont allés à la potence, tandis que SMERSH était donné en récompense au général G. Quant au général d'armée Ivan Serov, c'est lui qui, avec Boulganine et Khrouchtchev, règne désormais sur la Russie. Il se peut même qu'un jour il reste seul au sommet du pouvoir. Mais je parie, se disait le général Vozdvishensky, en jetant un coup d'œil sur la boule de billard qui lui faisait face, à l'autre bout de la table, qu'à ce moment-là, le général G. ne sera pas très loin derrière lui.

Le crâne luisant se releva, et le regard des yeux bruns, durs et saillants franchissant en sens inverse toute la longueur de la table, se fixa à son tour sur le général Vozdvishensky. Celui-ci s'obligea à soutenir ce regard avec calme, et même avec une nuance d'estime. « C'est un rusé, se disait le général G. Braquons le projecteur sur lui, et voyons l'effet qu'il produit sur la bande sonore. »

— Camarades – l'or étincelait aux deux coins de sa bouche, qui s'élargissait en un sourire présidentiel – ne nous effrayons pas outre mesure. Au pied de l'arbre le plus élevé se trouve une hache qui attend son heure. Nous ne nous sommes jamais figuré que nos services avaient remporté assez de succès pour être à l'abri de toute critique. Ce qu'on m'a chargé de vous dire n'aura été une surprise pour aucun d'entre vous. Relevons donc le défi de bon cœur, et mettons-nous au travail.

Il n'y eut autour de la table, en réponse à ces platitudes, aucun sourire. Le général G. ne s'y attendait d'ailleurs pas. Il alluma une cigarette et continua :

— J'ai dit que nous devons proposer sur-le-champ un acte de terrorisme dans le secteur des Services de Renseignement. Et l'un de nos Départements – sans aucun doute le mien – sera chargé de l'exécution.

Un imperceptible soupir de soulagement fit le tour de la table. Au moins, SMERSH serait le département responsable. C'était quelque chose.

— Mais le choix de l'objectif ne sera pas chose facile. Notre responsabilité collective, engagée dans ce choix, sera lourde.

Souple, puis dure. Dure, puis souple. La conférence était de nouveau tenue en haleine.

— Il ne s'agit pas simplement de faire sauter un immeuble ou de tirer sur un Premier ministre. Ces grosses plaisanteries pour petits bourgeois ne sont pas en question. Notre opération doit être délicate,

raffinée ; elle doit viser au cœur l'organisation de Renseignement de l'Ouest. Elle doit lui causer un grave préjudice – un préjudice occulte, dont le public n'entendra peut-être jamais parler, mais qui sera un sujet de conversation pour les milieux gouvernementaux. Elle doit aussi provoquer un scandale public, si énorme que le monde entier s'en pouléchera les babines, se gaussera de voir nos ennemis aussi déshonorés, rira de leur stupidité. Les gouvernements sauront, naturellement, qu'il s'agit d'une *konspiratsia* soviétique. C'est une bonne chose. Ce sera un échantillon de politique « dure ». Les agents, les espions de l'Ouest, le sauront aussi ; ils admireront notre habileté, ils trembleront. Les traîtres, les candidats à la désertion, réfléchiront. Nos propres troupes seront stimulées. Notre démonstration de force et d'intelligence les incitera à déployer de plus grands efforts. Mais, bien entendu, nous prétendrons ne rien savoir de cette histoire, quelle qu'elle soit et il est souhaitable que les masses soviétiques ignorent complètement le rôle que nous aurons joué.

Le général G. marqua un temps et fixa le regard sur l'autre bout de la table, dans la direction du représentant de RUMID, qui, une fois de plus, soutint ce regard sans broncher.

— Il s'agit maintenant de déterminer l'organisation à laquelle nous porterons ce coup et de choisir ensuite une cible à l'intérieur de cette organisation. Camarade général de division Vozdvishensky, depuis le temps que vous observez de l'extérieur les services de renseignement étrangers (c'était une allusion moqueuse à la rivalité célèbre qui opposait les 2^e Bureaux du GRU et les Services Secrets du MGB), peut-être pourriez-vous explorer le terrain pour nous. Nous souhaitons connaître votre opinion sur l'importance relative des services de renseignements occidentaux. Nous choisirons le plus dangereux, et celui auquel nous désirons le plus porter préjudice.

Le général G. se rencoigna dans son siège, d'où il dominait l'assistance et, le menton posé sur les doigts entrelacés de ses mains jointes, il prit l'attitude du professeur qui se prépare à écouter un long exposé. La question posée ne faisait pas peur au général Vozdvishensky. Il y avait trente ans qu'il appartenait aux services de Renseignement, particulièrement à l'étranger. Il avait servi comme drogman à l'Ambassade soviétique de Londres, sous Litvinoff. Il avait travaillé à l'Agence Tass à New York et était ensuite retourné à l'Amtorg, la représentation commerciale soviétique à Londres. Pendant cinq ans, il avait servi comme attaché militaire sous les ordres de la brillante Mme Kollontaï, à l'Ambassade de Stockholm. Il avait participé à l'entraînement de Sorge, le champion des espions soviétiques, avant son départ pour Tokyo. Pendant la guerre, il avait été pour un temps chef de la délégation soviétique en Suisse – en « Schmidland », comme on dit en argot d'espion – et là, il avait

contribué à poser les jalons du réseau « Lucy », qui obtint des résultats exceptionnels, mais fut tragiquement mis à mal. Il s'était même rendu un grand nombre de fois en Allemagne, comme courrier pour la *Rote Kapelle* et avait échappé de peu à la liquidation de cette organisation. Après la guerre, versé au ministère des Affaires étrangères, il s'était trouvé intimement mêlé à l'opération Burgess et Maclean, et à un nombre incalculable d'autres tentatives pour avoir accès aux ministères des Affaires étrangères de l'Ouest. Il était jusqu'au bout des ongles espion professionnel et parfaitement préparé à exposer ce qu'il pensait des rivaux avec lesquels il avait eu l'occasion de croiser le fer tout au long de sa carrière. L'aide de camp assis à côté de lui était moins à son aise. Il s'énervait de voir RUMID ainsi mis au pied du mur, sans avoir pu préparer la réponse avec tout le département réuni. Il s'efforça de garder ses idées claires et dressa l'oreille, pour ne pas perdre un mot de ce qui serait dit.

— En cette matière, dit le général Vozdvishensky en pesant ses mots, il ne faut pas confondre l'homme et la fonction. Tous les pays ont de bons espions, et ce ne sont pas toujours les pays les plus puissants qui en ont le plus grand nombre, ou de la meilleure qualité. Mais il en coûte cher d'avoir des Services Secrets et les petits pays ne peuvent se permettre l'effort coordonné qui procure un bon service : faux papiers, réseau radio, enregistrement des rapports, dispositifs pour l'exploitation des résultats, pour leur évaluation, pour leur confrontation. Il y a des agents isolés, servant la Norvège, la Hollande, la Belgique ou même le Portugal, qui pourraient nous causer pas mal d'ennuis, si tel ou tel de ces pays connaissait la valeur de leurs rapports ou la manière de s'en servir. Mais ces pays ne savent pas. Plutôt que de faire bénéficier de leurs renseignements des pays plus puissants, ils préfèrent rester assis dessus, en prenant des airs suffisants. Nous n'avons donc pas à nous faire de mauvais sang pour ces pays de moindre importance. Mais, ajouta-t-il après avoir pris un temps, il n'en est pas de même pour la Suède. Là, on nous espionne depuis des siècles. Les Suédois ont toujours eu, sur ce qui se passe dans la Baltique, des renseignements supérieurs à ceux qu'obtiennent la Finlande ou l'Allemagne. Ils sont dangereux. Je serais heureux de mettre fin à leurs activités.

— Camarade, dit le général G. en l'interrompant, les Suédois ne cessent d'avoir des scandales d'espionnage. Un scandale supplémentaire n'éveillera pas l'attention des autres pays. Continuez, s'il vous plaît.

— L'Italie peut être écartée, poursuivit le général Vozdvishensky sans avoir l'air de remarquer l'interruption. Les Italiens sont intelligents et actifs, mais ils ne nous font aucun mal. Ils ne s'intéressent qu'à leurs arrières, la Méditerranée. On peut en dire

autant de l'Espagne, sauf que le contre-espionnage de ce pays gêne beaucoup le Parti. Ces Fascistes nous ont fait perdre beaucoup de monde. Mais il nous en coûterait probablement davantage de monter une opération de ce côté. Et les résultats seraient minimes. Ils ne sont pas mûrs pour la révolution. En France, le Deuxième Bureau, bien que nous ayons des antennes dans la plupart de ses services, est toujours intelligent et dangereux. Il a à sa tête un certain Mathis, nommé par Mendès-France. Il offrirait une cible tentante, et il serait facile d'opérer en France.

— La France se débrouille toute seule, déclara simplement le général G.

— L'Angleterre, c'est une tout autre affaire. Je crois que nous avons tous de l'estime pour l'Intelligence Service, dit le général Vozdvishensky en promenant un regard circulaire. Tous les assistants, y compris le général G. approuvèrent d'un signe de tête, mais à contrecœur. Le Service de Sécurité anglais est excellent. L'Angleterre trouve, dans le fait qu'elle est une île, de gros avantages pour assurer sa sécurité. MI 5, comme on l'appelle, utilise des hommes bien élevés et intelligents. Ses Services Secrets sont encore meilleurs. Ils remportent des succès appréciables. Dans certaines catégories d'opérations, nous découvrons sans cesse qu'ils sont passés avant nous. Ils ont de bons agents. Bien que mal payés – mille à deux mille roubles par mois – ils servent avec dévouement. Et pourtant, ils ne jouissent en Angleterre d'aucun privilège spécial : dégrèvements d'impôts, magasins réservés où, comme c'est le cas chez nous, ils pourraient acheter à meilleur compte. A l'étranger, leur standing n'est pas élevé, leurs femmes doivent passer pour des épouses de secrétaires. On leur décerne rarement des décorations avant leur retraite. Et pourtant ces hommes et ces femmes continuent leur mission périlleuse. Cela est curieux. C'est probablement une tradition conservée du Collège et de l'Université. Le goût de l'Aventure. Mais il est tout de même étonnant de les voir jouer leur rôle aussi bien, car ce ne sont pas des conspirateurs-nés.

Le général Vozdvishensky eut soudain l'impression que ces remarques pourraient passer pour trop louangeuses. Il s'empessa de les tempérer en ajoutant :

— Bien entendu, leur force repose, pour sa plus grande part, sur un mythe : celui de Scotland Yard, de Sherlock Holmes, du Service Secret. Nous n'avons certainement rien à craindre de ces messieurs. Mais ce mythe constitue une gêne et il serait bon de le détruire.

— Et les Américains ?

Le général G. voulait ainsi mettre fin aux tentatives que le général Vozdvishensky multipliait pour adoucir ses louanges à l'égard de l'Intelligence Service. Un jour, cette allusion à la tradition du

Collège et de l'Université ferait bon effet devant un tribunal. « La prochaine fois, se dit le général G., il finira par dire que le Pentagone est plus fort que le Kremlin ! »

— Parmi nos ennemis, les Américains sont ceux dont le Service est le plus important et le mieux doté. Techniquement, ils sont les meilleurs dans des matières comme la radio, l'armement et l'équipement. Mais ils ne comprennent rien au travail. Ils s'emballent pour un espion balkanique quelconque qui prétend disposer d'une armée secrète en Ukraine. Ils le couvrent d'or pour qu'il puisse acheter des souliers à ses soldats. Bien entendu, l'espion part directement pour Paris et va dépenser cet argent avec des femmes. Les Américains essaient de tout obtenir avec des dollars. Mais les bons espions ne travaillent pas seulement pour l'argent. Seuls les mauvais sont ainsi ; et de ceux-là, les Américains ont un effectif équivalent à plusieurs divisions.

— Ils obtiennent des résultats, Camarade, dit le général G. sur un ton doux. Peut-être les sous-estimez-vous.

— Ils ne peuvent pas ne pas en obtenir, Camarade général, répliqua le général Vozdvishensky en haussant les épaules. Si vous semez un million de pommes de terre, vous en récolterez bien une ! Personnellement, je ne pense pas que les Américains méritent de retenir l'attention de cette assemblée.

Le chef de RUMID se rassit et tira flegmatiquement son étui à cigarettes.

— Très intéressant exposé, dit le général G. avec froideur. Camarade général Slavin ?

Le général Slavin, du GRU, n'avait pas l'intention de se compromettre pour le compte de l'état-major général de l'Armée :

— J'ai écouté le Camarade général Vozdvishensky avec intérêt. Je n'ai rien à ajouter.

Le colonel de Sécurité d'Etat Nikitin, de MGB, estimait que cela ne ferait pas de mal, de faire apparaître le GRU comme trop stupide pour avoir la moindre idée, et en même temps de donner, avec modestie, un avis qui correspondrait probablement aux pensées intimes des assistants, et à ce que le général G. avait certainement sur le bout de la langue. Le colonel Nikitin savait également, étant donné la façon dont le problème avait été posé par le Présidium, que le Service Secret soviétique le soutiendrait.

— Je désigne le Service Secret britannique comme devant être, à mon avis, la cible d'une action terroriste, dit-il sur un ton décidé. Le diable sait si mon Département a de la peine à considérer les Anglais comme des adversaires de valeur ; mais ils représentent tout de même ce qu'il y a de mieux dans un lot de médiocrités.

Le général G. n'aimait pas que cet homme parlât avec une telle

autorité, et surtout pour lui couper ses effets ; car il avait, lui aussi, l'intention de conclure dans le sens d'une opération contre les Anglais. Il heurta légèrement son bureau avec son briquet, pour réaffirmer son autorité de président.

— Dans ce cas, sommes-nous d'accord, Camarades ? Un acte de terrorisme contre le Service Secret britannique ?

Il y eut tout autour de la table des hochements de tête lents et prudents.

— Moi aussi, je suis d'accord. Et maintenant, quelle cible à l'intérieur de cette organisation ? J'entends encore le camarade général Vozdvishensky parler d'un mythe sur lequel repose pour une grande part la force prétendue de ce Service Secret. Comment pouvons-nous contribuer à détruire ce mythe, et atteindre ainsi directement la force agissante de cet organisme ? Sur quoi repose ce mythe ? Nous ne pouvons pas détruire tout le personnel d'un coup. Repose-t-il sur le chef ? Qui est le chef du Service Secret britannique ?

Au colonel Nikitin, son aide de camp souffla quelque chose à l'oreille. Le colonel décida que c'était là une question à laquelle il pouvait et devait répondre :

— C'est un amiral. Il est désigné par la lettre M. Nous avons une *zapiska* sur lui, mais elle contient peu de choses. Il boit peu. Il est trop âgé pour s'intéresser aux femmes. Le public ignore son existence. Il serait difficile de faire naître un scandale autour de sa mort. Et il ne serait pas commode à tuer. Il se rend rarement à l'étranger. Le tuer dans une rue de Londres serait de mauvais goût.

— Il y a beaucoup à retenir dans ce que vous venez de dire, camarade, dit le général G. Mais nous devons trouver une cible qui réponde à nos exigences. Y a-t-il, dans cette organisation, quelque héros ?... Quelqu'un qu'on admire, et dont le meurtre, dans des circonstances ignominieuses, causerait de la consternation ?... Les mythes reposent sur les actes héroïques de personnages héroïques. Ont-ils de tels hommes ?

Il y eut un silence. Chacun explorait sa mémoire. Tant de noms à retenir, tant de dossiers, tant d'opérations engagées chaque jour dans le monde entier ! Qui y avait-il dans le Service Secret britannique ? Quel était l'homme qui... ?

Ce fut le colonel Nikitin, de MGB, qui rompit ce silence embarrassé :

— Il y a un homme appelé Bond, dit-il, avec une légère hésitation dans la voix.

ORDRE D'EXECUTION

— Foutu bordel de vieille baderne ! s'écria le général G. qui ne reculait pas de temps en temps devant un gros mot. Et sa main s'abattit bruyamment sur le bureau. Camarade, il y a certainement un homme appelé Bond, comme vous le rappelez ! Le ton devenait sarcastique. James Bond (il prononçait « Chems »). Et personne, moi le premier, ne pensait à le citer !... Nous n'avons pas de mémoire. Pas étonnant que nos services de Renseignement soient l'objet de critiques !

Le général Vozdvishensky sentit qu'il devait se défendre et défendre son département.

— Les ennemis de l'Union Soviétique sont innombrables, dit-il en guise de protestation. Quand je veux connaître leurs noms, je les fais chercher au fichier central. Certainement, je connais le nom de ce Bond. Il nous a causé de grands ennuis à différentes époques. Mais, aujourd'hui, ma tête est pleine d'autres noms, les noms de gens qui sont en train de nous causer des ennuis, aujourd'hui, cette semaine. Je m'intéresse au football, mais je ne me rappelle pas le nom de tous les étrangers qui ont marqué un but contre *Dynamo*.

— Vous avez de la chance de pouvoir plaisanter, Camarade, dit le général G., pour souligner le côté déplacé de ce commentaire. Il s'agit d'une affaire sérieuse. J'ai été le premier à reconnaître la faute que j'ai commise en ne me rappelant pas le nom de cet agent important. Le camarade colonel Nikitin va, sans aucun doute, continuer à nous rafraîchir la mémoire, mais je vous rappelle que ce Bond a fait échouer au moins deux opérations de SMERSH. C'était avant que je ne prenne le commandement du département. Cette affaire était menée en France, dans cette ville où il y a un casino. L'homme était Le Chiffre. Un excellent responsable du Parti en France. Il s'était stupidement fourré dans des ennuis d'argent. Mais il aurait pu s'en tirer si Bond n'était intervenu. Je rappelle que le Département devait agir rapidement et liquider le Français. L'exécuteur aurait dû s'occuper en même temps de l'Anglais, mais il n'en a rien fait. Ensuite, il y avait à Harlem un homme à nous, un nègre. Un homme d'envergure, l'un des meilleurs agents étrangers que nous ayons jamais employés, avec, derrière lui, un vaste réseau. Il y avait une histoire de trésor dans les Caraïbes, j'ai oublié les détails. L'Anglais fut envoyé par

le Service Secret ; il a détruit toute l'organisation, il a tué notre homme. Ce fut un grave échec. Cette fois encore, mon prédécesseur aurait dû agir sans pitié contre cet espion anglais.

— Nous avons eu une expérience analogue, dit le colonel Nikitin en l'interrompant, avec l'Allemand Drax, et la fusée. Vous vous rappellerez certainement, camarade général. Une très importante *konspiratsia*. L'état-major général y fut intimement mêlé. C'était une affaire de haute politique, qui aurait pu avoir un résultat décisif. Mais, une fois encore, Bond fit échouer l'opération. L'Allemand fut tué. Cela eut de graves conséquences pour notre pays. Il s'ensuivit une période de sérieuses difficultés, dont nous ne sortîmes qu'à grand-peine.

Le général Slavin, du GRU, senti qu'il devait dire quelque chose. L'affaire de la fusée avait été engagée par l'Armée et, Nikitin ne l'ignorait pas, son échec était imputé au GRU. Comme d'habitude, MGB était en train d'essayer de causer des ennuis au GRU en évoquant à sa manière de vieilles histoires :

— Nous avons demandé que votre Département soit chargé de s'occuper de cet homme, camarade colonel, dit-il sur un ton glacial. Je n'ai pas le souvenir qu'aucune action eût fait suite à notre requête. S'il en avait été ainsi, nous n'aurions plus aujourd'hui à nous tracasser à ce sujet.

Le colonel Nikitin était au paroxysme de la colère, mais cela ne se voyait qu'aux battements furieux de ses artères temporales ; il se contrôlait.

— A ce propos, camarade général, dit-il d'une voix forte et sarcastique, je dois dire que la requête du GRU n'a jamais été confirmée par l'autorité supérieure. On ne désirait pas susciter de nouvelles difficultés avec l'Angleterre. Ce détail s'est peut-être effacé de vos mémoires. En tout cas, si une telle requête était parvenue au MGB, elle aurait été transmise à SMERSH pour exécution.

— Mon département n'a jamais reçu une telle requête, confirma le général G., sinon l'exécution de cet homme aurait immédiatement suivi. Toutefois, l'heure n'est pas aux recherches historiques. L'affaire de la fusée est vieille de trois ans. Le MGB pourrait peut-être nous entretenir des activités plus récentes du même homme.

Le colonel Nikitin échangea en toute hâte quelques mots à voix basse avec son aide de camp, puis se tourna de nouveau vers la table :

— Nous n'avons que très peu de renseignements plus récents, camarade général, dit-il, comme en se défendant. Nous croyons qu'il a été mêlé à une affaire de contrebande de diamants, l'année passée, entre l'Afrique et l'Amérique. Cela ne nous concerne pas. Depuis, nous n'avons plus eu de ses nouvelles. Peut-être trouvera-t-on des renseignements plus récents dans son dossier.

Le général G. approuva. Il décrocha le téléphone le plus proche

de lui, qu'on appelait le *Kommandant Telefon* de MGB. Toutes les lignes étaient directes et il n'y avait donc pas de standard. Il composa un numéro. « Le Fichier central ? Ici le général Grubozaboyschikov. La *zapiska* de Bond, espion anglais. C'est urgent. » Il écouta la réponse, qui lui fut faite instantanément : « Tout de suite, camarade général », et il raccrocha. Il adressa à la table un regard plein d'autorité :

— Camarades, à de nombreux points de vue, cet espion semble être une cible convenable. Il paraît être un ennemi dangereux de notre pays. Sa disparition serait utile à tous les départements de notre dispositif de renseignement. Est-ce bien cela ?

Toute l'assistance émit un grognement d'approbation.

— Sa perte sera en outre durement ressentie par le Service Secret britannique. Mais cela ira-t-il plus loin ? Cette perte éprouvera-t-elle sérieusement le Service ? Contribuera-t-elle à détruire le mythe dont nous avons parlé ? Cet homme est-il un héros pour son organisation et pour son pays ?

Le général Vozdvishensky, estimant que cette question lui était adressée, répondit :

— Les Anglais ne s'intéressent pas aux héros, à moins qu'ils ne soient joueurs de football ou de cricket, ou jockeys. Si un homme escalade une montagne, ou court très vite, il est lui aussi un héros pour certaines gens, mais pas pour la masse. La reine d'Angleterre et Churchill sont des héros. Ce Bond est ignoré du public. Même s'il était connu, il ne serait pas un héros. Pour les Anglais, la guerre, à visage découvert, ou secrète, n'a aucun rapport avec l'héroïsme. Ils n'aiment pas penser à la guerre ; et, la paix signée, les noms des héros sont oubliés aussi vite que possible. A l'intérieur du Service Secret, cet homme peut, ou non, être considéré comme un héros. Cela dépendra de son aspect physique et de son caractère. Je ne sais rien de lui dans cet ordre d'idées. Il est peut-être lourd, gros et antipathique. On ne fait pas un héros d'un tel homme, si brillante que soit sa réussite.

— Les espions anglais que nous avons capturés, dit Nikitin, l'interrompant, ont de lui la plus haute opinion. Il est certainement très admiré dans son service. On dit que c'est un loup solitaire, mais bien de sa personne.

Le téléphone intérieur ronronna doucement. Le général G. prit le récepteur, écouta un instant, et dit : « Apportez-le ». On frappa à la porte. L'aide de camp entra, chargé d'un dossier volumineux, comprenant plusieurs chemises cartonnées. Traversant la pièce, il alla déposer le dossier sur le bureau, devant le général, et sortit en refermant doucement la porte derrière lui.

La couverture du dossier était noire et brillante. Une bande blanche joignait en diagonale l'angle supérieur droit à l'angle inférieur gauche. Dans l'espace laissé libre en haut et à gauche il y avait, en

blanc, les lettres S. S. et en dessous *Sovershennoe Sekritno*, l'équivalent de « Top secret ». Au centre était tracé en lettres blanches bien détachées le nom « James Bond » et au-dessous *Angliski Spion*.

Le général G. ouvrit le dossier et en tira une grande enveloppe contenant des photographies, qu'il fit tomber sur la glace qui couvrait son bureau. Il les prit l'une après l'autre, les examina de près, parfois à l'aide d'une loupe qu'il avait prise dans un tiroir, et les fit passer par-dessus le bureau à Nikitin, qui y jeta un coup d'œil et les fit circuler. La première photo était datée de 1946. On y voyait un jeune homme brun, assis à la terrasse ensoleillée d'un café. Il y avait sur la table devant lui un grand verre et un siphon. L'avant-bras droit reposait sur la table ; les doigts de la main droite, qui pendait négligemment du guéridon, tenaient une cigarette. Les jambes étaient croisées, dans cette pose que les Anglais sont seuls à adopter : la cheville droite reposant sur le genou gauche et la main gauche tenant serrée la cheville. C'était une attitude abandonnée. L'homme avait été photographié, sans qu'il s'en doutât, d'une distance d'environ six mètres. La photo suivante était datée de 1950. On y reconnaissait, bien qu'un peu floues, la tête et les épaules du même homme. C'était un instantané. Bond regardait, avec des yeux rétrécis par l'attention, quelque chose qui se trouvait au-dessus de l'objectif. « Une caméra miniature dans une boutonnière », se dit le général G.

La troisième était de 1951. Prise de la gauche, de très près, on y voyait le même homme, en complet foncé, nu-tête, parcourant une large rue déserte. Il passait devant une boutique aux volets fermés, surmontée d'une enseigne « Charcuterie ». Il paraissait se hâter. Le profil, nettement découpé, regardait droit devant lui, et la position du coude droit laissait supposer que l'homme avait la main dans la poche de son pardessus. Le général G. se dit que cette photo avait dû être prise d'une voiture. L'air décidé du personnage avançant à grandes enjambées, tendu vers un but, comme s'il se hâtait vers quelque chose de fâcheux qui était en train de se produire un peu plus loin dans la rue, tout cela, aux yeux du général G., lui donnait un aspect redoutable. La quatrième et dernière photographie était marquée « Passeport 1953 ». L'angle d'un cachet officiel anglais où l'on distinguait les lettres «... REIGN OFFICE » dans un segment de cercle apparaissait dans le haut à droite. La photographie, qui avait été agrandie en format album, devait avoir été prise à une frontière, ou par le concierge d'un hôtel, au moment où Bond présentait son passeport. Le général G. examina soigneusement le visage à la loupe. C'était un visage à la peau brune, aux traits bien dessinés, où se détachait en blanc sur la peau hâlée de la joue droite une cicatrice de sept centimètres environ. Les yeux étaient grands et bien horizontaux, sous des sourcils noirs rectilignes et assez fournis. Les cheveux étaient

noirs, avec une raie sur le côté gauche et brossés sans soin, si bien qu'une épaisse virgule noire retombait sur le sourcil droit. Le nez, rectiligne et assez long, rejoignait une lèvre supérieure courte qui surmontait une bouche grande, joliment dessinée, mais dure. La ligne de la mâchoire était droite et ferme. Un fragment de costume sombre, de chemise blanche et de cravate tricotée noire complétait la photographie.

Le général G. la tenait à bout de bras. Décision, autorité, cruauté, voilà les traits de caractère qu'il décelait en cet homme ; mais il ne se souciait pas de ce qu'il pouvait y avoir encore à l'intérieur. Il fit passer la photographie autour de la table et revint au dossier, qu'il feuilleta en jetant un rapide coup d'œil à chaque page. Les photographies lui revinrent. Il marqua sa page d'un doigt et leva les yeux un instant :

— Ça a l'air d'un drôle de client, dit-il en se renfrognant. Son histoire le confirme. Je vais vous en lire quelques passages. Ensuite, il faudra prendre une décision. Il se fait tard.

Il revint à la première page et commença à feuilleter en s'arrêtant aux passages qui le frappaient.

« Prénom : James. Taille : 1 m 83. Poids : 76 kg. Corpulence : svelte. Yeux : bleus. Cheveux : noirs. Cicatrice au travers de la joue droite et sur l'épaule gauche. Traces de chirurgie réparatrice au dos de la main droite (voir Appendice A). Athlète complet ; excelle au pistolet, à la boxe, au lancer du couteau ; n'utilise pas de déguisements. Langues : Français et Allemand.

Fume énormément (*N.-B.* : cigarettes spéciales, avec trois bandes d'or). Vices : Boisson, mais sans excès. Femmes.

N'est pas considéré comme susceptible de se laisser corrompre. »
Le général G. sauta une page et continua :

« Cet homme est toujours armé d'un Beretta automatique, qu'il porte dans un étui fixé sous le bras gauche. Le chargeur contient huit cartouches. Porterait un couteau fixé à l'avant-bras gauche ; a utilisé des souliers à bouts d'acier ; connaît les rudiments du judo. En général, se bat avec acharnement et est très résistant à la douleur (voir Appendice B) ».

Le général passa encore quelques pages, contenant les extraits des rapports d'agents d'où avait été tiré ce document. Il arriva à la dernière page avant les Appendices, où étaient donnés les détails sur les affaires à l'occasion desquelles on s'était trouvé opposé à Bond. Son regard se porta en bas et il lut : « Conclusion – Cet homme est un dangereux terroriste professionnel et un espion. Il a travaillé pour le Service Secret britannique depuis 1938 et maintenant (voir dossier Highsmith de décembre 1950) porte dans ce service le numéro 007. Ce double zéro désigne un agent qui a tué et qui est autorisé à tuer en

service actif.

On suppose qu'il n'y a que deux autres agents anglais à jouir de ce privilège. Le fait que cet espion a été décoré de l'ordre de Saint-Michel et Saint-George en 1953, récompense qui n'est habituellement décernée qu'au moment de la retraite, donne la mesure de sa valeur. S'il est rencontré sur le terrain, le fait, assorti de tous détails, doit être signalé au Quartier Général (voir Règlement de SMERSH, MGB et GRU 1951 et années suivantes.) »

Le général G. referma le dossier et donna sur la couverture une claque décidée.

— Eh bien, Camarades, sommes-nous d'accord ?

— Oui, dit le colonel Nikitin d'une voix forte.

— Oui, dit le général Slavin avec ennui.

Le général Vozdvishensky examinait ses ongles. Il en avait assez de ces meurtres. Il s'était plu en Angleterre.

— Oui, dit-il, je pense.

Le général G. tendit la main vers le téléphone intérieur. Il s'adressa à son aide de camp. « Ordre d'exécution », dit-il sur un ton rude. « A établir au nom de James Bond ». Il épela nom et prénom. « Signalement : *Angliski Spion. Crime* : Ennemi de l'Etat. » Il raccrocha et se pencha en avant. « Et maintenant, il s'agit de trouver une *konspiratsia* appropriée. Et qui ne puisse pas rater. » Il eut un vilain sourire, pour ajouter : « Nous ne pouvons pas nous permettre une nouvelle affaire Khoklov ».

La porte s'ouvrit pour livrer passage à l'aide de camp, porteur d'une feuille de papier jaune, qu'il vint placer devant le général G. Puis il sortit. Le général G. parcourut la note et écrivit : « Le tuer. Grubozaboyschikov », en tête d'un grand espace vide, à la partie inférieure. Il passa le papier à l'homme du MGB, qui lut et écrivit : « Le tuer. Nikitin. », puis le tendit au chef du GRU, qui écrivit : « Le tuer. Slavin. ». Un des aides de camp passa le papier à l'homme en civil, assis à côté du représentant du RUMID. L'homme le plaça devant le général Vozdvishensky et lui tendit un porte-plume. Le général Vozdvishensky lut le papier attentivement. Il leva lentement les yeux dans la direction du général G., qui le surveillait, et, sans regarder, griffonna : « Le tuer », sous les autres signatures, à peu de chose près, et signa en dessous. Puis il laissa le papier et se leva :

— Je pense que c'est tout, camarade général ? dit-il en repoussant sa chaise.

Le général G. était satisfait : son intuition au sujet de cet homme s'était vérifiée. Il lui faudrait surveiller Vozdvishensky, et faire part de ses soupçons au général Serov. « Un moment, camarade général, dit-il, j'ai quelque chose à ajouter à l'ordre. »

On lui repassa le papier. Il prit sa plume, effaça ce qu'il avait

écrit. Puis il traça les mots suivants, en les prononçant à mesure à haute voix :

« A tuer avec ignominie – Grubozaboyschikov. »

Il releva les yeux et fit un sourire aimable à l'assistance :

— Merci, Camarades. C'est tout. Je vous ferai part de la décision du Présidium, à la suite de l'avis que nous venons de formuler. Bonsoir.

Quand les membres de la réunion se furent retirés, le général G. se leva, s'étira et émit un bâillement sonore. Il se rassit à son bureau, coupa le magnétophone et sonna son aide de camp. L'homme entra et resta debout près du bureau. Le général G. lui tendit le papier jaune :

— Envoyez ceci immédiatement au général Serov. Sachez où est Kronsteen et faites-le chercher en voiture. Peu m'importe s'il est couché. Otdyel II saura où le trouver. Et je veux voir le colonel Klebb dans dix minutes.

— Bien, camarade général.

Et l'homme sortit.

Le général G. décrocha le récepteur VCh et demanda le général Serov. Il lui parla tranquillement pendant cinq minutes et conclut en ces termes : « Et maintenant, je vais confier le travail au colonel Klebb et au Chef du Plan, Kronsteen. Nous allons discuter les grandes lignes d'une *konspiratsia* convenable et ils me feront demain des propositions détaillées. Est-ce conforme à vos désirs, camarade général ? »

— Oui, répondit la voix calme du général Serov, du Présidium Suprême. Tuez-le. Mais que ce soit admirablement exécuté. Le Présidium ratifiera la décision dans la matinée.

La communication fut coupée. Le téléphone intérieur sonna. Le général G. dit : « Oui » et raccrocha.

Un moment après, l'aide de camp ouvrit la grande porte et resta debout à l'entrée.

— Camarade colonel Klebb, annonça-t-il.

Une sorte de crapaud en uniforme vert olive, orné du seul ruban rouge de l'ordre de Lénine, entra dans la pièce et, à petits pas rapides, vint jusqu'au bureau. Le général G. leva les yeux et désigna de la main la chaise la plus proche de lui, parmi celles qui entouraient la table de conférence. « Bonsoir, camarade ».

La large figure se fendit en un sourire mielleux : « Bonsoir, camarade général ».

Le Chef d'Otdyel II, le département de SMERSH chargé des opérations et exécutions, tira sa jupe et s'assit.

LE MAGICIEN DES GLACES

Les deux cadrans de la double pendule, dans la boîte brillante en forme de dôme, regardaient l'échiquier comme les yeux de quelque monstre marin qui se serait hissé sur le bord de la table pour suivre le jeu.

Les deux cadrans donnaient des heures différentes : celle de Kronsteen une heure moins vingt. Le long balancier rouge qui battait les secondes se déplaçait, de son mouvement saccadé, sur la moitié inférieure du cadran, tandis que la pendule de l'adversaire restait silencieuse, le balancier immobilisé au bas du cadran. Mais la pendule de Makharov indiquait une heure moins cinq. Il avait perdu du temps au milieu de la partie et il ne lui restait plus que cinq minutes. Il se trouvait, quant au temps, dans une mauvaise position, et à moins que Kronsteen ne commît une faute insensée, ce qui était impensable, il était battu.

Kronsteen restait droit sur sa chaise sans bouger, prenant, dans une intention malicieuse, l'air impénétrable d'un perroquet. Il avait posé ses coudes sur la table et sa grosse tête était appuyée sur ses poings fermés ; ceux-ci comprimaient ses joues et écrasaient ses lèvres, froncées dans une moue hautaine et dédaigneuse. Il contemplait avec un calme glacé, de ses yeux noirs plutôt obliques, sous des sourcils fournis et bombés, le théâtre de son triomphe. Mais, derrière ce masque impassible, le sang affluait par saccades à la dynamo de son cerveau ; une veine ressemblant à un gros ver battait sur sa tempe droite, à plus de 90 pulsations. Il avait perdu une livre dans les deux heures dix minutes qui venaient de s'écouler et la hantise de la fausse manœuvre l'étreignait encore à la gorge. Cependant, pour Makharov et pour les spectateurs, il était toujours le « Magicien des Glaces », dont la tactique avait été comparée à un homme qui mange du poisson : il le dépouille, retire les arêtes, mange la chair. Kronsteen était resté Champion de Moscou pendant deux années consécutives ; il arrivait maintenant en finale pour la troisième fois et, s'il gagnait cette partie, il pourrait prétendre au titre de Grand Maître.

Dans la zone de silence qui régnait autour de la table entourée de cordes, on n'entendait que la baladeuse de la pendule de Kronsteen. Les deux arbitres restaient immobiles dans leurs fauteuils surélevés. Ils savaient, comme Makharov que ç'allait être la mise à mort. Kronsteen

avait innové une façon brillante de passer du Gambit de la Reine refusé à la Variation de Meran. Makharov avait marché de front avec lui jusqu'au 28^e coup. Il avait perdu du temps sur ce coup. Peut-être avait-il commis une faute à ce moment ; peut-être aussi aux 31^e et 33^e coups. Qui pouvait le dire ? Cette partie serait discutée dans toute la Russie pendant les semaines à venir.

Un soupir de soulagement sortit du public, dont les rangs serrés s'entassaient en face du champion : Kronsteen avait lentement détaché de sa joue sa main droite et venait de lui faire traverser l'échiquier. Formant comme la pince d'un crabe rose, son pouce et son index s'étaient écartés et descendaient. La pince saisit une pièce, remonta, se déplaça latéralement, puis redescendit. La main alla ensuite retrouver sa place contre le visage.

Les spectateurs murmurèrent et chuchotèrent en voyant, sur le grand tableau mural, le 41^e coup reproduit par un déplacement d'une des pancartes : R-Kt 8. Cela devait être le coup de grâce ! Kronsteen étendit la main, d'un air décidé, vers le levier situé au bas de sa pendule et le poussa vers le bas. Le balancier rouge s'arrêta. La pendule indiquait une heure moins le quart. Au même instant le balancier de Makharov se remit en marche et reprit son battement, bruyant et inexorable.

Kronsteen se renversa sur son siège. Il mit les mains à plat sur la table et regarda avec froideur le visage luisant de sueur, humilié de l'adversaire. Notre homme savait, pour avoir connu, en son temps, la défaite, que les entrailles du vaincu se tordaient dans la souffrance, comme une anguille percée par un harpon. Makharov, Champion de Géorgie ! Eh bien, demain le Camarade Makharov retournerait en Géorgie et y resterait ! En tout cas, il ne reviendrait pas cette année à Moscou avec sa famille.

Un homme en civil se glissa sous les cordes et parla à l'oreille d'un des arbitres. Il lui tendait une enveloppe blanche. L'arbitre hocha la tête, désignant du doigt la pendule de Makharov qui marquait maintenant une heure moins trois minutes. L'homme en civil chuchota quelques mots qui firent pencher la tête de l'arbitre, d'un air maussade. Il fit sonner une cloche.

— Il y a un message personnel urgent pour le Camarade Kronsteen, annonça-t-il au micro. Trois minutes de pause.

Un murmure fit le tour du hall. Bien que Makharov eût, avec courtoisie, levé les yeux de l'échiquier et qu'il restât immobile, examinant les niches creusées dans le plafond élevé et voûté, les spectateurs n'ignoraient pas que la position des pièces était gravée dans sa tête. Une pause de trois minutes signifiait simplement trois minutes supplémentaires accordées à Makharov.

Kronsteen éprouva la même contrariété, mais son visage resta

impassible, tandis que l'arbitre, descendant de son siège, lui tendait une enveloppe blanche sans adresse. Le haut fonctionnaire la déchira du pouce et en tira une feuille de papier anonyme. Il lut ces mots, tapés dans les gros caractères qu'il connaissait si bien : « On a besoin de vous à l'instant même ». Ni signature, ni adresse. Kronsteen plia le papier et le rangea soigneusement dans la poche intérieure de son veston. Il regarda le visage de l'homme en civil, qui restait debout à côté de l'arbitre, et dont les yeux le surveillaient d'un air impatient et autoritaire. « Au diable ces gens ! » se dit Kronsteen. Il n'allait pas abandonner à trois minutes de la fin. C'était inconcevable. C'était une insulte au Sport du Peuple. Mais, tandis qu'il faisait signe à l'arbitre que la partie pouvait reprendre, il tremblait intérieurement ; il évita le regard de l'homme en civil, qui restait figé, à l'intérieur des cordes.

La sonnette retentit : « La rencontre continue ». Makharov pencha lentement la tête. L'aiguille de sa pendule dépassa l'heure et il était toujours en vie.

Kronsteen ne cessait de trembler intérieurement. Ce qu'il venait de faire ne s'était jamais vu, de la part d'un employé de SMERSH ou de n'importe quelle administration d'Etat. Il en serait certainement rendu compte. Désobéissance grave ! Abandon de poste. Quelles pourraient en être les conséquences ? En mettant les choses au mieux, une réprimande verbale du général G. et une croix noire sur sa *zapiska*. Au pire ?... Kronsteen ne pouvait l'imaginer. Il préférait n'y pas penser. Quoi qu'il pût arriver, les délices de la victoire avaient pris un goût amer dans sa bouche.

Mais, maintenant, c'était la fin. N'ayant plus que cinq secondes à jouer sur sa pendule, Makharov leva ses yeux battus à hauteur des lèvres boudeuses de son adversaire et pencha la tête, dans le bref mouvement conventionnel de capitulation. Deux coups de sonnette de l'arbitre, et la salle comble se leva pour éclater dans un tonnerre d'applaudissements.

Kronsteen quitta son siège, s'inclina devant son adversaire, les arbitres et finalement, plus bas, devant les spectateurs. Puis, l'homme en civil dans son sillage, il passa sous les cordes et, avec sang-froid et rudesse, se fraya un passage vers la sortie principale, dans la masse des admirateurs qui l'acclamaient.

Devant le Palais des Tournois, au milieu de la large Pouchkine Ulitza, stationnait, le moteur en marche, l'habituelle conduite intérieure noire, anonyme. Kronsteen grimpa à l'arrière et ferma la portière. L'homme en civil bondit à l'intérieur, en saisissant le tableau de bord et se serra sur le siège avant ; le chauffeur fit crisser son changement de vitesse ; et la voiture démarra en trombe.

Kronsteen savait que s'excuser auprès du garde en civil eût été perdre sa salive. Cela aurait été également contraire à la discipline.

Après tout, il était chef de Service du Plan de SMERSH, avec le grade de colonel honoraire. Son cerveau valait son pesant d'or pour l'organisation. En discutant, il pourrait peut-être se tirer de cette difficulté. Il eut un regard pour les rues sombres, dont les pavés étaient déjà humides, après le passage de l'équipe nocturne de nettoyage, et il appliqua toutes ses facultés à la préparation de sa défense. Ils parvinrent à une rue droite, au bout de laquelle on voyait la lune évoluer rapidement entre les bulbes du Kremlin. Un instant après, ils étaient arrivés. Quand le garde confia Kronsteen à l'aide de camp, il lui remit en même temps un bout de papier. L'aide de camp y jeta un coup d'œil, regarda Kronsteen d'un œil froid, le sourcil à moitié dressé. Kronsteen lui rendit son regard, sans se départir de son calme et sans dire un mot. L'aide de camp haussa les épaules, décrocha le téléphone et l'annonça. Ils entrèrent dans la vaste pièce ; on désigna un siège à Kronsteen ; celui-ci répondit, d'un signe de tête, au sourire pincé du colonel Klebb ; puis l'aide de camp s'approcha du général G. et lui remit le morceau de papier. Le général le lut et eut un regard dur pour Kronsteen. Tandis que l'aide de camp regagnait la porte, le général continua à scruter Kronsteen. Quand la porte se fut refermée, il dit avec douceur : « Eh bien, camarade ? »

Kronsteen était calme. Il savait ce qu'il fallait dire pour sa défense. Il parla avec tranquillité et autorité :

— Pour le public, Camarade Général, je suis un joueur d'échecs professionnel. Ce soir, je suis devenu Champion de Moscou, pour la troisième année consécutive. Si, n'ayant plus que trois minutes à jouer, j'avais reçu un message me faisant savoir que ma femme était menacée d'assassinat à la porte du Palais des Tournois, je n'aurais pas levé le petit doigt pour la sauver. Mon public sait cela. Il s'est aussi complètement que moi-même donné à ce jeu. Ce soir, si j'avais abandonné, immédiatement après avoir reçu le message, cinq mille personnes auraient compris que ce message ne pouvait provenir que d'un organisme comme celui-ci. Il y aurait eu une tempête de bavardages. On aurait désormais surveillé mes allées et venues, pour en tirer des indices. C'était la fin de ma couverture. Dans l'intérêt de la Sécurité de l'Etat, j'ai attendu trois minutes avant d'obéir. Même ainsi, mon départ précipité fera l'objet de bien des commentaires. Je vais être obligé de dire qu'un de mes enfants est gravement malade. Il faudra de toute façon que j'en mette un à l'hôpital pendant une semaine, pour donner consistance à mon histoire. Je vous présente toutes mes excuses pour ce retard apporté à l'exécution des ordres. Mais la décision était difficile à prendre. J'ai fait ce que j'ai estimé préférable, dans l'intérêt du Département.

Le général G. plongea son regard pensif dans les yeux sombres remontant vers les tempes. L'homme était coupable, mais se défendait

bien. Il relut le papier, comme pour bien peser l'importance de la faute commise, puis il prit son briquet et le brûla. Il laissa tomber le dernier morceau enflammé sur la glace de son bureau et balaya les cendres sur le plancher. Il ne dévoila rien de ses pensées, mais la destruction de cette pièce à conviction était tout ce qui importait à Kronsteen. Il n'y aurait rien sur sa *zapiska*. Il était à la fois profondément soulagé et reconnaissant. Il allait mettre toute son ingéniosité au service de l'affaire en cours. Le général venait d'avoir un geste de grande clémence. Kronsteen le lui redevrait en mettant en œuvre toutes les ressources de son esprit.

— Faites passer les photographies, camarade colonel, dit le général G. comme si ce rapide procès en cour martiale n'avait pas eu lieu. Voici de quoi il s'agit...

Ainsi, songeait Kronsteen, encore une mort en perspective ! Cependant, le général continuait à parler, examinant ce visage brun, implacable, qui semblait le regarder bien en face sur cette photo de passeport. Kronsteen écoutait à moitié ce que disait le général, mais il retenait l'essentiel : Espion anglais – Gros scandale recherché – Ne pas y mêler les Soviets – Tueur expérimenté – Un faible pour les femmes (n'est donc certainement pas homosexuel, en déduisit Kronsteen) – Boisson (on ne dit rien concernant la drogue) – Intègre (peut-on savoir ? Il suffit parfois d'y mettre le prix) – Crédits illimités – Personnel et matériel mis à disposition par tous les départements des services Renseignement – Succès doit être obtenu avant trois mois – Ce qui est demandé aujourd'hui, ce sont des idées générales – On travaillera plus tard sur les détails.

Le général G. fixa sur le colonel Klebb son regard perçant :

— Quelles sont vos premières réactions, camarade colonel ?

La dame abandonna son attitude de profonde concentration, se redressa, se tourna du côté du général. Les verres carrés sans monture reflétaient la lueur du chandelier. Sous le duvet luisant taché de nicotine, les lèvres pâles et humides s'écartèrent, et se mirent à s'agiter rapidement de haut en bas : elle exposait son point de vue. Pour Kronsteen, qui la voyait de face, ce mouvement alternatif, mécanique et sans expression des lèvres faisait penser au caquetage d'une poupée de ventriloque.

La voix était rauque, monocorde, dénuée de sensibilité :

— ... cela rappelle par certains côtés le cas de Stolzenberg. Vous vous rappelez, camarade général ? Il s'agissait de détruire une réputation, en même temps qu'on liquidait un homme. En cette occurrence, l'affaire était simple. Il s'agissait aussi d'un espion, et d'un homme perversi. Si vous vous rappelez...

Kronsteen avait cessé d'écouter. Il connaissait toutes les affaires. Il avait dressé le plan des opérations pour la plupart d'entre elles et

elles étaient cataloguées dans sa mémoire comme autant de gambits. Au lieu d'écouter il examinait cette figure terrifiante, en se demandant combien de temps cette femme se maintiendrait encore à son poste – combien de temps il lui faudrait encore travailler avec elle. Terrifiante ? Kronsteen ne s'intéressait pas aux êtres humains – même pas à ses propres enfants. De même, les mots « bien » et « mal » n'avaient pas leur place dans son vocabulaire. Pour lui, tous les êtres étaient les pièces d'un échiquier. Il ne s'intéressait qu'à la façon dont ils répondaient aux mouvements des autres pièces. Pour prévoir leurs réactions, ce qui était l'essentiel de son travail, il fallait comprendre leur caractère individuel. Leurs instincts fondamentaux sont immuables : instinct de conservation, instinct sexuel, instinct grégaire – par ordre d'importance. Leurs tempéraments : sanguin, flegmatique, colérique, mélancolique. Le tempérament d'un individu détermine pour une grande part la puissance relative de ses émotions et de ses sentiments. Le caractère dépend pour beaucoup de l'éducation et, quoi que puissent dire Pavlov et les Behavioristes, dépend jusqu'à un certain point du caractère des parents. Bien entendu, le mode de vie et le comportement des individus sont en partie conditionnés par leurs forces et par leurs faiblesses physiques.

Il y avait, à l'arrière-plan des pensées de Kronsteen, cette classification élémentaire tandis qu'il examinait de sang-froid la femme assise de l'autre côté de la table. Il en faisait le tour pour la centième fois peut-être. Ils avaient devant eux la perspective de plusieurs semaines de travail en commun ; et c'était aussi pour se rafraîchir la mémoire, afin qu'une intrusion brutale de l'élément humain dans leur collaboration ne fût pas une surprise.

1° – Instinct de conservation : Rosa Klebb avait bien entendu, la ferme volonté de survivre, sinon elle ne serait pas devenue l'une des femmes les plus puissantes de l'Etat, et certainement la plus redoutée. Son ascension, Kronsteen s'en souvenait, avait commencé avec la guerre d'Espagne. En qualité d'agent double au sein du POUM – double, parce que travaillant aussi bien pour le Guépéou de Moscou que pour le S.R. des communistes espagnols – elle avait été le bras droit et plus ou moins la maîtresse, disait-on, de son chef, le célèbre Andréas Nin. Elle avait travaillé avec lui de 1935 à 1937. Puis il avait été tué sur l'ordre de Moscou ; le bruit avait couru que c'était elle qui avait exécuté l'ordre. Que ce fût vrai ou faux, elle avait dès lors gravi les degrés du pouvoir, survivant aux échecs, aux guerres, aux purges, pour la simple raison qu'elle ne s'était mise sous la dépendance de personne et qu'elle ne s'était ralliée à aucune faction ; jusqu'à ce qu'en 1953, à la mort de Béria, ses mains tachées de sang pussent saisir un échelon bien proche du sommet, la Direction du Département des Opérations de SMERSH.

2° – Instinct sexuel : Le succès de Rosa Klebb, pensait Kronsteen, était dû aussi, pour une grande part, à la nature particulière de son instinct n°2. Elle appartenait au type sexuel le plus rare : le *neutre*. Kronsteen en était sûr. Ses intrigues avec des hommes et aussi avec des femmes étaient trop caractéristiques pour qu'on en pût douter. Il se pouvait qu'elle prît plaisir à l'acte physique, mais l'instrument était sans importance. Pour elle, le besoin sexuel n'était qu'une démangeaison. Cette neutralité psychophysiologique la mettait à l'abri de toutes les émotions, de tous les sentiments et désirs qui sont le lot des humains. La neutralité sexuelle, chez un individu, est une cause de froideur. C'était pour elle un avantage énorme et merveilleux, d'avoir reçu ce don à la naissance.

3° – Instinct grégaire : chez elle, cet instinct devait, lui aussi, être mort. Sa soif de puissance exigeait qu'elle fût un loup et non une brebis. Elle était un agent solitaire, mais n'en souffrait jamais, car elle n'avait aucun besoin de chaleur humaine. Et, bien entendu, elle était de tempérament flegmatique : impassible, résistante à la souffrance, indolente. La paresse devait être son vice essentiel, selon Kronsteen. Le matin, elle devait avoir peine à sortir de son lit tiède et mal tenu. Ses habitudes intimes devaient se ressentir de ce manque de soin et même de la saleté. Ce ne devait pas être très agréable, d'avoir accès à la vie privée de Rosa, par exemple quand elle se reposait après avoir ôté son uniforme. Les lèvres de Kronsteen eurent, à cette pensée, une moue de dégoût ; et son esprit allait de l'avant, passant du caractère de cette femme, caractère certainement rusé et fort, pour revenir à son aspect extérieur.

Rosa Klebb devait approcher de la cinquantaine ; c'est ce que supposait Kronsteen, en prenant pour base la date de la Guerre d'Espagne. La femme était petite – un mètre soixante environ – trapue. Ses gros bras, son cou massif, ses mollets épais dans les bas kaki souillés de taches, étaient aussi peu féminins que possible. Le Diable savait à quoi devaient ressembler ses seins, dont on pouvait se faire une idée par la bosse que faisait son uniforme et qui reposait sur la table comme un sac de sable mal ficelé. La silhouette, avec ses grosses hanches piriformes, faisait penser à un violoncelle. Les *tricoteuses* de la Révolution Française devaient avoir des trognes dans le genre de celle-là, pensait Kronsteen, en se renversant dans son fauteuil et en penchant la tête de côté. Les cheveux orange, déjà clairsemés, coiffés en arrière et enroulés dans un chignon serré et répugnant ; les yeux brillants, marron jaunâtre, qui examinaient avec froideur le général G. à travers les verres carrés sans monture, le nez triangulaire aux pores dilatés, plâtré d'une épaisse couche de poudre ; la trappe humide de la bouche qui ne cessait de s'ouvrir et de se fermer, comme si elle avait été actionnée sous le menton par des fils. Ces femmes françaises, qui

tricotaient et bavardaient tandis que tombait le couperet de la guillotine, devaient avoir cette même peau livide, épaisse comme une peau de poulet, qui pendait sous les yeux en petits plis, aux coins de la bouche, sous les maxillaires ; les mêmes grosses oreilles de paysannes ; les mêmes poings énormes, marqués de plis profonds, et pareils à des massues, rivés au velours rouge de la table, de part et d'autre du paquet informe de la poitrine. Leurs visages devaient donner la même impression de froideur, de cruauté et de force que celui-ci ; un visage de femme *terrifiante*. Oui, pour une fois, Kronsteen devait céder au sentiment qui l'étreignait et prononcer le mot : *terrifiante*.

— Merci, camarade colonel. Votre résumé de la situation est plein d'intérêt. Et maintenant, camarade Kronsteen, avez-vous quelque chose à ajouter ? Soyez bref, je vous prie. Il est déjà deux heures et nous avons devant nous une journée chargée.

Les yeux du général G., des yeux injectés de sang, par suite de la fatigue et du manque de sommeil, étaient fixés sur les deux lacs bruns impénétrables, qui s'ouvraient sous le front bombé du colonel. Il n'était pas nécessaire de recommander à Kronsteen la brièveté. Il n'avait jamais beaucoup à dire, mais chacun de ses mots valait tout un discours des autres membres de l'état-major. Il avait déjà pris sa décision, sinon il n'aurait pas laissé sa pensée se concentrer aussi longtemps sur sa voisine. Il pencha lentement la tête en arrière et contempla le plafond vide. Sa voix était extrêmement douce, mais on y sentait l'autorité qui force l'attention.

— Camarade général, c'est un Français, Fouché, un de vos prédécesseurs, en quelque sorte, qui faisait remarquer qu'il ne sert à rien de tuer un homme si l'on ne détruit pas sa réputation. Il sera, bien entendu, facile d'abattre ce Bond. N'importe quel tueur bulgare y parviendrait, à condition d'avoir reçu des instructions convenables. La seconde partie de l'opération, la destruction de sa personnalité, est à la fois plus importante et plus délicate. Au point où nous en sommes, une seule chose est claire pour moi : cette action doit être menée en dehors de l'Angleterre, et dans un pays où nous pourrions influencer la presse et la radio. Si vous me demandez comment l'homme peut être attiré dans le lieu choisi, je répondrai seulement ceci : si l'appât est suffisant, et si Bond est seul capable de saisir cet appât, on l'enverra le chercher, quel que soit l'endroit où il se trouve. Pour éviter que cela ait l'air d'un piège, j'envisagerais de donner à l'appât une saveur inusitée, une nuance d'excentricité. Les Anglais se glorifient de leur excentricité. Ils considèrent une proposition excentrique comme un défi. Je compte en partie sur cet aspect de leur psychologie pour qu'ils envoient cet important agent à la rencontre de l'appât.

Kronsteen marqua un temps. Il baissa la tête, de telle sorte que son regard passa au-dessus de l'épaule du général G.

— Je vais me mettre à la préparation de ce piège, dit-il avec indifférence. Pour le moment, je peux seulement dire que si l'appât réussit à attirer sa proie, il est probable que nous aurons besoin d'un tueur ayant une connaissance parfaite de la langue anglaise.

Les yeux de Kronsteen se posèrent en face de lui, sur le velours rouge de la table. D'un air pensif, comme si c'était là le nœud du problème, il ajouta :

— Nous demanderons également une femme extrêmement belle et sur qui l'on puisse compter.

LE BEL APPAT

Assise devant la fenêtre de son unique chambre, en cette sereine soirée de juin, le caporal Tatiana Romanova, de la Sécurité d'Etat, regardait la première lueur rose du couchant se refléter dans les fenêtres des maisons d'en face, et le bulbe d'une église s'embraser, devant l'horizon déchiqueté des toits de Moscou. La jeune fille se disait qu'elle était plus heureuse que jamais.

Son bonheur n'avait rien de romanesque. Il n'avait aucun rapport avec le début joyeux d'une intrigue amoureuse – ces jours et ces semaines délicieux qui s'écoulaient avant que les premiers petits nuages chargés de larmes n'apparaissent à l'horizon. C'était un sentiment profond de bonheur calme, de sécurité, de confiance dans l'avenir, sentiment confirmé par des impressions récentes ; une parole élogieuse, prononcée cet après-midi-là par le Professeur Denikin ; l'arôme d'un bon dîner, qui cuisait sur le réchaud électrique, et le morceau favori de Tatiana, prélude de *Boris Godounov*, exécuté à la radio par l'orchestre d'Etat de Moscou ; et par-dessus tout, le fait qu'après un long hiver et un printemps court, le mois de juin était enfin arrivé.

La chambre était un alvéole minuscule, dans l'énorme immeuble à appartements, sur la Sadovaya-Chernogriazskay Ulitza, qui est la caserne des femmes des services de Sécurité. Construit par la main-d'œuvre pénitentiaire, achevé en 1939, ce bel immeuble de huit étages contient deux mille pièces, les unes, comme celle-ci, situées au troisième étage, simples boîtes carrées avec téléphone, eau froide et chaude, une seule ampoule électrique et le droit à l'usage des salles de bains et du W.C. communs ; les autres, aux deux derniers étages, appartements de deux et trois pièces avec salle de bains. Ces derniers logements étaient réservés aux femmes de grades élevés. On n'accédait à un étage supérieur qu'en gravissant un échelon de la hiérarchie ; si bien que le caporal Romanova devait passer sergent, lieutenant, capitaine, major et lieutenant-colonel avant de pouvoir atteindre le paradis du huitième, réservé aux colonels.

Mais Dieu sait si elle était satisfaite de son sort présent ! Un salaire mensuel de 1 200 roubles (30 pour cent de plus qu'elle n'aurait gagné dans n'importe quel autre ministère), une chambre pour elle toute seule ; des vivres et des vêtements bon marché dans les

« magasins réservés », au rez-de-chaussée de l'immeuble ; une allocation mensuelle d'au moins deux billets du ministère, pour les Ballets ou pour l'Opéra ; quinze jours de vacances annuelles à plein salaire. Et, pour couronner le tout, un travail régulier, avec des choses intéressantes à voir à Moscou, au lieu de moisir dans une de ces lugubres villes de province où il ne se passe rien pendant des mois, où l'arrivée d'un nouveau film ou la visite d'un cirque ambulant sont les seuls événements capables, le soir, de vous empêcher d'aller vous coucher. Bien entendu, il fallait faire des sacrifices. L'uniforme du MGB vous situe dans un monde à part. Il fait peur aux gens, ce qui ne convient guère à la plupart des jeunes filles ; on est donc confiné dans la société des autres MGB, femmes ou hommes ; un beau jour, on épouse l'un d'entre eux, de manière à rester dans le ministère. Et ils ont un travail du diable, de huit heures du matin à six heures du soir, cinq jours et demi par semaine, et seulement quarante minutes pour déjeuner à la cantine. Mais c'est un bon déjeuner, un vrai repas, ce qui permet de faire un tout petit dîner et d'économiser, en vue du manteau de martre qu'il faudra bien acheter un jour pour remplacer le vieux renard de Sibérie, tout usé.

En pensant à son dîner, le caporal Romanova quitta sa chaise près de la fenêtre pour aller surveiller la marmite de potage aux émincés de viande et à la purée de champignons, qui allait constituer son repas. Il était presque prêt et il dégageait une odeur délicieuse. Elle éteignit l'électricité et laissa la marmite mijoter, tandis qu'elle se lavait et s'arrangeait, comme elle avait appris à le faire, avant de se mettre à table.

En s'essuyant les mains, elle s'examina dans le grand miroir ovale placé au-dessus du lavabo. L'un de ses premiers amoureux lui avait dit qu'elle ressemblait à Greta Garbo jeune. Quelle bêtise ! Pourtant ce soir, elle n'était vraiment pas mal ! De beaux cheveux bruns soyeux, coiffés en arrière, dégageant le front et les sourcils haut placés, tombant lourdement presque jusque sur les épaules et bouclant légèrement à leur extrémité (Garbo s'était une fois coiffée ainsi, et le Caporal s'avouait à elle-même qu'elle l'avait copiée) ; une peau saine, douce, pâle, avec un reflet ivoire aux pommettes ; des yeux largement écartés, horizontaux, du bleu le plus profond, sous des sourcils naturellement rectilignes (elle ferma un œil après l'autre : oui, ses cils étaient certainement assez longs) ; un nez droit et plutôt arrogant. Et maintenant, la bouche. Que dire de la bouche ?... Était-elle trop grande ? ... Elle devait paraître bien large quand Tatiana souriait. Elle se sourit dans la glace. Oui, la bouche était large ; mais Garbo avait bel et bien la même. Au moins, les lèvres étaient pleines et finement ourlées. Il y avait aux coins l'amorce d'un sourire. On ne pouvait pas dire que c'était une bouche froide. Et l'ovale du visage. Était-il trop

long ? Le menton était-il trop pointu ?... Elle tourna la tête pour se voir de profil. L'épais rideau des cheveux tomba en avant, vint couvrir l'œil droit ; elle dut les renvoyer en arrière. Eh bien, le menton était allongé, mais il n'était pas pointu ! Elle fit de nouveau face au miroir, et se mit à brosser sa longue et épaisse chevelure. Greta Garbo ! C'était bien cela, sinon tant d'hommes ne le lui auraient pas dit – mises à part les filles, qui venaient sans cesse la trouver pour lui demander son avis sur leur physique. Mais une star – et célèbre !... Elle se fit une grimace dans la glace et s'en fut dîner.

En fait, le caporal Tatiana Romanova était une très belle fille. Il n'y avait pas que le visage ; le corps élancé et ferme avait des mouvements particulièrement gracieux. Elle avait appartenu pendant un an à l'école de ballet de Leningrad et elle avait abandonné la danse quand elle avait dépassé la taille limite, de un mètre soixante-dix. Les cours lui avaient appris à se tenir et à marcher. Elle respirait la santé, grâce à sa passion pour le patinage artistique, qu'elle pratiquait toute l'année à la patinoire Dynamo ; elle y avait déjà obtenu une place dans la première équipe féminine. Ses bras et ses seins étaient sans défaut. Un amateur d'académie classique aurait critiqué son postérieur. Les muscles s'étaient durcis à force d'exercice, et il avait peut-être perdu le contour féminin, moelleux, arrondi vers le bas ; il était bien rond en arrière, mais plat et musclé sur les côtés, faisant saillie comme chez un garçon.

Le caporal Romanova était admiré bien au-delà de la section de traductrices anglaises au Fichier central du MGB. Chacun s'accordait à reconnaître qu'il ne s'écoulerait pas longtemps avant qu'un des officiers supérieurs ne vînt à elle pour l'extraire, d'un air péremptoire, de sa modeste section, afin de faire d'elle sa maîtresse ou, si cela était absolument indispensable, son épouse.

La jeune fille versa le potage dans un petit bol de porcelaine, décoré de lous poursuivant un traîneau, y brisa un peu de pain noir et revint s'asseoir dans son fauteuil près de la fenêtre. Elle mangea lentement, avec une jolie cuiller brillante qu'elle avait glissée dans son sac, il n'y avait pas si longtemps, à la suite d'une joyeuse soirée à l'hôtel Moskwa. Quand elle eut terminé, elle lava sa vaisselle, regagna son fauteuil, et alluma sa première cigarette de la journée (en Russie, une jeune fille respectable ne fume pas en public, sauf au restaurant, et si elle allumait une cigarette au bureau, cela entraînerait son congédiement immédiat) et écouta sans patience les dissonances pleurnichardes d'un orchestre du Turkménistan. Cette terrible camelote orientale, qu'ils passent sans cesse pour faire plaisir aux koulaks de ces barbares républiques périphériques ! Pourquoi ne jouaient-ils pas quelque chose de *kulturny* ? Un peu de jazz moderne, ou de la musique classique... Ce truc était affreux. Pire que cela,

démodé !

Le téléphone sonna rageusement. Elle alla couper la radio et décrocha le récepteur.

— Caporal Romanova ?

C'était la voix de ce cher professeur Denikin. Pourtant, en dehors du service, il l'appelait toujours Tatiana, ou même Tania. Qu'est-ce que cela signifiait ? La jeune fille était contractée, elle avait les pupilles dilatées.

— Oui, Camarade Professeur.

A l'autre bout du fil, la voix paraissait froide, étrange.

— Dans quinze minutes, à 20 h 30, vous êtes convoquée pour être reçue par la Camarade colonel Klebb, d'Otdyel II. Vous vous présenterez à son appartement, le n°1875, au huitième étage de votre immeuble. Est-ce clair ?

— Mais pourquoi, Camarade ? Qu'y a-t-il ?... Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est tout, camarade caporal, répondit le cher professeur, dont la voix paraissait toujours aussi peu naturelle, aussi bizarre.

La jeune fille écarta de son visage le combiné et le contempla avec des yeux égarés, comme si des petits trous disposés en cercle sur la bakélite noire, elle avait pu faire sortir des explications complémentaires. « Allô ! Allô ! » L'embouchure du microphone lui répondait par un bâillement. Elle s'aperçut que sa main, son avant-bras, lui faisaient mal à force de serrer. Elle se pencha lentement en avant et reposa le combiné sur son support.

Elle resta un moment immobile, glacée, regardant d'un œil mort l'appareil noir. Devait-elle rappeler le professeur ? Non, il n'en était pas question. Il lui avait parlé sur ce ton parce qu'il savait, comme elle, que toute communication intérieure ou extérieure était écoutée ou enregistrée. C'est pourquoi il n'avait pas dit un mot de trop. C'était une affaire d'Etat. Quand on doit transmettre un message de cette nature, on s'en débarrasse le plus vite qu'on peut, d'une manière aussi concise que possible, et on s'en lave les mains. Vous vous êtes débarrassé de la mauvaise carte. Vous avez passé la dame de pique à quelqu'un d'autre. Vous avez de nouveau les mains nettes. La jeune fille regardait toujours le téléphone en se mordant les poings. Pourquoi la demandait-on ? Qu'avait-elle fait ? Elle se creusait la tête désespérément, remontant des jours, des mois, des années, en arrière. Avait-elle commis dans son travail quelque faute impardonnable, dont on s'apercevrait maintenant ? Avait-elle risqué quelque réflexion contre l'Etat, quelque plaisanterie qu'on aurait rapportée ? C'est toujours possible – mais quelle réflexion ?... En quelles circonstances ?... Si cela avait été une réflexion répréhensible, elle aurait eu sur-le-champ une réaction de culpabilité et de crainte ; or,

elle avait la conscience tranquille. Ou bien était-ce ?... Elle se rappela soudain... Cette cuiller qu'elle avait volée... Était-ce cela ?... Propriété du Gouvernement ! Elle allait jeter la cuiller par la fenêtre, tout de suite, très loin, n'importe où. Mais non, ce ne pouvait pas être cela, c'était trop peu de chose. Elle haussa les épaules avec résignation, laissant retomber les bras le long de son corps. Elle alla vers la commode pour y prendre son plus bel uniforme. Ses yeux étaient embués de larmes ; les larmes d'un enfant égaré de terreur. Ce ne pouvait être pour aucune de ces raisons que SMERSH la convoquait. Rien de ce genre. Ce devait être pour quelque chose de bien pire.

La jeune fille jeta, à travers ses larmes, un coup d'œil à la montre bon marché qu'elle portait au poignet : elle n'avait plus que sept minutes ! De nouveau, il lui vint une panique. Elle passa le revers de sa main sur ses yeux et saisit son uniforme de parade. Ce serait le comble, si elle allait maintenant être en retard ! Elle arracha les boutons de sa blouse de coton blanc. Tandis qu'elle s'habillait, se lavait la figure, se brossait les cheveux, elle ne pouvait s'empêcher de revenir à un mystère diabolique, de le sonder, comme un enfant qui s'obstinerait à fouiller un trou de serpent avec un bâton. Quel que fût l'angle sous lequel elle explorait ce trou, il en sortait un sifflement furieux. Mise à part la question d'une éventuelle culpabilité, le simple fait d'entrer en contact avec une des tentacules de SMERSH inspirait à Tatiana une terreur indicible. Le simple nom de cet organisme était abhorré ; on évitait de le prononcer. SMERSH, *Smiert Spionam*, « Mort aux Espions ». C'était un mot infâme, un vocable de mort, le rôle même de la mort, un mot qu'on ne prononçait jamais, même dans des bavardages intimes avec des camarades de bureau. Et à l'intérieur de cette affreuse organisation, Otdyel II, le Département de la Torture et de la Mort, c'était l'horreur des horreurs. A la tête d'Otdyel II, cette femme, Rosa Klebb !... On murmurait sur elle des choses incroyables, qui hantaient les cauchemars de Tatiana, qu'elle oubliait dans la journée, mais que maintenant elle repassait dans sa tête.

On disait que Rosa Klebb ne tolérât pas qu'une séance de torture eût lieu hors de sa présence. Il y avait dans son bureau une blouse tachée de sang, un petit pliant ; lorsqu'on la voyait, revêtue de cette blouse, le pliant à la main, se hâter dans les couloirs du sous-sol, chacun en était averti à la ronde ; tout le monde se taisait, même ceux qui étaient employés à SMERSH. Chacun se penchait sur ses papiers. Peut-être conjurait-on le mauvais sort en croisant les doigts d'une main dissimulée dans une poche, et cela jusqu'à ce qu'on apprît que Rosa avait regagné son bureau.

A ce qu'on murmurait, elle plantait son pliant tout près de l'homme ou de la femme qu'on interrogeait ; elle se plaçait à deux doigts du visage qui pendait de la table. Elle scrutait le visage et disait

avec calme : « N°1, ou n°10, ou n°25. » Les enquêteurs savaient ce qu'elle voulait dire et commençaient immédiatement. Elle surveillait, les yeux tout proches, humait les rôles comme s'il se fût agi d'un parfum suave. D'après l'expression des yeux, elle changeait paisiblement de torture ; elle disait : « Maintenant, n°36 », ou « Maintenant, n°64. » Les enquêteurs obéissaient. Quand le courage et la résistance paraissaient quitter les yeux du supplicié, quand ils commençaient à faiblir, à supplier, Rosa se mettait à roucouler d'une voix douce : « Allons, allons, ma colombe. Parle, mon joli, et ça cessera. Ça fait mal ! Ah ! ça fait tellement mal, mon enfant ! Et on est si las de souffrir ! On aimerait bien que ça s'arrête, rester étendu en paix et que ça ne recommence jamais. Ta maman est là, tout près de toi, elle ne demande qu'une chose : faire cesser ta souffrance. Il y a un joli petit lit bien douillet qui t'attend, où tu pourras dormir et oublier... oublier... oublier... Parle. » Et elle répétait, sur un ton enjôleur : « Parle... Tu n'as qu'à parler, et tu auras la paix, tu n'auras plus mal. » Si les yeux résistaient encore, le roucoulement reprenait : « Tu es stupide, mon joli. Oh ! si stupide ! Ce que tu éprouves n'est rien ! Tu ne me crois pas, ma petite colombe ? Eh bien ! ta maman va essayer un peu, mais seulement un tout petit peu, du n°87 ! » Et les enquêteurs, qui avaient entendu, changeaient d'instruments et de partie du corps. Elle restait là, accroupie sur son pliant, guettant dans les yeux la fuite lente de la vie. Jusqu'au moment où il lui fallait parler fort à l'oreille de la victime, pour que les mots eussent quelque chance de parvenir encore à son cerveau...

Mais il était rare, disait-on encore, que le patient eût assez de volonté pour aller bien loin sur le chemin de la douleur infligée par SMERSH ; quand la douce voix promettait la paix, elle gagnait presque toujours ; car Rosa Klebb voyait dans les yeux de la victime le moment où, toute résistance brisée, l'adulte redevenait l'enfant qui appelle sa mère en pleurant. Et en apportant l'image de la mère, elle faisait fondre la résistance, là où les mots rudes d'un homme n'auraient réussi qu'à la durcir.

Ensuite, un nouveau suspect ayant été ainsi brisé, Rosa Klebb reprenait le couloir en sens inverse, son pliant sous le bras ; elle retirait sa blouse maculée de sang frais et reprenait son travail. La nouvelle faisait le tour de la maison : c'était terminé. Et le sous-sol reprenait son activité normale.

Tatiana, glacée par ces pensées, jeta un nouveau coup d'œil à sa montre : plus que quatre minutes. Elle effaça les plis de son uniforme, jeta un dernier coup d'œil à la glace, où parut un visage blême. Elle se retourna pour dire adieu à la chère petite chambre, à laquelle elle s'était si bien habituée. La reverrait-elle jamais ? Elle parcourut d'une traite le long corridor et appela l'ascenseur.

Quand il fut là, elle carra les épaules, releva le menton et entra dans la cabine comme si elle était montée à l'échafaud.

— Huitième, dit-elle à la liftière.

Elle se tenait droite, face aux portes. Elle répétait en elle-même ce nom qui lui revenait en mémoire et qu'elle n'avait plus prononcé depuis son enfance : « Mon Dieu... mon Dieu... mon Dieu... »

AMOUR ET TRAVAIL

Avant même que la porte anonyme, peinte en crème, se fût ouverte, Tatiana sentait déjà l'odeur qui régnait à l'intérieur. Quand on lui eut dit sur un ton sec d'entrer, et qu'elle eut ouvert la porte, l'odeur la prit à la gorge, tandis que son regard plongeait dans celui de la femme assise derrière une table ronde, sous un plafonnier. C'était l'odeur du métro un soir de grande chaleur : parfum bon marché, mêlé d'effluves animaux. En Russie, les gens s'inondent de parfum, même s'ils ont oublié de prendre un bain, et de préférence quand ils n'en ont pas pris. Tatiana, en fille saine et soignée, préférait rentrer à pied quand il ne pleuvait pas ou ne neigeait pas trop fort, pour éviter la puanteur des trains et du métro. Elle baignait dans cette odeur, et ses narines se froncèrent de dégoût.

Sa répulsion, son mépris pour une femme qui pouvait vivre dans une pareille odeur, lui donnèrent le courage de regarder les yeux jaunes sans expression, derrière les verres carrés. C'étaient des yeux faits pour enregistrer, non pour émettre. Ils la parcoururent lentement, comme l'objectif d'une caméra, la prenant tout entière dans leur champ.

— Vous êtes une belle fille, camarade caporal. Traversez la pièce. Revenez.

Que voulaient dire ces paroles mielleuses ? Saisie d'une terreur nouvelle, qui se rapportait aux mœurs, bien connues, de cette femme, Tatiana fit ce qu'on lui demandait.

— Retirez votre jaquette, mettez-la sur cette chaise. Elevez les mains au-dessus de la tête... Plus haut. Maintenant, penchez-vous et touchez l'extrémité de vos pieds. Relevez-vous. Bon. Asseyez-vous.

La femme parlait comme si elle avait été un médecin. Elle désignait une chaise en face d'elle, de l'autre côté de la table. Les yeux scrutateurs du colonel Klebb se dissimulèrent un instant derrière les paupières, tandis qu'elle examinait un dossier.

C'est ma *zapiska*, se dit Tatiana. Comme c'était impressionnant, de voir un tel document, qui décide de toute une existence ! Comme il était épais – près de cinq centimètres. Que pouvait-il bien y avoir dans toutes ces pages ? Elle fixa sur le dossier ouvert des yeux élargis, fascinés.

Le colonel Klebb feuilletait les dernières pages. Elle referma le

classeur. La couverture était orange, traversée d'une bande noire. Que signifiaient ces couleurs ?

Le colonel releva la tête. Tatiana fit un effort pour soutenir le regard sans broncher.

— Camarade caporal Romanova – c'était le ton autoritaire de l'officier supérieur – j'ai là de très bons rapports sur votre manière de servir. Tout cela est excellent, aussi bien en ce qui concerne le travail que les exercices physiques. L'Etat est content de vous.

Tatiana n'en croyait pas ses oreilles. Elle se sentait défaillir. Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux, puis blêmit à nouveau. Elle s'appuya au rebord de la table et balbutia, d'une voix éteinte :

— Je... v... vous... s... uis... très... re...connaissante... camarade colonel.

— En raison de vos excellents services, vous avez été choisie entre toutes pour une mission de la plus haute importance. C'est un grand honneur pour vous. Vous saisissez ?

De toute façon, c'était préférable à ce qu'elle avait pu craindre.

— Oui, certes, camarade colonel.

— Cette mission entraîne de grandes responsabilités. Elle suppose un grade nettement plus élevé. Je vous félicite, Camarade caporal, de votre promotion. En considération de la mission qui vous est confiée, vous êtes nommée capitaine de la Sécurité de l'Etat.

A vingt-quatre ans ? C'était inouï, sans précédent ! Tatiana flaira le danger. Elle se raidit, comme un animal qui sent sous l'appât les mâchoires d'acier du piège.

— Je suis profondément honorée, camarade colonel, dit-elle, sans sortir de sa réserve prudente.

Rosa Klebb eut un grognement peu compromettant. Elle savait très bien à quoi la jeune fille avait pensé en recevant sa convocation. L'effet produit par un accueil aimable, le brusque soulagement que causaient les bonnes nouvelles, puis la réapparition des terreurs, tout cela était transparent. C'était une belle fille innocente et sans ruse. Exactement ce qu'il fallait pour la *konspiratsia*. Une détente était nécessaire.

— Ma chère, dit-elle avec douceur, que je suis donc négligente ! Cette promotion doit être célébrée le verre à la main. Ne croyez pas que nous soyons inhumains, nous autres officiers supérieurs. Nous allons trinquer. Ce sera une bonne occasion de déboucher une bouteille de champagne français.

Rosa Klebb se leva et alla vers le buffet, où son ordonnance avait préparé ce qu'elle avait commandé.

— Goûtez un de ces chocolats, pendant que je me bats avec le bouchon. Ce n'est jamais facile, de déboucher une bouteille de champagne. Nous avons vraiment besoin d'un homme pour ce genre

de travail, n'est-ce pas ?

L'affreux bavardage se poursuivit, tandis que le colonel plaçait devant Tatiana une magnifique boîte de chocolats. Rosa Klebb retourna au buffet :

— Ils viennent de Suisse. C'est vraiment ce qu'il y a de meilleur. Les ronds sont moelleux à l'intérieur, les carrés sont durs.

Tatiana murmura quelques remerciements. Elle tendit la main vers les chocolats et choisit un rond ; il serait plus facile à avaler. Sa bouche était sèche de terreur, à la pensée du moment où elle finirait par entrevoir le piège et sentirait autour de son cou le nœud coulant. C'est effrayant, d'être ainsi obligée de cacher ses sentiments, de jouer la comédie ! Le morceau de chocolat collait dans la bouche de Tatiana comme du chewing-gum. Par bonheur, Rosa Klebb lui mit dans la main un verre de champagne.

Elle était debout, la dominant de toute sa taille. Elle leva joyeusement son verre : « *Za vashe zdorovie*, Camarade Tatiana. Et mes plus chaleureuses félicitations ! »

Tatiana esquissa un pâle sourire. Elle fit un petit salut : « *Za vashe zdorovie*, Camarade colonel », vida son verre d'un trait à la mode russe, et le reposa devant elle.

Immédiatement, Rosa Klebb le remplit à nouveau, renversant quelques gouttes sur la table.

— Et maintenant, à la santé de votre nouveau département, Camarade !

Elle leva son verre. Le sourire sucré se figea. Elle guettait les réactions de la jeune fille.

— A SMERSH !

Comme engourdie, Tatiana se dressa sur ses pieds. Elle saisit le verre plein :

— A SMERSH !

Le mot eut de la peine à sortir. Elle s'étrangla et dut avaler deux gorgées. Elle se rassit lourdement. Rosa Klebb ne lui laissa pas le temps de la réflexion. Elle s'assit en face, les mains posées à plat sur la table.

— Et maintenant, les affaires sérieuses, camarade.

Sa voix avait repris son intonation autoritaire.

— Nous avons beaucoup de travail. Elle se pencha en avant : « Avez-vous jamais souhaité vivre à l'étranger ? Dans un autre pays ? »

Le champagne faisait son effet sur Tatiana. Le plus mauvais restait à venir. Autant que ça aille vite !

— Non, Camarade, je suis heureuse à Moscou.

— Vous n'avez jamais songé à ce que serait votre vie dans l'hémisphère occidental : belles robes, jazz, choses modernes ?

— Non, Camarade.

Elle disait vrai, elle n'y avait jamais pensé.

— Et si l'Etat vous demandait de vivre en Occident ?

— J'obéirais.

— De bon cœur ?

Tatiana haussa les épaules avec une nuance d'impatience :

— Il faut faire ce qu'on vous dit.

La femme marqua un temps. Puis, sur un ton de complicité féminine :

— Etes-vous vierge, Camarade ?

« Mon Dieu !... » se dit Tatiana.

— Non, Camarade colonel.

Les lèvres humides brillèrent à la lumière.

— Combien d'hommes ?

Tatiana rougit jusqu'à la racine des cheveux. Les jeunes filles russes sont prudes, et réservées sur les questions sexuelles. En Russie, à ce point de vue, on en est à l'époque victorienne. De telles questions, posées sur ce ton froidement inquisiteur, par un fonctionnaire que Tatiana rencontrait pour la première fois de sa vie, étaient tout à fait révoltantes. Elle rassembla son courage, regarda les yeux jaunes et, prenant une attitude défensive, demanda :

— Quel est le but de ces questions intimes, s'il vous plaît, Camarade colonel ?

Rosa Klebb se cabra et sa voix devint cinglante :

— Rappelez-vous où vous vous trouvez, et à qui vous parlez. Vous n'êtes pas ici pour poser des questions. Camarade caporal, je vous somme de répondre.

— Trois hommes, Camarade colonel, répondit Tatiana avec un mouvement de recul.

— Quand ?... Quel âge aviez-vous ?

Les yeux jaunes implacables plongeaient dans les yeux bleus égarés, imposant leur volonté.

— A l'école, dit Tatiana, au bord des larmes. J'avais dix-sept ans. Ensuite à l'Institut des Langues Vivantes. J'avais vingt-deux ans. Enfin, l'an dernier. J'avais vingt-trois ans ; un camarade de patinage.

— Leurs noms, s'il vous plaît, Camarade.

Et Rosa Klebb poussa un bloc et un crayon devant elle. Tatiana enfouit son visage dans ses mains et fondit en larmes.

— Non ! cria-t-elle entre deux sanglots... Non, jamais !... Quoi que vous me fassiez !... Vous n'avez pas le droit...

— Cessons ces imbécillités, répondit l'autre d'une voix sifflante. En cinq minutes, je pourrais vous faire dire ces noms et tout ce que je désire savoir. Vous êtes en train de jouer un jeu dangereux, camarade. Ma patience a des limites.

Mais Rosa Klebb n'alla pas plus avant ; elle sentait qu'elle

devenait trop brutale.

— Laissons cela pour l'instant. Vous me donnerez ces noms demain. Il ne sera fait aucun mal à ces hommes. On leur posera simplement une ou deux questions à votre sujet – des questions d'ordre technique. Maintenant, asseyez-vous et séchez vos larmes. Vous ne devez plus vous laisser aller à ces réactions stupides.

Rosa Klebb se leva et fit le tour de la table. Debout, regardant Tatiana, elle lui parla d'une voix douce et onctueuse.

— Venez... venez, ma chère. Vous devez vous fier à moi. Vos petits secrets seront bien gardés. Allons, prenez encore un peu de champagne et oubliez cette petite contrariété. Nous devons être amies. Nous avons à travailler ensemble. Apprenez, ma chère Tatiana, à me considérer un peu comme votre mère. Allons... buvez...

Tatiana tira un mouchoir de la ceinture de sa jupe et se tamponna les yeux. Elle tendit une main tremblante vers le verre de champagne.

— D'un trait, ma chère !

Rosa Klebb, debout à côté de Tatiana, gloussait des encouragements, comme une terrifiante mère cane. La jeune fille obéit. Elle vida le verre. Elle était à bout de résistance, éreintée, prête à faire n'importe quoi pour en finir avec cette conversation et aller dormir. « Cela se passe ainsi sur la table d'interrogatoire, se disait-elle. C'est la voix que prend la Klebb dans ces moments-là ». Eh bien, ça marchait ! Elle était docile, désormais. Elle coopérerait.

Rosa Klebb se rassit. Derrière son masque faussement maternel, elle observait la jeune fille avec l'œil du connaisseur.

— Et maintenant, ma chère, une dernière petite question intime, une seule – entre femmes : aimez-vous faire l'amour ? Eprouvez-vous du plaisir ? Beaucoup de plaisir ?

Tatiana cacha de nouveau son visage dans ses mains. D'une voix étouffée, elle murmura, derrière cet écran protecteur.

— Eh bien oui, camarade colonel... ! Naturellement, quand on est amoureuse...

Sa voix s'étrangla dans sa gorge. Que pouvait-elle dire de plus ?... Quelle réponse cette femme voulait-elle obtenir ?

— Et à supposer, ma chère, que vous ne soyez pas amoureuse ? Est-ce que vous éprouveriez du plaisir à faire l'amour avec un homme ?

Tatiana secouait la tête d'un air indécis. Elle ôta les mains de devant son visage et baissa la tête. Ses cheveux tombèrent de chaque côté, en un épais rideau. Elle s'efforçait de réfléchir, de se rendre utile, mais ne pouvait imaginer une telle situation. Elle supposait...

— Je suppose, camarade colonel, que ça dépendrait de l'homme.

— Voilà une réponse sensée, ma chère.

Rosa Klebb prit une photographie dans un tiroir et la fit glisser devant la jeune fille.

— Que pensez-vous de cet homme, par exemple ?

Tatiana saisit la photographie avec précaution, comme si ç'avait été une allumette enflammée. Elle examina avec défiance la belle figure implacable. Elle essayait de penser, d'imaginer.

— Je ne peux pas dire, Camarade colonel. Il est beau. Peut-être que s'il était très gentil...

Elle reposa précipitamment la photographie.

— Non, gardez-la, ma chère. Placez-la à côté de votre lit et pensez à cet homme. Vous en apprendrez davantage sur lui un peu plus tard, dans votre nouveau travail. Et maintenant... ses yeux brillaient derrière les verres carrés – aimeriez-vous savoir en quoi consistera précisément ce nouveau travail ? La mission pour laquelle vous avez été choisie, entre toutes les jeunes filles russes ?

— Oui, bien sûr, camarade colonel.

Tatiana regardait, résignée, le visage attentif qui l'examinait avec des yeux de chien d'arrêt. Les lèvres humides et caoutchouteuses s'entrouvrirent, d'une manière qui voulait être séduisante.

— C'est en vue d'une mission simple et délicieuse que vous avez été choisie, Camarade caporal. Un véritable travail d'amour, dirons-nous. Il s'agit de tomber amoureuse. C'est tout. Rien d'autre. Tomber simplement amoureuse de cet homme.

— Mais qui est-ce ? Je ne le sais même pas ?

La bouche de Rosa Klebb prit un air réjoui. Voilà qui donnerait à cette gamine idiote un sujet de réflexion :

— C'est un espion anglais.

— *Bogou moiou !* Mon Dieu ! Tatiana se mit la main devant la bouche, autant par peur que pour essayer de rattraper cette invocation qui venait de lui échapper. Elle s'assit, raidie sous le choc, et regarda Rosa Klebb, avec des yeux dilatés par un commencement d'ivresse.

— Oui, dit Rosa Klebb, satisfaite de l'effet produit. C'est un espion anglais. Peut-être le plus célèbre de tous. Et dès maintenant vous êtes amoureuse de lui. Il vaut donc mieux vous faire à cette idée. Et pas de bêtises, Camarade, vous devez être sérieuse ! C'est une affaire d'Etat de première importance, et vous avez été choisie pour en être l'instrument. Donc, je répète, pas de bêtises, s'il vous plaît ! Maintenant, quelques détails pratiques. Rosa Klebb s'interrompit pour dire d'un ton tranchant : « Et puis, retirez votre main de devant votre stupide figure, cessez de regarder partout comme une vache affolée. Asseyez-vous, faites attention. Sinon, ça ira mal pour vous. C'est compris ?

— Oui, Camarade colonel.

Tatiana se hâta de se redresser et s'installa, les mains sur les

genoux, comme si elle s'était retrouvée sur les bancs de l'école des officiers de Sécurité. Son esprit était en ébullition, mais l'heure n'était pas aux questions personnelles. Toute son instruction professionnelle était là pour lui faire comprendre qu'il s'agissait d'une opération pour le bien de l'Etat. Elle travaillait désormais pour son pays. En somme, elle avait été choisie en vue d'une importante *konspiratsia*. En sa qualité d'officier de MGB, elle devait faire son devoir et le bien faire. Elle écouta, de toute son attention professionnelle.

— Pour l'instant, dit Rosa Klebb en reprenant sa voix officielle, je serai brève. Vous en apprendrez davantage un peu plus tard. Pendant quelques semaines, vous allez être soigneusement préparée à cette opération, jusqu'à ce que vous sachiez exactement ce que vous devez faire en toutes circonstances. On vous initiera à certains usages étrangers. On vous montera une élégante garde-robe, on vous donnera des leçons sur l'art de séduire. Puis vous serez envoyée dans un pays étranger, quelque part en Europe. Vous y rencontrerez cet homme. Vous le séduirez. Là, vous tâcherez de ne plus avoir de ces scrupules imbéciles. Votre corps appartient à l'Etat. Depuis votre naissance, l'Etat l'a nourri. Il faut maintenant que votre corps travaille pour l'Etat. Compris ?

— Oui, Camarade colonel.

C'était d'une logique implacable.

— Vous accompagnerez cet homme en Angleterre. Une fois là, vous serez certainement interrogée. Ce sera facile, les Anglais n'utilisent pas de méthodes brutales. Vous donnerez toutes les réponses que vous pourrez donner sans mettre l'Etat en péril. Nous vous indiquerons les réponses à faire. Vous serez probablement envoyée au Canada. C'est là que les Anglais envoient une certaine catégorie de prisonniers étrangers. On vous délivrera et on vous ramènera à Moscou.

Rosa Klebb regardait la jeune fille. Celle-ci semblait tout accepter sans poser d'autre question.

— Vous voyez, c'est relativement simple. Jusqu'ici avez-vous des questions à poser ?

— Qu'arrivera-t-il à l'homme, Camarade colonel ?

— Cela nous importe peu. Nous l'utiliserons simplement pour vous introduire en Angleterre. Le but de l'opération est de donner aux Anglais de faux renseignements. Nous serons, bien entendu, très heureux de connaître vos impressions personnelles sur la vie en Angleterre. Les rapports d'une jeune fille aussi intelligente et bien entraînée seront d'un grand prix pour l'Etat.

— Vraiment, Camarade colonel ?

Tatiana se sentait devenir importante. Tout cela lui parut soudain très excitant. Si seulement elle pouvait s'acquitter

convenablement de cette mission ? Elle ferait certainement de son mieux. Pourtant, si elle ne réussissait pas à se faire aimer de l'espion anglais ? Elle jeta un nouveau coup d'œil sur la photographie, inclina la tête. C'était un visage attirant... Quel était cet « art de séduire » dont on venait de lui parler ?... Peut-être ces leçons l'aideraient-elles.

— Et maintenant, dit Rosa Klebb en se levant d'un air satisfait, nous pouvons nous détendre un peu. Pour ce soir, nous en avons fini avec le travail. Je vais aller m'arranger et nous pourrons bavarder amicalement. Je n'en ai que pour un instant. Mangez ces chocolats, sinon ils seront perdus.

Rosa Klebb fit un geste vague de la main et disparut, en prenant un air affairé.

Tatiana se renversa sur sa chaise. Ce n'était donc que cela ! Ce n'était pas terrible, après tout ! Quel soulagement ! Et quel honneur, d'avoir été choisie ! Qu'elle était bête d'avoir eu peur à ce point ! Les grands chefs de l'Etat ne toléreraient naturellement pas qu'on fit du mal à une citoyenne innocente qui travaillait dur et n'avait pas de croix noire sur sa *zapiska*. Elle se sentit soudain gagnée par une grande reconnaissance envers cet Etat paternel, et fière d'avoir une occasion de lui rembourser une partie de ce qu'elle lui devait. Même la Klebb n'était pas si méchante, tout compte fait.

Tatiana n'avait pas fini de passer gaiement la situation en revue, lorsque la porte de la chambre à coucher s'ouvrit, pour livrer passage à « la femme Klebb ».

— Qu'en pensez-vous, ma chère ?

Le colonel Klebb écarta ses bras courtauds et pivota sur la pointe des pieds comme un mannequin. Elle se figea dans une pose qu'elle devait trouver seyante : un bras étendu, l'autre gracieusement recourbé, la main à la taille.

Tatiana en était bouche bée ; mais elle se ressaisit, cherchant quelque chose à dire.

Le colonel Klebb, de SMERSH, portait une chemise de nuit transparente en *crêpe de Chine*^[1] orange. Il y avait des festons du même tissu autour de l'encolure basse et carrée et au bas des manches, garnies de larges volants. On pouvait apercevoir au travers un soutien-gorge, fait de deux énormes roses de satin, des pantalons à l'ancienne mode, en satin rose, fermés au-dessous des genoux par des élastiques. Un genou bosselé et jaunâtre, gros comme une noix de coco, apparaissait entre les pans entrouverts de la chemise de nuit, dans la pose classique que le sculpteur fait prendre au modèle. Les pieds étaient chaussés de pantoufles de satin rose, ornées de pompons de plumes d'autruche. Rosa Klebb avait ôté ses lunettes. Ses yeux étaient barbouillés de mascara, ses joues et ses lèvres recouvertes d'une épaisse couche de rouge. On aurait dit la plus vieille putain du monde.

— C'est... tr...ès... jo... li..., balbutia Tatiana.

— N'est-ce pas ?

Rosa Klebb alla vers un large divan, recouvert d'une tapisserie artisanale aux couleurs criardes, qui se trouvait dans un coin de la pièce.

Appuyés au mur, il y avait d'affreux coussins de satin, dans les tons pastel.

Avec un petit cri de plaisir, Rosa Klebb se laissa tomber sur le divan, dans la pose, caricaturée de M^{me} Récamier. Elle alluma une petite lampe à abat-jour rose, monté sur une femme nue en faux Lalique. Elle tapota le divan à côté d'elle.

— Eteignez la lumière, ma chère. L'interrupteur est près de la porte. Et venez vous asseoir près de moi. Il faut que nous fassions plus ample connaissance.

Tatiana alla vers la porte. Elle éteignit le plafonnier. Mais sa main, sans hésiter, saisit le bouton de la porte. Elle le tourna, ouvrit et passa calmement dans le couloir. Soudain, ses nerfs la lâchèrent. Elle claqua la porte derrière elle et s'en fut désespérément, les mains aux oreilles, pour ne pas entendre arriver le flot de ses poursuivants. Mais il ne se produisit rien.

MISE À FEU DE LA FUSÉE

Le lendemain matin, le colonel Klebb était assis à son bureau, dans le sous-sol de SMERSH. La pièce était plutôt un centre opérationnel qu'un simple bureau. Des cartes des deux hémisphères recouvraient complètement deux murs se faisant face. Derrière le bureau du colonel Klebb, à portée de sa main, un téléscripteur se mettait de temps à autre à cliqueter, transmettant un message *en clair*[2], qui reproduisait la dépêche reçue au Département du Chiffre par un autre appareil, au sommet de l'immeuble sous les hautes antennes du toit. Parfois, quand elle y pensait, le colonel Klebb déchirait un fragment de bande et lisait les messages. C'était une simple formalité. Si quelque chose d'important était survenu, son téléphone aurait sonné. Tous les agents de SMERSH dispersés par le monde étaient contrôlés à partir de cette pièce, et il s'agissait d'un contrôle vigilant, d'un contrôle d'acier. Le visage épais avait l'air maussade et distrait. Sous les yeux, la peau aux pores dilatés formait des poches ; les yeux étaient injectés de sang. L'un des trois téléphones sonna doucement. La femme décrocha : « Faites-le entrer. »

— Granitsky, annonça-t-elle, à l'intention de Kronsteen.

Celui-ci, dans un fauteuil, contre le mur de gauche, sous le gros orteil du Cap de Bonne Espérance, se curait les dents avec un bout de papier. Kronsteen tourna lentement la tête dans la direction de la porte. Red Grant entra et referma derrière lui. Il alla au bureau, resta debout et planta ses yeux dans ceux de l'officier, d'un air obéissant, mais presque furieux. Kronsteen trouva qu'il ressemblait à un dogue puissant qui attend sa pâtée. Rosa Klebb examina l'homme avec froideur.

— Etes-vous en mesure d'accomplir un travail ?

— Oui, Camarade colonel.

— Voyons cela. Déshabillez-vous.

Red Grant ne parut nullement surpris. Il ôta sa veste et, après avoir vainement cherché autour de lui, la laissa tomber par terre. Puis, sans avoir l'air d'y penser, il enleva le reste de ses vêtements ainsi que ses souliers. Le grand corps bronzé aux cheveux d'or illumina la pièce. Grant prit une attitude détendue, les mains étroitement serrées sur les hanches, le genou légèrement incliné en avant, comme s'il avait posé devant une classe d'académie.

Rosa Klebb se leva, fit le tour du bureau. Elle étudia minutieusement ce corps, sondant ici, tâtant là, comme si elle avait été en train d'acheter un cheval. Elle tourna autour de l'homme et continua son inspection. Au moment où elle allait revenir devant lui, Kronsteen la vit tirer de la poche de sa veste un objet au reflet métallique et l'assurer dans sa main.

La main droite cachée derrière le dos, elle vint se placer devant Grant, dont brillait la poitrine lisse. Elle le regarda bien dans les yeux et soudain, avec une rapidité terrifiante, de tout le poids du corps, elle lança sa main armée d'un lourd coup-de-poing américain en bronze, très exactement sur le plexus solaire de l'homme.

— Han !

Grant laissa échapper un grognement de surprise et de douleur. Ses genoux fléchirent légèrement, puis se raidirent. Le temps d'un éclair, ses yeux se fermèrent, contractés par la souffrance. Puis ils se rouvrirent et se fixèrent, farouches, sur les yeux jaunes qui le surveillaient derrière les verres carrés. A part une rougeur de la peau sous le sternum, Grant ne laissa paraître aucun effet d'un coup qui aurait envoyé au tapis, tordu de douleur, n'importe quel homme normal. Rosa Klebb eut un affreux sourire. Elle glissa le coup-de-poing dans sa poche et alla s'asseoir à son bureau.

— On peut au moins dire qu'il est en forme, dit-elle, en regardant Kronsteen avec une certaine fierté.

Celui-ci eut un grognement d'approbation.

L'homme nu fit une grimace, exprimant une satisfaction rusée, et se frotta l'estomac.

Rosa Klebb se renversa dans sa chaise et finit par dire, après avoir d'un air pensif examiné le personnage :

— Camarade Granitsky, nous avons un travail pour vous. Un important travail. Plus important que ceux que vous avez déjà accomplis jusqu'à présent. Un travail qui vous vaudra une médaille. Les yeux de Grant jetèrent des éclairs. Car la cible est difficile et dangereuse. Vous irez en pays étranger seul. Est-ce clair ?

— Oui, Camarade colonel.

Grant était surexcité. Voilà l'occasion de faire un grand pas en avant ! De quelle médaille s'agirait-il ? De l'Ordre de Lénine ? Il écouta la suite attentivement.

— L'objectif est un espion anglais. Vous aimeriez tuer un espion anglais ?

— Beaucoup, en vérité, Camarade colonel.

L'enthousiasme de Grant était sincère. Il ne demandait qu'à abattre un Anglais. Il avait des comptes à régler avec ces salauds.

— Il vous faudra plusieurs semaines d'entraînement et de préparation. Vous agirez en l'occurrence comme si vous étiez un agent

anglais. Vos manières, votre aspect, sont celles d'un personnage insuffisamment éduqué. Il vous faut apprendre au moins quelques-unes des façons qui caractérisent le parfait gentleman. Vous serez mis entre les mains d'un Anglais, qui travaille ici avec nous et qui a appartenu au Foreign Office. Sa mission sera de vous faire passer pour une sorte d'espion anglais. On emploie là-bas toutes sortes d'hommes ; ce ne sera pas difficile. Vous aurez beaucoup d'autres choses à apprendre. L'opération aura lieu à la fin du mois d'août, mais votre entraînement va commencer immédiatement. Il y a beaucoup à faire. Rhabillez-vous et présentez-vous en passant à l'aide de camp. Compris ?

— Oui, Camarade colonel.

Grant avait appris à ne pas poser de questions. Il se glissa dans ses vêtements, sans se soucier des yeux que la femme fixait sur lui, alla à la porte en boutonnant sa veste. « Merci, Camarade colonel », dit-il en se retournant.

Rosa Klebb était déjà en train d'écrire un résumé de l'entretien. Elle ne répondit rien, ne leva pas la tête. Grant sortit, en fermant doucement la porte derrière lui. Elle laissa tomber son porte-plume et se renversa en arrière.

— Et maintenant, Camarade Kronsteen, y a-t-il des points à régler avant de mettre la machine en mouvement ? J'ai à vous dire que le Présidium a approuvé le choix de l'objectif et ratifié l'ordre d'exécution. L'état-major combiné du Plan et des Opérations a été désigné et est prêt à commencer son travail. Avez-vous des recommandations de dernière heure à formuler ?

— Cet homme... ce Granitsky... est-il sûr ? Peut-on avoir confiance en lui à l'étranger ? Ne va-t-il pas en profiter pour « retourner à la vie civile » ?

— Voilà près de dix ans qu'on l'éprouve. Il a eu mainte occasion de s'évader. On a guetté en lui toute velléité de ce genre. Jamais le moindre soupçon ! Cet homme est dans la situation d'un drogué. Il n'abandonnera pas plus l'Union Soviétique qu'un cocaïnomane n'abandonnerait sa source de cocaïne. C'est mon premier exécuteur. Il n'y en a pas de meilleur.

— Et cette fille, Romanova ? Elle vous a paru convenir ?

— Elle est très belle, répondit la femme avec malice. Elle servira nos desseins. Elle n'est plus vierge, mais elle est pudique et ses sens ne sont pas éveillés. Elle recevra une instruction spéciale. Elle parle un excellent anglais. Je lui ai donné une version un peu particulière de sa mission et de son objectif. Elle est de bonne volonté. Si elle donnait des signes de défaillance, j'ai l'adresse de certains de ses parents, parmi lesquels il y a des enfants. J'aurai aussi les noms de ses anciens amants. Si cela devient nécessaire, on lui expliquera que ces gens

seront considérés comme otages jusqu'à ce qu'elle ait accompli sa mission. Elle est sentimentale. Cette menace sera suffisante. Mais je ne m'attends à aucun ennui de son côté.

— Romanova ?... C'est le nom d'une *buivshi* – d'une ci-devant. Il semble bizarre d'utiliser une Romanov pour une mission aussi délicate.

— Ses grands-pères et grands-mères étaient des parents éloignés de la famille impériale. Mais elle ne fréquente pas le milieu *buivshi*. De toute façon, nos grands-parents étaient tous des ci-devant. On n'y peut rien.

— Nos grands-parents ne s'appelaient pas Romanov, répondit sèchement Kronsteen. Cependant, du moment que cela vous donne satisfaction... Il réfléchit un instant. Et ce Bond ? Avez-vous découvert ses tenants et aboutissants ?

— Oui. Le réseau MGB anglais signale sa présence à Londres. Dans la journée, il va au Quartier Général. Le soir, il couche dans son appartement à Chelsea, un quartier de Londres.

— Bon. Souhaitons qu'il y reste encore quelques semaines. Cela voudra dire qu'il n'est pas engagé dans une opération. Cela lui permettra de courir après notre appât, quand ils commenceront à en avoir vent. En attendant – les yeux sombres et pensifs de Kronsteen continuaient d'observer un point du plafond – j'ai étudié les centres de l'étranger, susceptibles de convenir. J'ai choisi Istanbul pour le premier contact. Nous y sommes bien organisés. Le Service Secret britannique n'y a qu'un petit poste sans importance. On dit qu'il est commandé par un homme de valeur ; il faudra le liquider. La situation de ce centre est commode pour nous : les lignes de communication par la Bulgarie et la Mer Noire sont courtes. C'est relativement loin de Londres. Je travaille les détails concernant le lieu exact où le meurtre aura lieu ; je cherche le moyen d'y attirer Bond, après sa prise de contact avec la fille. Ce sera en France, ou dans un pays voisin. Nous avons des moyens d'action sur la presse française. Elle fera un sort à cette affaire, grâce à ses révélations sensationnelles sur des histoires de couchage et d'espionnage. Reste également à décider quand Granitsky entrera en scène. Mais ce sont des détails secondaires. Nous devons choisir les cameramen et les autres opérateurs, et les faire parvenir à Istamboul sans fracas. Il ne faut pas que notre personnel local augmente d'importance, pas d'affluence, d'activité inusitée. Nous avertirons nos départements que le trafic radio avec la Turquie doit rester absolument normal, avant et pendant l'opération. Nous ne voulons pas que les services d'écoute britanniques subodorent quelque chose. Le Département du Chiffre a reconnu qu'il n'y avait pas d'inconvénient, du côté de la Sécurité, à remettre le coffret extérieur d'une machine Spector. Ce sera alléchant. La machine va être envoyée

au Service des Appareils Spéciaux pour y être préparée.

Kronsteen se tut. Son regard descendit lentement du plafond. Il le leva, suivant toujours le cours de ses pensées. Il rencontra le regard scrutateur et attentif de la femme :

— Je ne vois rien d'autre pour le moment, Camarade, dit-il. Bien des détails surgiront et devront être réglés au jour le jour. Mais je pense que l'opération peut commencer en toute sécurité.

— D'accord, Camarade. L'opération peut maintenant démarrer. Je vais donner les instructions nécessaires. La voix sèche et autoritaire se radoucit pour ajouter : « Je vous suis reconnaissante de votre collaboration ».

Kronsteen lui répondit en levant légèrement la tête. Il fit demi-tour et sortit sans bruit.

Dans le silence, le téléscripteur donna un signal sonore d'avertissement et se lança dans un bavardage mécanique. Rosa Klebb s'étira dans son fauteuil et tendit la main vers un des téléphones. Elle forma un numéro.

— Bureau des Opérations, dit une voix masculine.

Les yeux pâles de Rosa Klebb allèrent se poser sur la tache rose qui, sur la carte murale, figurait l'Angleterre. Ses lèvres humides s'entrouvrirent :

— Ici le colonel Klebb. *Konspiratsia* contre l'espion anglais Bond. L'opération commence à l'instant.

DOLCE VITA

Les bras amollissants de la Dolce Vita entouraient le cou de Bond, qu'ils étranglaient lentement. Il était un homme de guerre. Depuis longtemps, il n'y avait plus de guerre, et son humeur s'en ressentait. Dans son secteur, la paix régnait depuis un an. Et la paix le tuait. Le jeudi 12 août à 7 h 30 du matin, Bond se réveilla dans son confortable appartement donnant sur un square planté d'arbres, un peu à l'écart de King's Road. Il commençait déjà à s'ennuyer, à la pensée de ce qu'allait être la journée commençante. Le plus grave des péchés capitaux est *acedia*, l'ennui ; c'était aussi, tout particulièrement au réveil, le seul vice que Bond condamnât sans appel. Il sonna deux coups, pour faire savoir à May, son incomparable gouvernante écossaise, qu'il était prêt à prendre son breakfast. Il envoya promener le simple drap qui recouvrait son corps nu et se mit sur son séant.

Il n'y avait qu'un moyen de traiter l'ennui : s'y arracher. Bond se mit dans la position de l'appui avant et fit vingt tractions très lentes, s'attardant le plus possible sur chacune d'entre elles, afin de n'accorder à ses muscles aucun répit. Quand ses bras ne purent plus supporter la douleur, il se mit sur le dos et, les bras étendus sur les côtés, éleva les jambes verticalement à plusieurs reprises, jusqu'à ce que ses abdominaux demandassent grâce. Il se remit debout et, après avoir touché vingt fois le bout de ses pieds, en vint aux exercices des bras et du thorax, combinés avec de profonds mouvements respiratoires, jusqu'à en avoir la tête qui tournait.

A bout de fatigue, il entra dans la vaste salle de bains aux carrelages blancs, passa sous la douche bouillante, puis sous le jet glacé, pendant cinq minutes.

Enfin, après s'être rasé et avoir revêtu une chemisette sans manches, de coton bleu foncé et un pantalon de « tropical » bleu marine, il glissa ses pieds nus dans des sandales de cuir noir et passa dans le grand salon à deux fenêtres, avec la satisfaction d'avoir chassé, au moins provisoirement, l'ennui de son corps, grâce à l'exercice. May, une Ecossaise entre deux âges, aux cheveux gris fer, au beau visage fermé, entra avec le plateau, et le plaça, ainsi que le *Times*, le seul journal que lût Bond, sur la table devant la fenêtre. Bond lui souhaita le bonjour et attaqua son déjeuner.

— Bonjour, m... (Aux yeux de Bond, l'une des plus précieuses

qualités de May était l'impossibilité où elle se trouvait d'appeler aucun homme « monsieur », à l'exception – Bond l'avait beaucoup taquinée à ce sujet, des années auparavant – des rois d'Angleterre et de Winston Churchill. Comme marque exceptionnelle de respect, elle plaçait parfois un simple « m... » à la fin d'un mot).

Elle restait debout près de la table, cependant que Bond ouvrait son journal et le pliait de manière à lire, au centre, la double page d'informations.

— C't'homme était encore là hier soir, pour la télévision.

— Quel homme était-ce ? demanda Bond en parcourant les titres.

— C't'homme qu'est venu tout le temps. Six fois qu'il est venu m'embêter depuis le mois de juin ! Après ce que je lui ai dit la première fois sur son sacré appareil, j'pensais qu'il avait renoncé à vous en vendre un... Et en location-vente, s'il vous plaît !

— Ces représentants sont des types persévérants, dit Bond, en reposant son journal et en tendant la main vers la cafetière.

— Hier soir, je lui ai fait voir qui j'suis. Déranger les gens en train de dîner ! J'lui ai d'mandé s'il avait des papiers. Rien qu'pour voir qui il était.

— Je pense qu'il a compris.

Bond remplit jusqu'au bord sa grande tasse de café noir.

— Pas du tout. Il a sorti sa carte du syndicat. Il a dit qu'il était tout à fait en règle pour travailler. Du syndicat des électriciens, qu'il était. C'est tout communiste, pas vrai ?

— En effet, dit Bond sur un ton vague.

Puis il eut un sursaut : était-il possible qu'« ils » eussent un œil sur lui ? Il but une gorgée de café et reposa la tasse.

— Qu'a dit cet homme, exactement, May ? demanda-t-il, en s'efforçant de garder un ton indifférent, mais sans la quitter des yeux.

— Il a dit qu'il vendait des télévisions à la commission, en dehors de ses heures de travail. Etions-nous bien sûrs de ne pas en vouloir une ? Il a dit qu'on était les seuls du square à pas en avoir. Y a qu'à voir ; la maison est la seule à pas avoir une antenne sur le toit. Il est tout le temps à demander si vous êtes à la maison, pour vous en toucher un mot. Imaginez ce toupet ! J'suis étonnée, qu'il ait pas pensé à vous guetter quand vous rentrez ou sortez. Il est toujours à demander si j'vous attends. Bien sûr, j'lui dis rien sur vos allées et venues. S'il était pas si collant, il serait plutôt convenable. Pas tapageur, pour dire.

Ça se pourrait, se disait Bond. Il y a bien des moyens de vérifier si quelqu'un est à la maison ou sorti. Les réactions de la domestique, un coup d'œil par la porte ouverte... « Eh bien ! vous perdez votre temps, il est pas là ! » Bond devait-il informer le Service de Sécurité ?

Il haussa les épaules avec irritation. Au Diable ! Il n'y avait probablement rien là-dessous. Pourquoi s'intéresseraient-« ils » à lui ?... Et s'il y avait quelque chose, le S. S. était capable de le faire déménager !

— Je suppose que cette fois vous lui avez fait peur pour de bon, dit Bond, avec un sourire. Vous n'entendrez plus parler de lui.

— Ça se peut, répondit May d'un air dubitatif.

En tout cas, elle suivait ses instructions en prévenant son patron quand elle voyait quelqu'un « rôder dans les parages ». Elle s'éloigna, dans un frou-frou de l'uniforme noir qu'elle s'obstinait à porter en toutes saisons, même pendant la canicule.

Bond revint à son déjeuner. D'habitude, c'était ce genre de riens qui déclenchait dans son cerveau le mécanisme de l'intuition. En d'autres temps, il n'aurait eu de cesse qu'il n'eût résolu le problème posé par cet homme, appartenant à un syndicat communiste, qui ne cessait de venir chez lui. Après des mois d'oisiveté, et d'inaction, l'épée s'était rouillée au fourreau et la vigilance de Bond s'émoussait. Le breakfast était son repas préféré. La composition en était toujours la même pendant ses séjours à Londres : deux grandes tasses de café noir très fort sans sucre, de chez De Bry, Oxford street, préparé dans un Chemex américain, un œuf à la coque (3 minutes 1/3 de cuisson), dans un coquetier bleu cerclé d'or. C'était un œuf très frais, tacheté de brun, de poules françaises de Marans, qu'un ami de May élevait à la campagne. (Bond avait horreur des œufs blancs, et c'était une marotte chez lui de soutenir que rien n'approchait de la perfection comme un œuf à la coque cuit à point.) Ensuite deux épaisses tartines de pain complet grillé, recouvertes d'une couche de beurre de Jersey à la belle teinte jaune foncé ; et trois pots trapus contenant, l'un de la confiture de fraises *Tiptree Little Scarlet*, l'autre de la marmelade d'oranges d'Oxford (fruits sélectionnés par Cooper) et la troisième du miel de bruyère de Norvège de chez Fortnum. La cafetière et l'argenterie étaient Queen Anne, la porcelaine de Minton, du même bleu foncé cerclé d'or que le coquetier.

Ce matin-là, tandis que Bond terminait son breakfast sur un toast au miel, il mit le doigt sur la cause immédiate de son marasme et de son découragement. Tout d'abord, Tiffany Case, à laquelle il devait de longs mois de bonheur, l'avait quitté et, après de douloureuses semaines, pendant lesquelles elle était allée vivre à l'hôtel, avait fini par s'embarquer pour l'Amérique, à la fin de juillet. Elle manquait terriblement à Bond, et il lui fallait encore faire effort pour la chasser de son esprit. En ce mois d'août, Londres était étouffant et vide. Notre homme avait droit à un congé, mais il n'avait ni l'énergie, ni l'envie de partir seul, ou d'essayer de trouver à Tiffany, pour l'emmener avec lui, une remplaçante provisoire. Il était ainsi resté au Quartier Général à

moitié vide du Service Secret, travaillant conformément aux vieilles routines, rudoyant sa secrétaire et tarabustant ses collègues. M. lui-même avait fini par s'impatienter, en sentant ce tigre maussade aller et venir à l'étage au-dessous ; et un certain lundi il avait envoyé à Bond une note de service, le désignant pour assister à une Commission d'enquête, sous la présidence du capitaine trésorier Troop. Il était dit dans la note que le moment était venu pour Bond, officier supérieur du service, de prendre en mains certains problèmes administratifs de première importance. Du reste, il n'y avait que lui de disponible. Les effectifs du Quartier Général étaient très réduits et la section 00 somnolente. Bond était prié de se présenter au bureau 412, cet après-midi-là à 14 h 30.

C'était Troop, se disait Bond en allumant sa première cigarette de la journée, qui était le plus casse-pieds et la cause directe du mécontentement que Bond ressentait.

Dans toute affaire importante, il y a un homme qui est le tyran et le loup-garou du bureau et qui est cordialement détesté de tout le personnel. Il joue sans s'en douter un rôle important : il est comme un paratonnerre, il est celui sur qui se canalisent toutes les haines et toutes les craintes de ses collègues. Il diminue leur force explosive en leur offrant une cible. Cet homme est habituellement le Directeur Général, ou le Chef de Service. Il est cet homme irremplaçable qui veille comme un chien de garde sur les moindres choses : petite caisse, chauffage, éclairage, savon et serviettes dans les lavabos, fournitures de bureau, cantine, roulement des congés, exactitude du personnel. Il est l'homme qui exerce une réelle influence sur les commodités et sur les agréments d'un bureau, et dont l'autorité s'étend à la vie privée, aux habitudes individuelles des personnes appartenant à ce bureau. Pour ambitionner un tel poste et pour avoir les aptitudes nécessaires, un candidat doit posséder précisément les qualités qui irritent et exaspèrent autrui. Il doit être parcimonieux, observateur, fouineur et méticuleux. Il doit faire régner une rigoureuse discipline et se moquer de l'opinion qu'on a de lui. Il doit être un dictateur au petit pied. Dans toute affaire bien menée, il y a un homme de ce genre. Dans le Service Secret, c'était le capitaine trésorier Troop, retraité de la Marine royale, chef des Services Administratifs, dont le rôle consistait, suivant sa propre expression, « à maintenir les locaux briqués comme un pont de navire et à faire régner la discipline de la Marine ». Il était inévitable que les fonctions du capitaine Troop le missent en conflit avec la plus grande partie du service, mais il était particulièrement malencontreux que M. n'eût trouvé que ce capitaine pour présider la Commission d'enquête. Car c'était tout de même cet organisme qui avait à examiner les inextricables complications de l'affaire Burgess et Maclean, et les enseignements à en tirer. M. avait rêvé de faire de

cette affaire, cinq ans après qu'il eut clos son propre dossier, une sorte d'os à ronger pour la Commission que le Premier ministre avait créée en 1955.

Bond s'était lancé dans une discussion désespérée avec Troop sur la question des « intellectuels » utilisés dans le Service Secret. Dans l'intention maligne de tarabuster son interlocuteur, Bond avait émis cette idée : si MI 5 et le Service Secret, chacun de son côté, étaient sur le point de s'intéresser sérieusement à l'« espion intellectuel » de l'âge atomique, ils devaient aussi employer un certain nombre d'intellectuels pour les opposer à ceux de l'adversaire. D'anciens officiers de l'Armée des Indes, avait déclaré Bond, ne peuvent pas comprendre la mentalité d'un Burgess ou d'un Maclean. Ils ne savent même pas que de tels hommes existent, et moins encore sont-ils en mesure de fréquenter leur milieu, de faire connaissance avec leurs amis, d'apprendre leurs secrets. Quand Burgess et Maclean furent arrivés en Russie, le seul moyen de les contacter de nouveau et, quand ils auraient commencé à en avoir assez de ce pays, d'en faire peut-être des agents doubles agissant contre les Russes, c'eût été d'envoyer leurs amis les plus intimes à Moscou, à Prague, à Budapest, avec l'ordre d'attendre que l'un des deux hommes se libérât tout d'un coup et établît le contact. Et l'un d'eux, probablement Burgess, y aurait été induit par nostalgie, par besoin de raconter son histoire à quelqu'un. Mais ils n'auraient certainement pas pris le risque de se démasquer devant un homme en trench-coat, avec une moustache de cavalier et une intelligence de minus.

— Oh ! vraiment ? avait répondu Troop avec un calme de glace. Ainsi, vous proposez de recruter, pour notre organisation, des pervers à longs cheveux ? C'est une idée tout à fait originale. Je pensais que nous étions tous d'accord sur un point : ce sont les homosexuels qui constituent à peu près le danger le plus sérieux pour la sécurité. Je ne vois pas les Américains confiant leurs secrets atomiques à une bande de tantes, inondées de parfum.

— Tous les intellectuels ne sont pas homosexuels. Et il y a parmi eux beaucoup de chauves. Je suis simplement en train de vous dire...

Et la discussion s'était poursuivie, interminable, durant toutes les séances des trois derniers jours ; les autres membres de la commission s'étaient plus ou moins rangés à l'avis de Troop. Ce jour-là, ils avaient à rédiger leurs conclusions, et Bond se demandait s'il allait prendre le parti de se rendre définitivement impopulaire en présentant une motion minoritaire.

Et puis, il n'était pas si sûr de s'intéresser à ce problème ! C'est le point sur lequel il s'interrogeait en quittant son appartement à neuf heures et en montant en voiture. Est-ce qu'il ne faisait pas simplement preuve de mesquinerie et d'entêtement ? Est-ce qu'il ne s'était pas

improvisé chef d'une opposition sans troupes, simplement par esprit combatif ? S'ennuyait-il au point de ne trouver rien de mieux à faire que de se faire du tort à l'intérieur de son propre service ? Il ne pouvait trancher la question. Il se sentait inquiet, indécis, et il y avait au fond de tout cela une inquiétude agaçante dont il ne réussissait pas à comprendre l'origine.

Tandis qu'il appuyait sur son démarreur et que les tuyaux d'échappement jumelés de sa Bentley se réveillaient et se mettaient à tressaillir, à gronder, un proverbe, surgi du néant, vint effleurer sa conscience, mais avec une curieuse variante : « A ceux que Jupiter veut perdre, il *envoie l'ennui* ».

DU GATEAU

Etant donné la façon dont les choses tournèrent, Bond n'eut jamais à prendre de décision à propos du rapport final de sa Commission. Il avait complimenté sa secrétaire sur sa robe d'été toute neuve, et lu à moitié la série de messages arrivés la nuit, quand le téléphone rouge, dont la sonnerie ne pouvait annoncer que M. ou son chef d'Etat-major, émit son bourdonnement doux, mais péremptoire. Bond décrocha : « 007 ».

— Pouvez-vous monter ?

C'était le chef d'Etat-major.

— M. ?

— Oui. Et ça promet d'être long. J'ai déjà dit à Troop que vous ne pourriez assister à la séance de la Commission.

— C'est pourquoi ?... Vous n'avez aucune idée ?

— Le fait est que j'en ai une, dit le chef d'Etat-major en étouffant un petit rire. Mais il vaut mieux que vous entendiez ça directement de la bouche du patron. Ça vous épatera. Ça s'écarte des sentiers battus.

Tandis que Bond endossait son veston et sortait dans le couloir en claquant la porte derrière lui, il avait comme une certitude : le coup de pistolet du starter était tiré et il allait sortir de la torpeur caniculaire. Même le trajet en ascenseur jusqu'au dernier étage, le parcours dans le long couloir silencieux qui menait à la porte du bureau de M., tout lui semblait maintenant aussi lourd de sens que dans les autres occasions où, sur une sonnerie du téléphone rouge, il avait été lancé par le monde, comme un projectile, vers une cible éloignée, choisie par M. D'ailleurs, dans les yeux de Miss Money Penny, la secrétaire particulière de M., brillait certaine lueur, bien connue, d'excitation et de connivence. Elle souriait à Bond, en baissant la manette de l'intercom.

— 007 est ici, Monsieur.

— Faites-le entrer, dit la voix métallique.

Et la lampe rouge, destinée à assurer le secret de l'entretien, s'alluma au-dessus de la porte. Bond entra et referma la porte. La pièce était fraîche, impression qui était peut-être due aux stores vénitiens. Ils projetaient des raies alternées d'ombre et de lumière sur le tapis vert foncé, jusqu'au bord d'un grand bureau placé au centre de la pièce. Le soleil s'arrêtait là, si bien que la calme silhouette assise

derrière le bureau se trouvait dans une ombre verdâtre. Au plafond, juste au-dessus du bureau, un grand ventilateur tropical à deux lames, récemment installé dans la pièce réservée à M., tournait lentement balayant l'air orageux du mois d'août qui, même à cette hauteur au-dessus de Regent's Park, demeurait lourd et vicié, après une vague de chaleur d'une semaine. M. désigna la chaise en face de lui, de l'autre côté du bureau de cuir rouge. Bond s'assit et contempla le visage serein, marqué de rides, de ce marin qu'il aimait, respectait, et à qui il obéissait si volontiers.

— Verriez-vous un inconvénient à ce que je vous pose une question personnelle, James ?

M. ne posait jamais de questions personnelles à ses collaborateurs, et Bond ne se doutait pas de ce qui allait suivre.

— Non, Monsieur.

M. saisit sa pipe dans le grand cendrier de cuivre et se mit à la bourrer. Il regarda d'un air songeur ses doigts qui poussaient le tabac dans le fourneau, puis il dit d'un ton bourru :

— Vous n'avez pas besoin de répondre, mais cela concerne votre... amie, Miss Case. Comme vous savez, je ne m'intéresse pas beaucoup, en général, à ce genre de questions, mais j'avais entendu dire que, depuis cette affaire de diamants, vous... étiez beaucoup sortis ensemble. J'avais même eu presque l'idée que vous alliez vous marier.

M. lança un coup d'œil à Bond et baissa les yeux. Il mit dans sa bouche la pipe bourrée et l'alluma. Du coin des lèvres, tandis qu'il tirait à petits coups sur la pipe en train de s'allumer, il dit :

— Ça vous ennuerait, de m'en dire quelques mots ?

« Eh quoi ? se demandait Bond. Toujours ces sacrés ragots de bureau ! » Il dit, avec quelque brusquerie :

— En effet, Monsieur, nous étions très liés. Et nous pensions vaguement à nous marier. Mais voilà qu'elle a fait la connaissance d'un gars de l'Ambassade des Etats-Unis. Un major de « Marines », qui appartient à l'état-major de l'attaché militaire. Je crois qu'elle va l'épouser. Le fait est qu'ils sont partis ensemble pour les Etats-Unis. Ça vaut probablement mieux. Les mariages entre conjoints de nationalités différentes réussissent rarement. Je crois que c'est un assez charmant garçon. Cela lui ira probablement mieux que de vivre à Londres. Elle n'a jamais pu s'habituer ici. Une belle fille, mais un peu névrosée. Elle n'a pas eu une vie assez calme et c'est probablement de ma faute. En tout cas, c'est maintenant terminé.

M. eut un de ces sourires fugitifs qui illuminaient ses yeux plutôt que ses lèvres.

— Je suis désolé que cela ait tourné mal, James.

Mais il n'y avait aucune sympathie dans la voix de M. Il

désapprouvait le côté coureur de Bond, tout en reconnaissant que ces réserves provenaient d'un reste d'éducation victorienne. Mais, comme chef de Bond, voir celui-ci fourré dans les jupes d'une femme était la dernière chose qu'il souhaitât.

— C'est peut-être mieux ainsi. Dans notre métier, ce n'est pas bon d'être en relations avec des femmes névrosées. Elles se pendent au bras qui devrait tenir le pistolet, si vous voyez ce que je veux dire. Excusez-moi de vous avoir posé ces questions. Je devais savoir, avant de vous parler de l'affaire qui se présente. C'est une affaire très étrange. Mais il aurait été difficile de vous y mêler si vous aviez été sur le point de vous marier, ou quelque chose de ce genre.

Bond secoua la tête, attendant la suite.

— Alors, c'est très bien. Il y avait une nuance de soulagement dans la voix de M. Il se renversa dans son fauteuil et tira plusieurs bouffées rapides. « Voici ce qui se passe. Il nous est arrivé hier un long message d'Istanbul. Mardi, le chef de la station T a reçu un message dactylographié anonyme, qui lui demandait de prendre un billet circulaire sur le ferry-boat partant à 20 h du pont de Galata, pour aller à l'embouchure du Bosphore et retour. C'était tout. Le chef de T. est un type aventureux et, bien entendu, il a pris le bateau. Il s'est tenu debout contre le bastingage et il a attendu. Au bout d'un quart d'heure environ, une fille est venue se placer à côté de lui ; une Russe très belle, d'après ce qu'il dit. Ils ont commencé à parler de choses et d'autres, de la beauté de la vue, quand soudain, tout en gardant le ton de la conversation, elle s'est mise à lui raconter une histoire extraordinaire.

M. s'arrêta un instant pour rallumer sa pipe. Bond en profita pour poser une question :

— Qui est le chef de T., Monsieur ? Je n'ai jamais travaillé en Turquie.

— Un homme appelé Kerim. Bruno Kerim. Père turc et mère anglaise. Un garçon remarquable. Il occupe ce poste depuis avant la guerre. Un des meilleurs hommes que nous ayons eus n'importe où. Il fait un boulot magnifique. Il aime ça. Très intelligent ; il connaît comme sa poche toute cette partie du monde. » M. fit sortir Kerim de scène dans une bouffée de sa pipe. « En tout cas, l'histoire de la fille était la suivante. Elle est caporal de la MGB. Elle appartient à l'organisation depuis sa sortie de l'école et on vient de l'envoyer à Istanbul comme officier du Chiffre. Elle s'est arrangée pour obtenir cette affectation, car elle voulait quitter la Russie et passer de l'autre côté.

— C'est très bien, dit Bond. Cela pourrait être utile, d'avoir l'une de leurs employées du Chiffre. Mais pourquoi veut-elle venir avec nous ?

M. regarda Bond par-dessus le bureau :

— Parce qu'elle est amoureuse. » Il prit un temps pour ajouter d'une voix douce : « Elle dit qu'elle est amoureuse de vous.

— Amoureuse de *moi* ?

— Oui, de vous. C'est ce qu'elle dit. Son nom est Tatiana Romanova. Jamais entendu parler d'elle ?

— Grands dieux non ! Je dis bien : non, monsieur.

M. sourit, en voyant les expressions variées qui se peignaient successivement sur le visage de Bond. Celui-ci continua :

— Mais que diable veut-elle dire ? M'a-t-elle jamais vu ? Comment sait-elle que j'existe ?

— Eh bien, dit M., la chose, dans son ensemble, paraît complètement ridicule ! Mais c'est tellement loufoque que cela pourrait justement être vrai. Cette fille a vingt-quatre ans. Depuis qu'elle appartient au MGB, elle a toujours travaillé au Fichier central, qui correspond à nos Archives. Et elle a toujours été employée à la Section anglaise. Elle y est restée six ans. Et l'un des dossiers dont elle a eu à s'occuper est précisément le vôtre.

— Je serais curieux de la voir, dit Bond.

— Elle raconte qu'elle a eu d'abord le béguin pour les photographies qu'ils ont de vous. Elle a admiré votre physique, et tout. » Les coins de la bouche de M. s'abaissèrent, comme s'il venait de sucer un citron. « Elle a lu le compte rendu de toutes vos affaires, et elle en a conclu que vous êtes un gars exceptionnel. »

Bond baissa le nez, M. resta réservé.

— Elle dit que vous l'attirez tout particulièrement parce que vous lui rappelez certain héros de Lermontov, un auteur russe. On dirait que c'est son livre de chevet. Le héros de ce livre est joueur et passe son temps à provoquer des bagarres. En tout cas, elle ne l'a pas oublié. Elle raconte qu'elle en était arrivée à ne penser qu'à ça. Un beau jour, elle s'est dit que si elle pouvait se faire muter dans un centre situé à l'étranger, elle pourrait entrer en rapport avec vous, et que vous viendrez à son secours.

— Je n'ai jamais entendu une histoire aussi absurde. Le chef de T. n'y coupe sûrement pas.

— Un moment. » La voix de M. laissait paraître une légère irritation. « N'allez pas trop vite, sous prétexte qu'il se présente une situation que vous n'avez encore jamais rencontrée. Supposez que vous soyez une étoile de cinéma, au lieu de faire ce boulot un peu spécial. Vous recevriez, venant du monde entier, des lettres de filles toquées, avec Dieu sait quelles foutaises ; qu'il leur est impossible de vivre sans vous, et tout. Voilà une fille idiote qui fait un boulot de secrétariat à Moscou. Le département n'emploie probablement que des femmes, comme notre service des Archives. Pas un homme à regarder

dans le bureau ! Et la voilà, en face de votre binette... plutôt impressionnante, dans un dossier qui lui passe continuellement sous les yeux. Il lui vient, comme on dit, un béguin pour ces photos, exactement comme les dactylos du monde entier en ont pour les têtes irrésistibles qu'on voit dans les magazines. » M. agita sa pipe, pour montrer à quel point il était peu familiarisé avec ces effrayantes mœurs féminines. « Dieu sait que je n'y connais rien, mais vous devez bien admettre que ça existe. »

— Eh bien, Monsieur, dit Bond, en souriant de cette prise à partie, il est de fait que je commence à voir comme vous qu'il y a quelque chose qui se tient dans cette histoire ! Il n'y a pas de raison pour qu'une Russe soit moins bête qu'une Anglaise. Mais il faut qu'elle ait du cran pour faire ce qu'elle a fait. Est-ce que le chef de T. dit qu'elle se rend compte des conséquences, si elle se fait prendre ?

— Il dit simplement qu'elle était complètement terrifiée. Sur le bateau, elle n'a cessé de regarder à gauche et à droite, pour voir si elle n'était pas surveillée. Mais il semble qu'il n'y ait eu là que les paysans et les habitués qui prennent ces bateaux ; comme c'était un des derniers, il y avait peu de monde à bord. Mais attendez un peu, vous n'avez encore entendu que la moitié de l'histoire.

M. tira une longue bouffée et lança la fumée vers le ventilateur, qui tournait lentement au-dessus de sa tête. Bond regarda les lames se saisir du nuage et le faire disparaître dans un tourbillon.

— Elle a raconté à Kerim que sa passion pour vous avait peu à peu donné naissance en elle à une véritable phobie. Elle en est arrivée à haïr les Russes, au point de ne plus supporter d'en voir un. Cela a fini par tourner au dégoût du régime, et particulièrement du travail qu'on lui faisait faire, pour ainsi dire, contre vous. Elle s'est donc efforcée de se faire muter à l'étranger. Et, comme elle connaît parfaitement l'anglais et le français, on lui a offert Istanbul, à condition qu'elle accepte d'être versée au Département du Chiffre, ce qui entraînait une diminution de solde. Bref, j'abrège. Après six mois de préparation, elle est enfin arrivée à Istanbul, il y a de cela trois semaines. Alors elle a pris le vent et n'a pas tardé à apprendre le nom de notre homme, Kerim. Il est là depuis si longtemps que tout le monde en Turquie sait maintenant ce qu'il fait. Ça lui est égal, car ça détourne l'attention des hommes que nous envoyons en mission spéciale de temps à autre. Cela ne fait pas de mal d'avoir dans certains de ces endroits un représentant officiel, en quelque sorte. Bien des clients viendraient à nous s'ils savaient où aller et à qui s'adresser.

— L'agent connu du public fait souvent un meilleur travail que l'homme qui doit passer son temps et dépenser son énergie à se cacher, dit Bond, en guise de commentaire.

— Elle a donc envoyé cette lettre à Kerim. Elle veut maintenant

savoir s'il peut lui venir en aide. » M. marqua un temps et suçait pensivement le tuyau de sa pipe. « Naturellement, les premières réactions de Kerim ont été exactement les mêmes que les vôtres et il a pris la question dans tous les sens, pour découvrir le piège éventuel. Mais il n'a pas réussi à comprendre ce que les Russes auraient à gagner à nous envoyer cette fille. Pendant ce temps, le bateau se rapprochait de plus en plus du Bosphore ; il allait bientôt s'en retourner à Istanbul. Et la fille était de plus en plus désespérée, de voir que Kerim continuait à essayer de démolir son histoire. Alors, et les yeux de M. lancèrent une petite lueur dans la direction de Bond, alors arriva l'argument massue. »

Bond connaissait si bien ces moments, où les yeux gris, habituellement froids, trahissaient une excitation gourmande !

— Elle avait une dernière carte à jouer. Elle savait que c'était l'as d'atout. Si elle venait à nous, elle apporterait avec elle sa machine à chiffrer. C'est cette espèce de nouvelle machine Spektor. Nous donnerions n'importe quoi pour l'avoir.

— Dieu ! dit Bond avec douceur, mais il eut un sursaut, devant l'énormité du prix offert. La Spektor ! La machine qui leur permettrait de décoder tout le trafic *Top Secret* ! L'avoir serait remporter une immense victoire, même si la perte de la machine devait immédiatement être découverte de l'autre côté, et si l'on changeait le réglage des machines dans les ambassades russes et dans les centres d'espionnage du monde entier. Bond ne connaissait pas grand-chose en cryptographie ; pour sa sécurité personnelle, et pour le cas où il serait capturé, il préférerait en connaître le moins possible à ce sujet. Du moins savait-il que, dans le service secret russe, la perte de la Spektor serait considérée comme un désastre de première grandeur.

Bond était convaincu. Il accepta sur-le-champ tout ce que M. disait pour justifier le crédit qu'il apportait à l'histoire de la fille, si loufoque qu'elle pût paraître. Pour une Russe, apporter un tel cadeau, prendre le risque terrifiant de l'apporter, ce ne pouvait être qu'un acte de désespoir – ou une toquade désespérée, si l'on préfère. Que l'histoire de la fille fût vraie ou non, les enjeux étaient trop élevés pour qu'on refusât de jouer la partie.

— Vous voyez, 007 ? dit M. d'une voix douce. Il n'était pas difficile de lire dans la pensée de Bond ; une lueur d'excitation avait paru dans ses yeux. « Vous voyez ce que je veux dire ? »

— Mais, dit Bond, qui cherchait encore une échappatoire, a-t-elle dit comment elle s'y prendrait ?

— Pas exactement. Mais Kerim assure qu'elle a été absolument formelle. Quelque chose à propos d'un travail de nuit. Il semble qu'elle soit de service toute seule certains soirs de la semaine et qu'elle couche dans le bureau, sur un lit de camp. Elle paraît absolument

certaine de ce qu'elle dit, encore qu'elle réalise que tout serait fichu si quelqu'un pouvait soupçonner ce qu'elle projette. Sa première préoccupation, c'était que Kerim me rende compte. Elle lui a fait promettre de coder le message lui-même, de le transmettre sur une bande ne servant qu'une fois et de ne pas conserver de copie. Il a naturellement fait comme elle avait demandé. Dès qu'elle eut prononcé le nom de la Spektor, Kerim a senti qu'il était peut-être sur le coup le plus important qui se soit présenté depuis la guerre.

— Qu'est-il arrivé ensuite ?

— Le bateau arrivait à un endroit appelé Ortakoy. Elle a dit qu'elle devait descendre là. Kerim a promis de faire partir le message le soir même. Elle a refusé de rien arranger pour rester en contact. Elle a simplement dit qu'elle tiendrait ses engagements jusqu'au bout si nous faisons de même. Elle lui a souhaité le bonsoir et elle s'est perdue dans la foule qui débarquait par la passerelle. Il ne l'a plus revue. M. se pencha soudain en avant et regarda Bond, d'un œil dur :

— Mais bien entendu, il n'a pas pu *garantir* que, dans ce marché, nous exécuterions notre part.

Bond ne répondit rien. Il savait ce qui allait suivre.

— La fille ne fera tout cela qu'à une condition. » Les yeux de M. se rétrécirent, prenant une expression féroce et significative. « C'est que vous alliez à Istanbul et que vous les rameniez en Angleterre, elle et sa machine ».

Bond haussa les épaules. Ça ne présentait aucune difficulté. Mais... Il rendit à M. un regard innocent :

— Ce serait du gâteau, Monsieur. Autant que j'en puisse juger, il n'y a qu'un écueil. Elle a simplement vu des photographies de moi et lu un tas d'histoires excitantes pour l'imagination. Supposons que, lorsqu'elle me verra en chair et en os, je ne réponde pas à son attente.

— C'est là que commence le travail, dit M. avec un froncement de sourcil. C'est pourquoi je vous ai posé ces questions au sujet de Miss Case. C'est à vous de faire en sorte que vous *répondiez*, à cette attente. »

VOUS EMBARQUEZ À BORD D'UN AVION DE LA B.E.A.

Les quatre petites hélices à pales carrées qui tournaient lentement, une par une, se transformèrent en quatre disques vrombissants. Le bourdonnement léger des turbo-réacteurs augmenta d'intensité, pour devenir un gémissement strident et régulier. La qualité du bruit et l'absence complète de vibration contrastaient avec le grondement bégayant et les efforts pénibles que déployaient les moteurs, utilisant toute la puissance de leurs chevaux, sur tous les avions que Bond avait connus jusque-là. Le *Viscount* se dirigeait paisiblement vers la piste d'envol miroitante, est-ouest, de l'Aéroport de Londres, et Bond avait l'impression d'être assis dans un coûteux jouet mécanique. Il y eut un arrêt ; le chef pilote fit partir les quatre turbo-réacteurs à plein régime, dans un sifflement d'ouragan ; et, après la secousse des freins qui se desserraient, le BEA de 10 h 30, Vol 130, pour Rome, Athènes et Istamboul, prit de la vitesse, parcourut d'un trait la piste d'envol, décolla et s'éleva avec aisance et rapidité. En dix minutes l'appareil avait atteint l'altitude de 6 500 mètres et suivait vers le sud le large chenal aérien qu'emprunte le trafic de l'Angleterre vers la Méditerranée. Le sifflement des turbo-réacteurs avait fait place à un léger susurrement somnolent. Bond dégrafa sa ceinture et alluma une cigarette. Dans la mallette plate et luxueuse qui était déposée à côté de lui, il prit un roman d'Eric Ambler et posa la mallette, très lourde en dépit de son faible volume, sur un siège libre. Il pensa à la surprise qu'aurait éprouvée l'employé de l'Aéroport qui l'avait soupesée, au lieu de la laisser passer sans enregistrement, comme bagage à main. Et si, à leur tour, les douaniers avaient été intrigués par le poids de la valise, ils auraient été bien intéressés parce qu'ils auraient vu, en la passant sous l'Inspectoscope. Le Département Q avait truqué cette élégante petite valise, arrachant les cloisons intérieures chef d'œuvre de Swaine et Adeney, pour dissimuler cinquante chargeurs de munitions de 0,25, disposés en deux couches sans épaisseur, entre le cuir et la doublure. Dans chacun des côtés, apparemment innocents, il y avait un poignard de jet très plat, fabriqué par Wilkinson, le spécialiste des armes blanches, et l'extrémité supérieure de leur poignée était adroitement dissimulée

aux coins, par les piqûres. Ne tenant pas compte des sarcasmes de Bond, les spécialistes du Département Q avaient insisté pour aménager dans la poignée de la mallette un compartiment secret qui, lorsqu'on faisait pression en un certain point, faisait jaillir, dans la paume de la main, une pilule mortelle de cyanure. (Dès qu'il avait pris livraison de la mallette, Bond avait jeté la pilule dans les cabinets.) Plus important était le tube trapu de crème à raser Palmolive planté dans le sac à éponges, par ailleurs bien innocent. La partie supérieure du tube se dévissait, pour dévoiler le silencieux du Beretta, enveloppé dans du coton. Pour le cas où Bond aurait besoin de monnaie forte, le couvercle de la mallette contenait cinquante souverains d'or. On pouvait les faire sortir en faisant glisser de côté la piqûre bordant ce couvercle. Ce sac farci de trucs amusait Bond, mais il devait reconnaître ainsi que bien que pesant huit livres, c'était une façon commode de transporter les outils de son métier, qu'autrement il aurait été obligé de cacher un peu partout sur lui.

Il n'y avait à bord de l'avion qu'une douzaine de passagers divers. Bond sourit en pensant à la terreur qu'aurait éprouvée Loelia Ponsonby, si elle avait su qu'il était le treizième. La veille, quand après avoir quitté M. il était repassé à son bureau pour arrêter les détails de son voyage, sa secrétaire avait déjà protesté violemment contre l'idée de s'embarquer un vendredi 13.

— Mais il vaut toujours mieux voyager le treize, avait-il essayé d'expliquer. Il n'y a pratiquement personne, on est plus à l'aise, le service est meilleur. Je choisis toujours le treize, quand c'est possible.

— Eh bien, avait-elle dit avec résignation, c'est votre affaire ! Mais je vais passer la journée à me tracasser. Et pour l'amour de Dieu, n'allez pas passer, cet après-midi, sous une échelle, ou faire une sottise de ce genre. Il ne faut pas abuser comme ça de la chance. Je ne sais pas ce que vous allez faire en Turquie, et je ne veux pas le savoir. Mais j'ai comme un pressentiment.

— Comme c'est gentil ! Je vous inviterai à dîner le soir de mon retour.

— Vous n'en ferez rien, avait-elle répondu avec froideur.

Un peu plus tard, elle l'avait embrassé, pour lui dire au revoir, avec une ardeur soudaine. Pour la centième fois, Bond s'était demandé pourquoi il s'embarrassait d'autres femmes, alors que la plus adorable de toutes était sa secrétaire.

L'avion faisait entendre son chant régulier, au-dessus d'une mer sans fin de crème fouettée, qui semblait assez solide pour qu'on put s'y poser en cas de panne de moteur. Les nuages se déchirèrent et dans une légère brume bleuâtre, loin sur leur gauche, il y eut Paris. Pendant une heure, ils survolèrent des champs grillés par le soleil. Après Dijon, la terre passa du vert pâle à un vert plus foncé, tandis qu'ils

s'engageaient au-dessus du Jura.

Vint l'heure du déjeuner. Bond mit son livre de côté, en même temps que les pensées qui venaient s'interposer devant la page imprimée. Tout en mangeant, il contempla le miroir rafraîchissant du lac de Genève. Les forêts de pins commençaient à s'étagier vers les plaques neigeuses, entre les belles dents nettes des Alpes ; du coup, les vacances de Bond aux sports d'hiver lui revenaient en mémoire. L'avion contourna la grande canine du Mont Blanc, qui passa à quelques centaines de mètres à bâbord. Bond regarda d'en haut la peau d'éléphant gris sale des glaciers. Il se revit, jeune homme de seize à dix-huit ans, la corde de rappel enroulée autour de la taille, s'accrochant au sommet d'une cheminée dans les Aiguilles Rouges ; et ses deux compagnons de l'Université de Genève, avançant dans sa direction, centimètre par centimètre, sur la roche polie...

Et maintenant ? Bond grimaça un sourire à son reflet dans le hublot, tandis que l'avion, sortant de la zone montagneuse, survolait le territoire grenu de la Lombardie. Si James Bond le rencontrait dans la rue, reconnaîtrait-il le jeune homme pur et ardent qu'il avait été à dix-sept ans ? Et qu'est-ce que ce jeune homme penserait de lui, l'agent secret, le James Bond mûr ? L'adolescent se reconnaîtrait-il, sous l'écorce qui était venue recouvrir cet homme, et qu'avaient ternie des années de tricheries, de cruauté, de terreur – cet homme aux yeux froids et arrogants, à la joue sabrée d'une cicatrice, avec cette bosse sous l'aisselle gauche ? « Et si le jeune homme reconnaissait Bond, que penserait-il de lui ? » Que penserait-il de la mission actuelle dans laquelle il s'engageait ? De ce fougueux agent secret, qui s'en allait à travers le monde, dans son nouveau rôle, le plus romanesque de tous – et qui s'apprêtait à faire le gigolo pour l'Angleterre ? Bond chassa de son esprit sa jeunesse disparue. « Ne jamais s'occuper de ce qui est passé ! » Penser à ce qui aurait pu être est une perte de temps. Suivre son destin, s'en contenter, et s'estimer heureux de ne pas être un vendeur de voitures d'occasion, ou un journaliste à sensation, confit dans le gin et dans la nicotine ; ou paralysé – ou mort. En bas, s'étendaient Gênes brunissant au soleil, et les douces eaux bleues de la Méditerranée. Bond ferma son esprit au passé et le braqua sur l'avenir immédiat, sur cette affaire où il s'agissait, comme il se l'était dit avec amertume, « de faire le gigolo pour l'Angleterre ». Car, ce qu'il allait faire, qu'on l'appelle comme on voudra, c'était tout de même cela : séduire, et très rapidement, une fille qu'il n'avait encore jamais vue et dont il avait entendu prononcer le nom la veille pour la première fois. Et tout le temps, si attirante qu'elle fût – l'esprit de Bond devrait s'occuper, non de ce qu'elle était, mais de ce qu'elle détenait : la dot qu'elle apportait avec elle. C'était comme épouser une femme riche pour son argent. Bond serait-il capable de jouer ce rôle ?... Peut-être

saurait-il prendre la figure qu'il fallait, dire les choses qui convenaient. Mais son corps saurait-il, lui, se désolidariser de ses pensées intimes et se comporter comme celui de l'homme amoureux qu'il prétendait être ? Combien d'hommes se comportent au lit d'une façon convaincante, quand leur esprit est uniquement braqué sur le compte en banque de la partenaire ? Il y avait peut-être la source d'une excitation érotique dans la pensée qu'on était en train de violer un sac d'or. Mais pour une machine à chiffrer ?...

L'île d'Elbe passa en dessous d'eux, et l'avion commença sa descente de soixante-quinze kilomètres, en direction de Rome. Une demi-heure passée dans les jacassements des haut-parleurs de l'Aéroport de Ciampino ; et le temps de boire deux excellents Américanos, ils repartaient, survolant jusqu'au bout la botte de l'Italie. Bond se remémora minutieusement, en détail, les circonstances du rendez-vous, dont il se rapprochait à la vitesse de 450 km à l'heure.

Etait-ce une machination compliquée de MGB, dont il ne pourrait découvrir la clef ? Allait-il tomber dans quelque piège, que même l'imagination tortueuse de M. n'avait pu déceler ? Dieu sait si M. était préoccupé par l'éventualité d'un tel piège ! Tous les aspects de la question, pour ou contre, avaient été examinés à la loupe – non seulement par M., mais aussi dans une réunion au grand complet de chefs de sections, qui avaient travaillé tout l'après-midi et la soirée de la veille. Mais, de quelque façon qu'on examinât la question, personne n'était capable de dire quel avantage les Russes pouvaient tirer d'une telle affaire. Ils pouvaient désirer enlever Bond et l'interroger. Mais pourquoi Bond ?... Il était un agent d'opérations, non mêlé au travail général du Service. Dans sa tête, il n'y avait rien d'utile pour les Russes, sauf les détails de son travail en cours et quelques renseignements de base qui ne pouvaient absolument pas présenter un intérêt vital. Ou bien ils pouvaient désirer tuer Bond, à titre de vengeance. Bien qu'il n'eût pas opéré contre eux depuis deux ans. Mais s'ils voulaient le tuer, ils n'avaient qu'à lui tirer dessus dans les rues de Londres, dans son appartement, ou piéger sa voiture. Les réflexions de Bond furent interrompues par l'hôtesse de l'air : « Veuillez attacher vos ceintures, s'il vous plaît. » Au même instant, l'avion descendit brusquement, à vous soulever le cœur, puis remonta, tandis que le sifflement des réacteurs donnait soudain une très désagréable impression d'efforts. Le ciel s'était tout d'un coup obscurci. La pluie frappait violemment les hublots. Vint alors un éclair aveuglant bleu et blanc, et un coup de tonnerre, qui faisait penser à l'éclatement d'un obus anti-aérien ; l'avion était soulevé, piquait de l'avant, pris au cœur d'un orage qui l'avait surpris à l'embouchure de l'Adriatique.

Bond sentit l'odeur du danger. C'est une véritable odeur ; quelque chose comme ce mélange de sueur et d'ozone qu'on sent dans

un parc d'attractions. De nouveau, un éclair contre les hublots. Un coup de tonnerre. On avait l'impression d'être au beau milieu de l'orage. L'avion parut tout à coup incroyablement petit et fragile. Treize passagers. Un vendredi 13 !... Bond pensa à ce que lui avait dit Loelia Ponsonby, et ses mains, sur les bras du fauteuil, devinrent moites. Quel âge avait cet avion, se demanda-t-il soudain. Combien d'heures de vol ?... Est-ce que les ailes ne commençaient pas à se ressentir de cette étrange maladie qu'on appelle la fatigue du métal ?... Jusqu'à quel point étaient-elles déjà rongées ?... Peut-être n'arriverait-il jamais à Istanbul, après tout. Peut-être l'avion allait-il tomber comme une pierre dans le golfe de Corinthe. Et ainsi finirait cette destinée qu'il explorait avec philosophie, une heure auparavant. Il y avait, au centre de Bond, une « pièce pour ouragan », cette sorte de citadelle que, sous les tropiques, on trouve dans les maisons anciennes. Ce sont de petites pièces solidement construites, au cœur de la maison, au centre du rez-de-chaussée, parfois enfouies dans les fondations. C'est dans ce réduit que se réfugient le propriétaire et sa famille quand la tempête menace de détruire l'édifice ; et ils y restent jusqu'à ce que le danger se soit éloigné. Bond ne se retirait dans sa « pièce pour ouragan » que lorsque la situation échappait à son contrôle et qu'il n'y avait plus rien d'autre à faire. Il entra donc dans sa citadelle, cessa de percevoir le bruit de l'agitation, concentra son attention sur une piqure qui se trouvait sur le dossier du siège en face de lui ; et il attendait, les nerfs détendus, de savoir ce que le destin allait décider pour le BEA Vol n°130.

Presque aussitôt, on y vit plus clair dans la cabine. La pluie cessa de s'écraser sur le hublot et le son des réacteurs redevint un sifflement imperturbable. Bond ouvrit la porte de la pièce pour ouragan et sortit. Il tourna lentement la tête, regarda avec curiosité par le hublot, et guetta, tout en bas, l'ombre minuscule de l'avion, qui se hâtait sur les eaux paisibles du golfe de Corinthe. Il poussa un profond soupir et alla chercher dans sa poche-revolver son porte-cigarettes de métal oxydé. Il fut heureux de constater que ses mains ne tremblaient pas. Il prit son briquet et alluma une cigarette Morland aux trois bagues d'or. Dirait-il à Lil qu'elle n'avait peut-être pas été très loin d'avoir raison ?... Il décida de le lui écrire, s'il trouvait à Istanbul une carte postale suffisamment affreuse.

Au-dehors, les couleurs du jour s'évanouissaient progressivement, en passant par toutes les nuances que prend le dauphin agonisant ; et le Mont Hymette apparut, bleu dans le crépuscule. En bas, plus loin, l'étendue scintillante d'Athènes. Puis le *Viscount* se mit à rouler sur l'aire d'envol de ciment. Les marches à air pendaient, et les tableaux d'affichage portaient les étranges caractères dansants, que Bond n'avait plus vus depuis le collège.

Il sauta de l'avion, avec la poignée de passagers silencieux, encore un peu pâles, traversa le hall de transit et monta au bar. Il commanda un verre d'Ouzo, le but d'un coup et fit passer par-dessus une gorgée d'eau glacée. Il y avait quelque chose de brûlant sous le goût douceâtre de l'anisette, une chaleur qui se répandait dans la gorge et dans l'estomac. Bond posa son verre et en commanda un autre. Quand les haut-parleurs le rappelèrent, il faisait presque nuit. La lune à son deuxième quartier s'élevait, lumineuse, au-dessus des lumières de la ville. L'air du soir était doux, embaumé du parfum des rieurs ; on entendait la stridulation continue des cigales, et, plus loin, la voix d'un homme qui chantait. Cette voix était claire et triste, le chant était plutôt une plainte. Près de l'aéroport, un chien aboya avec excitation, reniflant l'odeur d'un homme inconnu. Bond réalisa soudain qu'il était arrivé en Orient, où les chiens de garde hurlent toute la nuit. Cette constatation, on ne sait pourquoi, lui mit au cœur une petite pointe de plaisir et d'excitation.

Il n'y avait plus qu'une heure et demie de vol pour Istanbul au-dessus de la sombre Mer Egée et de la Mer de Marmara. Un excellent dîner, avec deux dry Martini et une demi-bouteille de Bordeaux rouge Calvet, fit disparaître les réserves que Bond faisait encore, au sujet d'un voyage entrepris le vendredi 13, et les préoccupations concernant sa mission. Il n'y avait plus que le charme de l'attente. Ils arrivèrent enfin et les quatre hélices de l'avion s'arrêtèrent devant le bel aéroport moderne de Yesilkoy, à une heure de voiture d'Istanbul. Bond remercia l'hôtesse, prit congé d'elle, porta sa lourde mallette à travers le bureau de contrôle des passeports, jusqu'à la douane, et là, attendit que sa valise fût sortie de l'avion.

Ainsi ces petits fonctionnaires bruns, affreux, corrects, étaient les Turcs modernes ! Il les écouta parler leur langage plein de voyelles longues, de sifflantes douces et d'« u » assourdis, et il guetta les yeux qui démentaient les voix douces et polies. C'étaient les yeux brillants mauvais, cruels d'hommes qui sont depuis peu descendus des montagnes. Bond se rappelait l'histoire de ces yeux. Ils avaient été entraînés durant des siècles à observer par-dessus les troupeaux et à déceler les moindres mouvements dans le lointain. C'étaient des yeux qui sans en avoir l'air, ne perdaient pas de vue le manche du couteau, qui comptaient les grains de farine et les plus menues pièces de monnaie, qui épiaient le tremblement des doigts du marchand. Des yeux durs, méfiants, jaloux, pour lesquels Bond n'avait pas de sympathie. A la sortie de la douane, un grand homme mince avec des moustaches tombantes noires sortit de l'ombre. Il portait un cache-poussière élégant et une casquette de chauffeur. Il salua, et sans demander à Bond comment il s'appelait, saisit sa valise et le conduisit à une voiture brillante, appartenant à l'aristocratie automobile : une

vieille Rolls Royce noire cannée, carrossée en coupé de ville, qui avait dû être construite spécialement pour quelque millionnaire des années 20. Tandis que la voiture glissait hors de l'aéroport, l'homme tourna la tête et dit très poliment, par-dessus son épaule, en excellent anglais :

— Kerim Bey pense que vous préférerez vous reposer ce soir, Monsieur. Je dois passer vous prendre demain matin à neuf heures. A quel hôtel descendez-vous, Monsieur ?

— Au Kristal Palas.

— Très bien, Monsieur.

La voiture s'engagea silencieusement sur la large route moderne. Derrière eux, dans les taches d'ombre et de lumière du parking de l'aéroport, Bond entendit vaguement le bruit d'un scooter qu'on met en marche. Ce bruit ne lui disait rien. Il s'installa commodément pour jouir du trajet.

BRUNO KERIM

James Bond s'éveilla tôt dans sa chambre douteuse du Kristal Palas, sur les hauteurs de Péra et, sans y penser, passa une main sur la face externe de sa hanche droite, afin d'y trouver l'origine d'une démangeaison cuisante qu'il ressentait. Quelque chose l'avait mordu pendant la nuit. Il se gratta avec fureur. Il aurait dû s'y attendre ! Quand il était arrivé, la veille au soir, il avait été accueilli par un concierge de nuit hargneux, en pantalon et chemise sans col. Il avait jeté un coup d'œil sur le hall d'entrée, sur les palmiers couverts de chiures de mouches dans des pots de cuivre, sur le sol et les murs, couverts de carrelages mauresques décolorés, et il avait compris ce qui l'attendait. Il avait pensé un instant s'en aller dans un autre hôtel. L'inertie, et un goût pervers pour le romanesque frivole qui, sur le Continent, s'attache aux hôtels à l'ancienne mode, l'avaient décidé à rester. Il avait donc signé sa fiche et suivi l'homme jusqu'au troisième étage, dans un ascenseur hydraulique.

La chambre, avec quelques meubles fatigués et un lit de fer, était ce qu'il s'était attendu à trouver. Avant de renvoyer le concierge, il inspecta seulement le papier de tenture derrière la tête du lit, pour voir s'il n'y avait pas de taches sanglantes, de punaises écrasées. Il s'était trop pressé. Dans la salle de bains, quand il avait tourné le robinet d'eau chaude, il n'avait obtenu qu'un profond soupir, suivi d'une toux désapprobatrice. Et un petit mille-pattes était tombé dans la cuvette. Bond avait évacué tristement l'insecte, en utilisant le filet d'eau boueuse qui coulait du robinet d'eau froide. Tout cela, s'était-il dit avec amertume, pour avoir choisi un hôtel en se fiant au nom, qui l'avait amusé, et parce qu'il voulait se tenir à l'écart de la vie trop douce des grands hôtels !

Il avait tout de même bien dormi. Et désormais, sous réserve qu'il devait acheter de l'insecticide, il décida de répudier toute exigence de confort et de prendre les choses comme elles venaient.

Bond se leva, tira les lourds rideaux de peluche rouge, se pencha par-dessus la balustrade de fer et admira l'un des plus célèbres panoramas du monde. A droite, les eaux calmes de la Corne d'Or ; à gauche les vagues dansantes du Bosphore où le vent soufflait ; et, entre les deux, le fouillis des toits, les minarets élancés et les mosquées trapues de Péra. Après tout, il avait fait un bon choix. La vue

compensait bien les punaises et beaucoup d'inconfort.

Pendant dix minutes, Bond resta le regard fixé par-dessus la barrière d'eau scintillante qui sépare l'Europe de l'Asie. Puis il rentra dans sa chambre, maintenant illuminée de soleil, et téléphona pour demander son petit déjeuner. Son anglais ne fut pas compris, mais son français passa. Il fit couler un bain froid, se rasa patiemment à l'eau froide et se prit à espérer que le déjeuner exotique qu'il avait commandé ne serait pas un fiasco.

Il ne fut pas déçu. Le yoghourt, dans un bol de porcelaine bleue, était jaune foncé et avait la consistance d'une crème épaisse. Les figues vertes, toutes pelées, éclataient de maturité ; le café turc était d'un noir de jais et avait le goût de caramel, ce qui prouvait qu'il avait été fraîchement moulu. Bond savoura ce repas délicieux, sur une table tirée devant la fenêtre ouverte. Il surveillait les paquebots et les Caïques qui, devant lui, sillonnaient en tous sens les deux mers. Il s'inquiétait de Kerim, en se demandant quelles pouvaient être les nouvelles.

A neuf heures précises, l'élégante Rolls vint le prendre, traversa le square Taksim, descendit l'Istiklal, noir de monde, et quitta la rive d'Asie. L'épaisse fumée noire des steamers à quai, portant les gracieux insignes de la Marine Marchande, deux ancres entrecroisées, flottait au-dessus de la première portée du pont de Galata et cachait l'autre rive, vers laquelle la Rolls se dirigeait, au milieu des bicyclettes et des tramways. Le ronflement bien élevé de la trompe à l'ancienne mode parvenait tout juste à écarter les piétons. Alors le chemin fut libre ; le vieux quartier européen d'Istanbul scintilla à l'extrémité du pont, c'est-à-dire au moins à huit cents mètres, avec les minces minarets s'élançant vers le ciel et les dômes des mosquées accroupies à leur pied, comme des beaux seins fermes. Cela aurait pu être les Mille et une Nuits, mais, pour Bond, qui voyait cela pour la première fois au-dessus du toit des tramways et des grands panneaux publicitaires plantés le long de la rivière, cela ressemblait plutôt à un décor de Théâtre autrefois magnifique, décor que la Turquie moderne avait écarté en faveur de l'acier et du ciment armé de l'Istamboul-Hilton Hotel, qu'on voyait étinceler sur les hauteurs de Péra. Au-delà du pont, la voiture s'engagea vers la droite, dans une étroite rue pavée, parallèle au front de mer, et s'arrêta devant une haute porte cochère.

Un gardien solide, au visage souriant taillé à coups de serpe, vêtu d'un costume kaki élimé, sortit de la loge en saluant. Il ouvrit la porte de la voiture et fit signe à Bond de le suivre. Il lui fit traverser sa loge et entrer dans une petite cour intérieure, au gravier soigneusement ratissé. Il y avait au centre un eucalyptus nouveau au pied duquel deux pigeons blancs picoraient. Le bruit de la ville n'était plus qu'un grondement lointain. C'était un lieu de tranquillité et de

paix. Les deux hommes traversèrent le sol couvert de gravier, passèrent une autre petite porte, et Bond se trouva à l'extrémité d'un grand comptoir voûté, avec de hautes fenêtres cintrées, à travers lesquelles des rais de soleil, où dansaient des poussières, tombaient obliquement sur une perspective de caisses et de ballots de marchandises. Il régnait là une odeur fraîche, un peu moisie, d'épices, de café, et soudain, au moment où Bond, suivant toujours le concierge, traversait l'allée centrale, une violente bouffée de menthe.

A l'autre extrémité de ce long entrepôt se trouvait une plate-forme surélevée, ceinte d'une balustrade. Une demi-douzaine de jeunes gens des deux sexes, assis sur de hauts tabourets et penchés sur d'épais livres de comptabilité à l'ancienne mode, s'absorbaient dans des travaux d'écritures. On aurait dit un bureau sorti d'un roman de Dickens, Bond nota même que, sur chaque pupitre, un boulier était posé à côté de l'encrier. Pas un des employés ne leva la tête au passage du visiteur mais un homme grand, au visage maigre et basané, où brillaient des yeux bleus inattendus, vint s'occuper de lui, pour permettre au gardien de se retirer. L'homme eut pour Bond un sourire chaleureux, révélant des dents extrêmement blanches, et le conduisit au fond de la plate-forme. Il frappa à une porte de bel acajou, munie d'une serrure Yale et, sans attendre la réponse, ouvrit, fit entrer Bond et referma doucement derrière lui.

— Ah ! mon ami !... Entrez, entrez donc !

Un homme aux très larges épaules, vêtu d'un costume de tussor crème admirablement coupé, se leva d'un bureau d'acajou pour venir à sa rencontre, la main tendue. Une légère inflexion autoritaire, sous la voix forte et amicale, était là pour rappeler à Bond qu'il avait en face de lui le Chef de station T., qu'il se trouvait dans le secteur de cette station et qu'il était donc placé juridiquement sous les ordres de ce chef. Ce n'était pas seulement un détail d'étiquette, mais une chose à se rappeler.

Bruno Kerim avait une poignée de main merveilleusement chaleureuse et sèche, celle d'un Occidental aux doigts actifs. Rien à voir avec la poignée de main en peau de banane des Orientaux, qui vous donne envie de vous essuyer la main au revers de votre veston. Et cette main puissante avait une façon de saisir la vôtre avec énergie qui montrait qu'elle pourrait serrer de plus en plus fort, jusqu'à faire craquer vos jointures. Bond mesurait un peu plus d'un mètre quatre-vingts, mais cet homme le dépassait d'au moins cinq centimètres et donnait l'impression d'être deux fois plus large. Les deux yeux bleus rieurs, très écartés, dans la figure large, à la peau lisse et basanée, au nez cassé, étaient larmoyants et injectés de sang, comme ceux d'un chien de chasse qui reste trop longtemps près du feu. Bond y vit un symptôme d'un dérèglement effréné.

Le visage avait un côté vaguement tzigane, à cause de l'expression de fierté farouche et du nez busqué. Kerim portait un anneau d'or au lobe de l'oreille droite, ce qui renforçait son aspect d'aventurier, de soldat de fortune. C'était un visage saisissant, par son expression dramatique, fatale, cruelle et débauchée, mais on remarquait la vie qui en rayonnait, plus que l'air dramatique qui s'en dégageait. Bond estimait qu'il n'avait jamais rencontré plus de vitalité et de chaleur humaine dans un visage. C'était comme si l'on s'était trouvé tout près du soleil. Bond ne résista pas à la vigoureuse main sèche et rendit son sourire à Kerim, avec une sympathie qu'il avait rarement éprouvée pour un étranger.

— Merci d'avoir envoyé cette voiture me chercher hier soir.

— Ha ! » Kerim était enchanté. « Il faut aussi remercier vos amis. Les deux camps sont venus vous accueillir. Ils suivent toujours ma voiture, quand elle se rend à l'aéroport.

— Était-ce une Vespa ou une Lambretta ?

— Vous avez remarqué ? Une Lambretta. Ils en ont toute une écurie, pour leurs petits hommes, ceux que j'appelle « les Sans-Visage ». C'est tellement ça que nous n'avons jamais essayé de les identifier. De petits gangsters, des Bulgares puants, pour la plupart, qui se chargent du sale travail. Mais je pense que celui-ci se tenait assez loin derrière. Ils ne s'approchent plus de la Rolls depuis le jour où mon chauffeur s'est arrêté pile et est ensuite reparti en marche arrière, aussi vite qu'il a pu. Ça a esquiné la peinture et collé du sang au bas du châssis, mais ça a appris aux autres les usages.

Kerim alla s'asseoir et désigna un siège de l'autre côté du bureau. Il poussa vers Bond une boîte de cigarettes blanche et plate ; Bond en prit une et l'alluma. C'était la plus merveilleuse cigarette à laquelle il eût jamais goûté – le plus doux et le plus parfumé des tabacs turcs, dans un long-tube ovale orné d'un croissant d'or. Tandis que Kerim en engageait une dans un long fume-cigarette d'ivoire taché de nicotine, Bond en profita pour jeter un coup d'œil circulaire autour de la pièce, qui sentait fort la peinture et le vernis, comme si elle venait d'être refaite.

C'était un vaste bureau carré aux boiseries d'acajou vernis ; derrière le fauteuil de Kerim il y avait, du haut en bas, une tapisserie d'Orient, qui s'agitait doucement comme s'il y avait eu derrière une fenêtre ouverte. Mais c'était peu vraisemblable, car la lumière arrivait de trois hautes fenêtres cintrées. Peut-être, derrière cette tapisserie, y avait-il un balcon avec vue sur la Corne d'Or, dont Bond pouvait entendre les vagues battre les murs au-dessous d'eux. Au centre du mur de droite était accrochée, dans un cadre doré, une reproduction du portrait de la Reine par Annigoni. En face, également somptueusement encadrée, il y avait une photographie de Winston

Churchill, faite pendant la Guerre par Cecil Beaton, où on le voyait derrière son bureau ministériel, avec un regard de bull-dog méprisant. Une large bibliothèque se trouvait contre un mur ; en face, un confortable canapé de cuir. Au centre de la pièce, le grand bureau, étincelant de ses poignées de cuivre poli. Sur ce bureau, jonché de papiers, se trouvaient trois cadres d'argent. Bond, regardant de biais, aperçu sur des plaques de cuivre gravées deux citations à l'ordre de l'Armée et une autre attestant que Kerim était titulaire de l'Ordre de l'Empire Britannique au titre militaire.

Kerim alluma sa cigarette ; il renversa la tête sur la tapisserie.

— Nos amis m'ont rendu visite hier, dit-il en passant. Ils ont collé du plastic sur le mur extérieur. La fusée était minutée pour me cueillir à mon bureau. Par chance, je m'étais accordé quelques minutes pour me détendre sur ce divan là-bas avec une jeune Roumaine qui croit encore qu'un homme livre des secrets en échange d'amour. La bombe a éclaté au moment psychologique. Je n'ai pas voulu me déranger, mais je crains que l'expérience n'ait excédé la résistance de la fille. Quand je l'ai lâchée, elle a eu une crise de nerfs. Je crains qu'elle n'estime dorénavant que ma façon de faire l'amour est tout de même trop brutale. » Il agita son fume-cigarette, en guise d'excuse. « Mais on en a mis un coup, pour que la pièce soit remise en état à votre arrivée Des vitres neuves aux fenêtres et aux tableaux. Et puis, la pièce pue la peinture. Toutefois... » Kerim se renversa sur son siège, le front barré d'un pli. « Je ne peux pas arriver à comprendre cette soudaine ouverture des hostilités. Nous coexistions très pacifiquement à Istanbul. Chacun de nous a son boulot. On n'a jamais vu chose pareille : mes *chers collègues* de cette façon, me déclarant la guerre ! C'est assez préoccupant. Ça ne peut d'ailleurs causer que des ennuis à nos amis russes. Je vais être obligé de sonner le type qui a fait cela, quand j'aurai découvert qui c'est. » — Kerim secoua la tête. — « C'est déroutant. J'espère seulement que ça n'a aucun rapport avec votre affaire.

— Mais était-il nécessaire de faire autant de publicité autour de mon arrivée ? demanda Bond avec douceur. Ce que je veux éviter à tout prix, c'est de vous entraîner dans cette histoire. Pourquoi avoir envoyé la Rolls à l'aéroport ? C'était établir un lien entre nous.

— Je dois vous expliquer une chose qu'il faut que vous sachiez, dit Kerim avec un rire indulgent. Les Russes, les Américains et nous, nous avons un homme à notre solde dans tous les hôtels. D'autre part, nous donnons des bakchichs à un fonctionnaire de la Police Secrète, pour recevoir une copie au carbone de la liste des étrangers qui entrent chaque jour dans le pays par avion, par train ou par bateau. Si j'avais eu un peu de temps devant moi, j'aurais pu vous faire passer clandestinement la frontière grecque. Mais pour quoi faire ? Il faut

qu'on sache dans l'autre camp que vous êtes là, pour que la jeune personne puisse vous contacter. C'est une condition qu'elle a posée : elle se charge d'organiser la rencontre. Elle n'a peut-être pas confiance en nos services de sécurité. Qui sait ? Mais elle a été formelle et elle a dit, comme si je ne m'en doutais pas déjà, que ses chefs seraient immédiatement informés de votre arrivée. » – Kerim haussa ses larges épaules. – « Alors, pourquoi lui rendre les choses difficiles ? Tout ce que j'ai à faire, c'est de veiller sur vos commodités et sur votre confort, de telle sorte que votre séjour soit au moins agréable, s'il n'est pas fructueux.

— Je retire tout ce que j'ai dit, répondit Bond en riant. J'avais oublié le style balkanique. De toute façon, je suis ici sous vos ordres. Vous me dites ce que je dois faire, et je le fais.

Kerim eut un geste qui voulait dire : « Ne parlons plus de cela ! »

— Et maintenant, à propos de confort, comment est votre hôtel ? J'ai été un peu surpris de vous voir choisir le *Palas*. C'est à peine mieux qu'une maison mal famée – ce que les Français appellent un *baisodrome* [3]. Et c'est truffé de Russes. Ça n'a d'ailleurs pas grande importance.

— Cet hôtel n'est pas trop mal. Je ne voulais surtout pas descendre à l'Istanbul-Hilton, ou dans un palace élégant.

— Argent ? – Kerim ouvrit un tiroir et en tira une liasse de billets verts. – « Voici mille livres turques. Leur valeur réelle, et leur cours au marché noir, est d'à peu près vingt pour une livre sterling. Leur cours officiel est de sept. Dites-moi quand vous n'en aurez plus, et je vous en donnerai autant que vous en voudrez. Nous pourrions faire nos comptes après la partie. De toute façon, c'est de la monnaie de singe. Depuis que Crésus, le premier millionnaire, a inventé les pièces d'or, la monnaie n'a cessé de se déprécier. Et l'effigie s'est dévaluée aussi vite. Sur les premières pièces, il y avait des têtes de dieux. Puis de rois. Ensuite, de présidents. Maintenant, il n'y a même plus de têtes. Regardez cette camelote ! » – Kerim lança dédaigneusement à Bond les billets. – « Aujourd'hui, c'est simplement du papier, avec l'image d'un édifice public et la signature d'un caissier. De la monnaie de singe ! Le miracle, c'est qu'on puisse encore acheter quelque chose avec ça. Enfin... Quoi d'autre ? Des cigarettes ?... Ne fumez pas autre chose que celles-ci. Je vous en ferai envoyer quelques boîtes de cent à votre hôtel. Ce sont les meilleures : *Diplomates*. Elles ne sont pas faciles à obtenir. Elles s'en vont pour la plupart dans les Ministères et dans les Ambassades. Quoi encore, avant qu'on ne se mette au travail ?... Ne vous faites pas de mauvais sang pour vos repas et pour vos loisirs. Je m'occuperai des uns et des autres. J'y prendrai plaisir et, si vous voulez bien m'en excuser, je désirerais rester en contact étroit avec vous tant que vous serez ici.

— C'est tout, dit Bond. Sauf que vous devriez venir à Londres un de ces jours.

— Jamais, répondit Kerim, d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Les femmes et le climat sont trop froids. Et je suis fier de vous recevoir ici. Ça me fait penser à la guerre. Maintenant, dit-il en sonnante, voulez-vous votre café pur ou sucré ? En Turquie, on ne peut pas parler sérieusement sans une tasse de café ou un verre de raki, mais il est trop tôt pour le raki.

— Je le prendrai pur.

Derrière Bond, une porte s'ouvrit. Kerim aboya un ordre. Quand la porte se fut refermée, Kerim ouvrit un tiroir fermé à clef et y prit un dossier qu'il plaça devant lui.

— Mon ami, dit-il avec un froncement de sourcil, et en frappant le dossier du plat de la main, je ne sais que dire de cette affaire. » Il se renversa dans son fauteuil et noua les mains derrière la nuque. « Avez-vous déjà remarqué à quel point notre genre de travail ressemble au tournage d'un film ? A tout bout de champ, on croit qu'on a tout le monde en place et qu'on peut donner le premier tour de manivelle. Mais c'est le temps, ce sont les acteurs, ou les imprévus... Et il y a autre chose, qui se présente aussi quand on tourne un film. En mettant les choses au pire, l'amour fait son apparition, d'une façon ou d'une autre, entre les deux protagonistes, comme c'est le cas maintenant. Pour moi, c'est l'élément le plus déroutant de l'affaire, le plus impénétrable. Cette fille est-elle vraiment amoureuse de l'image qu'elle s'est faite de vous ? Vous aimera-t-elle encore quand elle vous aura rencontré ? Serez-vous capable de l'aimer assez pour l'amener à passer de notre côté ?

Bond ne fit aucun commentaire. On frappa à la porte et le secrétaire particulier de Kerim entra, portant deux tasses de porcelaine coquille d'œuf, entourées d'un filet doré. Il les posa sur la table et sortit. Bond but une gorgée. Le café était bon, mais un peu boueux. Kerim avala le sien d'un trait, inséra une cigarette dans son fume-cigarette et l'alluma.

— Mais je ne vois pas ce que nous pourrions faire dans cette histoire d'amour, continua Kerim, se parlant à moitié à lui-même. Nous ne pouvons qu'attendre et voir venir. Entre-temps, il se passe d'autres choses. » Il se pencha au-dessus de son bureau, regarda Bond, les yeux subitement durcis et sévères. « Quelque chose se trame dans le camp adverse, mon ami. Il n'y a pas que cette tentative de se débarrasser de moi. Il y a des allées et venues. Je n'ai que peu de faits précis, mais j'ai ceci, dit-il en plaçant un long index sur le côté de son nez et en le tapotant affectueusement. C'est un bon ami et j'ai confiance en lui. » Il reposa lentement la main sur le bureau et, prenant un air entendu, ajouta à mi-voix : « Si les enjeux n'étaient pas

si importants, je vous dirais : Retournez chez vous, mon ami. Il y a ici quelque chose dont il vaut mieux s'éloigner. »

Kerim se redressa. Sa voix se fit plus nonchalante et il partit d'un rire strident.

— Mais nous ne sommes pas des vieilles femmes ! Et c'est notre boulot. Oublions donc mon nez et continuons. Tout d'abord, y a-t-il quelque chose que vous ne sachiez pas et que je puisse vous dire ? La fille n'a pas donné signe de vie depuis le message que j'ai transmis, et je n'ai aucun autre renseignement. Mais peut-être aimeriez-vous me poser quelques questions sur cette rencontre.

— Il y a une seule chose que je désire savoir, dit très nettement Bond. Que pensez-vous de cette fille ? Croyez-vous son histoire ? Et l'histoire qu'elle raconte à mon sujet ? Rien n'a d'importance en dehors de cela. Si elle n'a pas été prise pour moi d'une espèce de béguin hystérique, toute l'affaire tombe à l'eau et il y a là quelque complot inextricable de MGB, auquel nous ne pouvons rien comprendre. Croyez-vous ce que dit la fille ?

Le ton de la voix de Bond était pressant et il cherchait le regard de son interlocuteur.

— Ah ! mon ami ! » Kerim secoua la tête. Il étendit les bras. « C'est ce que je me suis demandé et ce que je ne cesse de me demander depuis la rencontre. Mais allez savoir qui ment, quand il s'agit de ce genre de choses ? Ses yeux brillaient – ses beaux yeux innocents. Ses lèvres étaient humides et s'entrouvraient – sa bouche est divine. Sa voix se faisait pressante, elle semblait effrayée de ce qu'elle était en train de faire et de dire. Ses phalanges étaient blanches, tant elle serrait le bastingage. Mais qu'y avait-il dans son cœur ? » Kerim leva les bras au ciel « Dieu seul le sait ». Il laissa retomber les bras avec résignation. Il mit les mains à plat sur le bureau et regarda Bond droit dans les yeux. « Il n'y a qu'un moyen de savoir si une femme vous aime vraiment. Et encore, il faut être un spécialiste.

— Oui, répondit Bond d'un air ambigu. Je sais ce que vous voulez dire. Au lit.

LE PASSÉ D'UN ESPION

On rapporta du café, et encore du café, et la grande pièce s'emplit d'une fumée de plus en plus épaisse. Les deux hommes prenaient l'un après l'autre chaque vague indice, le disséquaient pour le rejeter ensuite. Au bout d'une heure, ils en étaient revenus à leur point de départ. C'était à Bond d'élucider le mystère de cette fille et, dans le cas le plus favorable, de la faire sortir du pays avec son appareil. Kerim se chargea de la partie administrative. Tout d'abord, il décrocha son téléphone et demanda à son agence de voyage de lui réserver deux places sur tous les avions en partance la semaine suivante – sur BEA, Air France, SAS et Turkair.

— Maintenant il vous faut un passeport. Un seul suffira : elle voyagera en se faisant passer pour votre femme. L'un de nos hommes va vous photographier et nous trouverons bien la photo d'une fille qui lui ressemble un tant soit peu. En vérité, une photo de Greta Garbo jeune pourrait faire l'affaire. Il y a une certaine ressemblance. Notre homme pourrait en trouver une dans les dossiers des journaux. Je dirai un mot au Consul général. C'est un charmant garçon, qui raffole de mes complots de cape et d'épée. Le passeport sera donc prêt ce soir. Qu'est-ce qui vous plairait, en fait de nom ?

— Tirez dans un chapeau.

— Somerset. Ma mère était originaire de ce comté. David Somerset. Profession : administrateur de sociétés. Ça ne veut rien dire. Et la fille ? Disons Caroline. Elle a une tête à s'appeler Caroline. Un couple de deux jeunes Anglais bien bâtis, ayant le goût des voyages. Déclaration pour les devises ?... Je m'en charge. Quatre-vingts livres en travellers chèques, disons, et un reçu de la banque, établissant que vous en avez changé cinquante pendant votre séjour en Turquie. Douane ? Ils ne regardent jamais rien. Ils sont trop contents quand on achète quelque chose dans le pays. Vous déclarerez quelques loukoums, cadeaux pour vos amis de Londres. Si vous devez partir précipitamment, laissez-moi votre note d'hôtel et vos bagages. Ils me connaissent assez au Palas. Vous ne voyez rien d'autre ?

— Non.

Kerim jeta un coup d'œil à sa montre.

— Midi. C'est le moment, pour la voiture, de vous ramener à votre hôtel. Il pourrait y avoir un message. Et regardez bien vos

affaires, pour voir si quelque curieux n'est pas passé par là.

Il sonna et donna rapidement ses instructions à son secrétaire. Celui-ci, pendant que Kerim parlait, ne le quittait pas du regard, l'œil perçant et la tête inclinée en avant, comme un lévrier. Kerim raccompagna Bond jusqu'à la porte. Il y eut de nouveau cette puissante et chaleureuse poignée de main.

— La voiture viendra vous chercher pour le déjeuner. Un petit bistrot au Bazar des Epices. » Il avait l'air heureux, regardant Bond. « Je suis content de collaborer avec vous. Nous ferons du bon travail. » Il lâcha la main de Bond et ajouta : « Et maintenant, nous avons des tas de choses à faire très rapidement. Ce n'est peut-être pas ce qu'il faudrait, ajouta-t-il avec un gros rire, mais en tout cas *jouons mal, mais jouons vite* ![4] »

Le secrétaire particulier, qui paraissait remplir auprès de Kerim les fonctions de chef d'Etat-Major, fit passer Bond par une autre porte qui donnait sur la plate-forme surélevée. Les têtes étaient toujours penchées sur les registres. Il y avait un petit couloir, sur lequel ouvraient des deux côtés de petites pièces. L'homme fit entrer le visiteur dans l'une d'elles, une chambre noire très bien équipée, avec laboratoire. Dix minutes plus tard, Bond était de nouveau dans la rue. La Rolls sortit de l'étroite ruelle et s'en retourna dans la direction du pont de Galata.

Au Kristal Palas, c'était un autre concierge qui était de service : un petit homme obséquieux, avec des yeux craintifs dans une figure jaune. Il sortit de derrière son comptoir, les mains tendues dans un geste d'excuse :

— Effendi, je regrette vivement. Mon collègue ne vous a pas donné une bonne chambre. Il n'avait pas compris que vous étiez un ami de Kerim bey. On a transporté vos affaires au numéro 12. C'est la meilleure chambre de l'hôtel. En fait, dit-il avec un air égrillard, c'est la chambre réservée aux jeunes mariés. Tout le confort. Encore toutes mes excuses, Effendi. L'autre chambre ne convient pas aux voyageurs de qualité.

L'homme fit encore une courbette en se frottant les mains d'un air onctueux.

S'il y avait une chose que Bond ne pouvait supporter, c'était bien qu'on lui léchât les pieds.

— Hum ! dit-il, en regardant le concierge dans les yeux, ce qui les lui fit baisser instantanément. Voyons cette chambre. Peut-être ne me plaira-t-elle pas. J'étais très bien dans l'autre.

— Certainement, Effendi. » Et l'homme se courba encore, pour le conduire à l'ascenseur. « Malheureusement, les plombiers travaillent dans votre ancienne chambre. Les canalisations d'eau...

L'ascenseur s'éleva d'environ trois mètres et s'arrêta au premier

étage. L'histoire des plombiers était vraisemblable. Après tout, cela n'était pas désagréable d'avoir la meilleure chambre de l'hôtel.

Le concierge ouvrit une grande porte et s'effaça. Bond avait à dire s'il était d'accord. Le soleil pénétrait largement par de grandes fenêtres à deux battants donnant sur un petit balcon. La décoration était rose et grise, l'ameublement dans le style faux Empire, un peu fatigué, mais encore empreint de l'élégance du début du siècle. Sur le parquet, il y avait de beaux Boukhara. Un lustre étincelant pendait d'un plafond décoré. Contre le mur de droite, il y avait un lit énorme et derrière, un grand miroir dans un cadre doré couvrait la plus grande partie du mur. Bond s'amusait : la chambre des jeunes mariés ! Il devait y avoir certainement aussi un miroir au plafond. Dans la salle de bains attenante, carrelée de céramique et bien équipée, avec même un bidet et une douche, les affaires de toilette de Bond étaient déjà soigneusement rangées. Le concierge suivit Bond dans la chambre et, quand il eut appris que celui-ci gardait la chambre, il se courba encore une fois, d'un air reconnaissant.

Pourquoi pas, après tout ? Bond fit le tour de la chambre. Cette fois, il passa l'inspection des murs, de l'entourage du lit, et du téléphone. Pourquoi ne pas prendre cette chambre ? Pourquoi y aurait-il des microphones ou des portes secrètes ? A quoi serviraient-elles ? Sa valise était sur une banquette près de la commode. Il se mit à genoux : pas d'éraflures autour de la serrure. Le brin d'étoffe qu'il avait glissé dans le fermoir était toujours en place. Il ouvrit la valise et en tira sa mallette. Là encore, pas de traces de visite. Bond referma sa valise et se remit sur pieds.

Il fit sa toilette, sortit de la chambre et descendit. Non, il n'y avait pas de message pour l'Effendi. Le concierge ouvrit la portière de la Rolls en faisant des courbettes. L'expression constamment coupable qu'on voyait dans ses yeux signifiait-elle que l'homme pouvait participer à un complot ? Bond décida de ne pas y faire attention. La partie, quelle qu'elle fût, devait être jouée. Si le changement de chambre était le gambit d'ouverture, tant mieux ! Il fallait bien que le jeu s'engageât, d'une façon ou d'une autre.

Tandis que la voiture redescendait la colline, les réflexions de Bond se tournèrent vers Bruno Kerim. Quel homme c'était, pour diriger la station T !... Rien que son gabarit, dans ce pays de petits hommes fuyants et chétifs, devait lui donner de l'autorité : son énergie débordante, son amour de la vie, devaient le rendre sympathique à tous. D'où venait ce pirate sagace et exubérant ? Comment avait-il été amené à travailler pour le Service ? Il représentait le rare type d'hommes que Bond adorait, et celui-ci était déjà prêt à ajouter Kerim à la liste de ses vrais amis – une demi-douzaine de noms au total – de ces amis que Bond, qui n'avait pas de « relations » portait réellement

dans son cœur.

La voiture repassa le pont de Galata et s'arrêta devant les arcades du Bazar aux Epices. Le chauffeur et Bond descendirent, escaladèrent des marches usées par le temps et se trouvèrent au milieu des senteurs exotiques et des cris que poussaient les mendiants et les portefaix. A l'intérieur du Bazar, le chauffeur tourna à droite, sortit du flot de flâneurs baragouinants et désigna à Bond un petit passage voûté dans un mur épais. De là partait un escalier de pierre en colimaçon.

— Effendi, vous trouverez Kerim Bey dans la dernière pièce à gauche. Vous n'avez qu'à le demander. Tout le monde le connaît.

Bond gravit l'escalier obscur et frais, jusqu'à une petite antichambre où un garçon, sans lui demander son nom, le pria de le suivre à travers un labyrinthe de petites pièces voûtées, pavées de carrelages multicolores ; Kerim était assis dans un coin, à une table qui se trouvait au-dessus de l'entrée du bazar. Il souhaita la bienvenue à Bond avec force démonstrations, en agitant un verre d'un liquide laiteux où tintait un glaçon.

— Enfin vous voilà, mon ami ! Alors, tout de suite, un peu de raki. Vous devez être éreinté par cette visite des monuments.

Il donna rapidement des ordres au garçon. Bond s'assit confortablement dans un fauteuil et prit le petit verre que celui-ci lui tendait. Il le leva en regardant Kerim et goûta. Cela ressemblait fort à l'ouzo. Notre homme vida le verre d'un trait et le garçon le lui remplit aussitôt.

— Et maintenant, commandons notre déjeuner. En Turquie, on ne mange que des abats cuits dans l'huile d'olive rance. Mais, au moins, les abats du Misir Carsarsi sont les meilleurs d'Istanbul.

Le maître d'hôtel fit des suggestions en souriant.

— Il dit que le Doner Kebab est très bon aujourd'hui. Je ne le crois pas, mais c'est possible, après tout. C'est du très jeune agneau grillé sur charbon de bois et servi avec du riz très épicé et beaucoup d'oignon. Ou bien y a-t-il quelque chose que vous préféreriez ?... Un pilaff, ou quelques-uns de ces sacrés poivrons farcis que tout le monde mange par ici ? Très bien. Vous devriez commencer par quelques sardines grillées en papillote. Elles sont mangeables.

Kerim vociféra une série de recommandations au maître d'hôtel et se renversa sur son siège, en souriant.

— Il n'y a pas d'autre façon de traiter ces sacrés types. Ils aiment les engueulades et les coups de pied dans le train. Ils ne comprennent que ça, ils ont ça dans le sang. Toutes ces histoires de démocratie les embêtent. Ce qu'ils veulent, c'est des sultans, des guerres, des viols et de la rigolade. Pauvres crétins en pantalons rayés et chapeaux melon ! Ils sont minables. Il n'y a qu'à les voir. Enfin, qu'ils aillent tous au

diable ! Quoi de neuf ?

Bond secoua la tête. Il raconta à Kerim l'histoire de son changement de chambre et de sa valise intacte.

Kerim avala d'un trait un verre de raki et s'essuya la bouche du revers de la main. Il fit écho à la pensée que Bond avait eue.

— Eh bien, il faut que la partie commence ! J'ai pris quelques dispositions de détail. Après déjeuner, nous tenterons une reconnaissance en territoire ennemi. Je pense que ça vous intéressera. Oh ! Personne ne pourra nous voir ! Nous nous déplacerons dans les ombres, sous terre. » Kerim sourit, enchanté de sa malice. « Et maintenant, si nous parlions d'autre chose ? Aimez-vous la Turquie ? Non, j'aime mieux ne pas savoir ! »

Ils furent interrompus par l'arrivée du premier service. Les sardines en papillote avaient le goût de toutes les sardines grillées. Kerim avait en face de lui une assiette de quelque chose qui avait l'air d'être du poisson cru en petits morceaux. Il vit dans les yeux de Bond une lueur d'intérêt. « Poisson cru, dit-il. Après ça, je prendrai de la viande crue avec de la laitue, et enfin un bol de yoghourt. Je ne suis pas maniaque, mais j'ai suivi autrefois un entraînement pour devenir hercule professionnel. En Turquie c'est un bon métier, le public en est fou. Sur l'ordre de mon entraîneur, je ne consommais que de la nourriture crue. J'ai pris l'habitude. C'est bon pour moi, dit-il en agitant sa fourchette, mais je ne prétends pas que ce soit bon pour tout le monde. Je me moque comme de l'an quarante de ce que les autres peuvent manger, du moment que ça leur convient et qu'ils aiment ça. Je ne peux pas supporter les gens tristes, à table et devant un verre.

— Comment avez-vous pris la décision de devenir hercule ? Qu'est-ce qui vous a entraîné dans ce milieu ?

Kerim mit en bouche un morceau de poisson et le broya. Il but la moitié d'un verre de raki. Il alluma une cigarette et se renversa dans son fauteuil.

— Eh bien, dit-il avec un sourire amer, pourquoi ne pas parler de moi, plutôt que d'autre chose ? D'autant que vous devez vous demander comment ce gros bonhomme est-il entré dans le Service. Je vais vous raconter la chose, mais en abrégé, parce que c'est une longue histoire. Vous m'arrêterez quand vous en aurez assez. D'accord ?

— Parfait.

Bond alluma une Diplomate.

— Je viens de Trébizonde, dit Kerim. Nous formions une immense famille, avec des tas de mères. Mon père appartenait à cette catégorie d'hommes auxquels aucune femme ne peut résister. Elles n'attendent qu'une chose : être enlevées. Dans leurs rêves, elles n'aspirent qu'à une chose : être jetées sur l'épaule d'un homme,

emmenées dans une cave et violées. C'est comme ça que mon père s'y prenait. C'était un grand pêcheur, sa renommée s'étendait à toute la Mer Noire. Il pêchait le poisson-sabre, une proie difficile, qui se défend, et il surpassait tous les autres dans cette pêche. Les femmes ont une prédilection pour les héros. Lui, dans une partie de la Turquie où les hommes sont, de tradition, des durs, il était une sorte de héros. Un garçon romanesque et costaud. Il avait donc toutes les femmes qu'il voulait. Il les voulait toutes et il lui arrivait de tuer des hommes pour les avoir. Bien entendu, il avait un grand nombre d'enfants. Nous vivions tous les uns sur les autres, dans une grande maison ruinée, pleine de recoins ; nos « tantes » en faisaient une demeure habitable. En réalité, elles constituaient un véritable harem. L'une d'elles était une gouvernante anglaise, que mon père avait connue à Istanbul alors qu'elle assistait à la représentation d'un cirque ambulante. Ils s'étaient amourachés l'un de l'autre, il l'avait embarquée le soir même sur son bateau de pêche, avait traversé le Bosphore et l'avait amenée à Trébizonde. Je ne pense pas qu'elle ait jamais eu le moindre regret, et je crois qu'elle a tout oublié de ce qui n'était pas mon père. Elle est morte juste avant la guerre, à l'âge de soixante ans. L'enfant né immédiatement avant moi était issu d'une Italienne, qui l'avait appelé Bianco. Il était blond. J'étais brun. On m'a donc appelé Bruno. Nous étions quinze enfants et nous avons vécu une enfance merveilleuse. Nos tantes se battaient souvent entre elles, et nous de même. C'était comme un vaste campement de romanichels. Nous étions tenus en main par mon père, qui nous corrigeait, aussi bien filles que garçons, quand nous étions embêtants. Mais il était bon avec nous quand nous nous tenions tranquilles et que nous obéissions. Vous pouvez imaginer une pareille famille ?

— Quand vous le décrivez, oui.

— C'était bien comme ça. Je grandis, et je promettais de devenir aussi fort que mon père, avec une meilleure éducation. Ma mère y veillait. Mon père m'apprenait simplement à me laver, à aller aux cabinets tous les jours et à n'avoir jamais honte de rien. Ma mère m'apprit aussi à respecter l'Angleterre. Vers ma vingtième année, j'ai eu un bateau à moi et j'ai commencé à gagner de l'argent. Mais j'étais sauvage. J'ai quitté notre grande maison et j'ai été m'installer dans deux petites pièces au bord de la mer. J'avais envie d'avoir des femmes à moi et que ma mère n'en sache rien. Là, j'ai eu un coup de déveine. J'avais une petite mégère bessarabienne, je l'avais gagnée en me battant contre des gitans, dans les collines derrière Istanbul. Ils me poursuivirent, mais j'avais embarqué la fille à bord de mon bateau. Il avait d'abord fallu que je la mette knock-out. Quand nous sommes arrivés à Trébizonde, elle a encore essayé de me tuer, si bien que je l'ai emmenée chez moi, je lui ai retiré ses vêtements et je l'ai

enchaînée toute nue sous la table. Quand je mangeais, je lui jetais des miettes, comme à un chien. Elle avait besoin d'apprendre qui était son maître. Avant que j'y sois parvenu, ma mère a fait une chose inouïe ; elle est venue chez moi à l'improviste, pour me dire que mon père voulait me voir immédiatement. Elle a découvert la fille. Elle s'est mise en colère contre moi, pour la première fois de sa vie. En colère ? Elle était hors d'elle ! J'étais un bon à rien, cruel par-dessus le marché, et elle avait honte d'être obligée d'avouer que j'étais son fils. La fille devait retourner immédiatement dans sa famille. Ma mère lui a apporté quelques vêtements, choisis parmi les siens. La fille les a mis, mais, lorsque le moment fut venu de partir, elle a refusé de me quitter. » Bruno Kerim partit d'un énorme rire. « Intéressante leçon de psychologie féminine, mon cher ami. Mais c'est là une autre histoire. Tandis que ma mère essayait de persuader la fille, sans récolter autre chose que des injures en gitan, j'avais une conversation avec mon père, qui n'avait entendu parler de rien et qui d'ailleurs n'en entendit jamais parler. Ma mère était comme ça. Avec mon père, il y avait un autre homme, un grand Anglais flegmatique, avec un bandeau noir sur un œil. Ils parlaient des Russes. L'Anglais voulait savoir ce qu'ils faisaient le long de leur frontière, ce qui se passait à Batoum, leur grande base pétrolière et navale, à soixante-quinze kilomètres à peine de Trébizonde. Il paierait bien tout renseignement. Je savais l'anglais et le russe. J'avais de bons yeux, de bonnes oreilles, un bateau. Mon père décida que je travaillerais pour cet Anglais. Et cet Anglais, mon cher ami, n'était autre que le Major Dansey, mon prédécesseur à la tête de cette station. Vous imaginez le reste, conclut Kerim, avec un vaste geste de son fume-cigarette.

— Mais cet entraînement aux tours de force ?

— Bah ! c'était seulement une activité parallèle ! dit Kerim en prenant un air rusé. Les gens des cirques ambulants étaient à peu près les seuls Turcs qui fussent autorisés à passer la frontière. Les Russes ne peuvent se passer de cirques. C'est aussi simple que ça. J'étais l'homme qui brise les chaînes et soulève des poids avec les dents. Je luttais contre les hommes forts des villages russes. Et les Géorgiens sont quelquefois des géants. Par bonheur, ce sont des géants stupides, et j'étais presque toujours vainqueur. Ensuite, quand on buvait un verre ensemble, il y avait toujours des bavardages, des potins. Je prenais l'air idiot et je faisais semblant de ne rien comprendre. De temps à autre, je posais une question ingénue. Ils riaient de ma stupidité et me donnaient la réponse.

Arriva le deuxième plat, accompagné d'une bouteille de Kavaklidere, une sorte de bourgogne corsé, qui ressemblait à tous les vins balkaniques. Le *Kebab* était bon ; il avait un goût de lard fumé et d'oignon. Kerim mangea une sorte de steak tartare – un large

hamburger plat, de viande crue finement hachée, mélangée de poivrons et de ciboulette et liée avec un jaune d'œuf. Il en fit goûter une bouchée à Bond. C'était délicieux et Bond le dit.

— Il faut en manger tous les jours, dit Kerim avec un grand sérieux. C'est bon pour ceux qui veulent faire beaucoup l'amour. Et pour cela, il faut aussi faire certains exercices. C'est très important pour les hommes. Ou tout au moins pour moi. Comme mon père, je fais une grande consommation de femmes. Mais contrairement à lui, je bois aussi et fume trop, et cela ne va pas avec l'amour. Pas plus d'ailleurs que ce travail que je fais. Trop de tension nerveuse, trop de réflexion ! Cela attire le sang à la tête, et il ne se trouve plus là où il faut qu'il soit pour bien faire l'amour. Mais je suis avide de vivre. J'abuse de tout à chaque instant. Un de ces jours, mon cœur flanchera tout d'un coup. Le Crabe de fer m'aura, comme il a eu mon père. Mais je n'ai pas peur du Crabe. Au moins, je mourrai d'une maladie honorable. On gravera peut-être sur ma tombe : « Cet homme est mort d'avoir trop vécu. »

— Pas trop vite, Bruno, dit Bond en riant. « M » ne serait pas content. Il pense tant de bien de vous !

— C'est vrai ? » Kerim chercha le regard de Bond, pour savoir s'il disait vrai. Il eut un rire charmé. « Dans ce cas, je ne capitulerai pas encore devant le Crabe. Venez, James, dit-il après un regard à sa montre, il est bon que vous me fassiez penser à ma mission. Nous prendrons le café au bureau. Il n'y a pas de temps à perdre. Chaque jour, à 14 h 30, les Russes tiennent leur conseil de guerre. Aujourd'hui, nous leur ferons l'honneur, vous et moi, d'être présents à leurs délibérations.

LE TUNNEL AUX RATS

De retour au bureau, plongé dans la fraîcheur, ils attendaient l'inévitable café. Kerim ouvrit un placard ménagé dans le mur et en tira des bleus de travail. Kerim se mit en short et en passa un, puis il chaussa une paire de bottes de caoutchouc. Bond prit une combinaison et une paire de bottes qui lui allaient à peu près et il les enfila. En même temps que le café, le secrétaire avait apporté deux torches électriques puissantes, qu'il avait placées sur le bureau. Quand il fut sorti :

— C'est un de mes fils – l'aîné, dit Kerim. Tous les autres sont également des enfants à moi. Le chauffeur et le gardien sont des oncles. La communauté de sang assure la meilleure des sécurités. Et cette affaire d'épices est une bonne couverture pour nous tous. C'est « M » qui m'a établi ici. Il a dit un mot à des amis qu'il avait dans la Cité à Londres. Je suis maintenant le plus gros négociant en épices de toute la Turquie. Il y a longtemps que j'ai rembourse à « M » sa mise de fonds. Mes enfants sont actionnaires de l'affaire. Ils ont la bonne vie. Quand il y a un travail clandestin à faire et que j'ai besoin d'être aidé, je choisis celui de mes enfants qui me paraît le plus apte. Ils ont tous suivi un entraînement aux différentes spécialités qui concernent ce genre de travail. Ils sont intelligents et courageux. Il y en a qui ont déjà tué pour mon compte. Ils donneraient tous leur vie pour moi – et pour « M ». Je leur ai expliqué qu'il venait tout de suite après Dieu. C'est simplement pour vous dire que vous êtes dans de bonnes mains, conclut Kerim, en faisant un geste, comme pour écarter des objections.

— Je n'ai jamais rien imaginé d'autre.

— Bien ! dit Kerim sans se compromettre. Et maintenant, au travail, dit-il en saisissant une torche et en tendant l'autre à Bond.

Kerim s'avança vers la large bibliothèque vitrée et passa la main derrière. On entendit un dé clic et la bibliothèque roula aisément et silencieusement, le long du mur, vers la gauche. Derrière se trouvait une petite porte, dissimulée dans le mur. Kerim fit pression sur l'un des battants qui pivota, démasquant un tunnel sombre, où s'enfonçaient des marches de pierre. Une odeur d'humidité, à laquelle se mêlait une vague puanteur animale, pénétra dans la pièce.

— Passez le premier, dit Kerim. Allez jusqu'au bas des marches et attendez. Il faut que je referme la porte.

Bond alluma sa torche, se glissa par l'ouverture et descendit les marches avec précaution. La lumière de la torche faisait apparaître des parois de maçonnerie, récemment construites et, à cinq ou six mètres plus bas, le miroitement de l'eau. Arrivé en bas, Bond comprit qu'il s'agissait d'un petit ruisseau, qui coulait dans une gouttière centrale, sur le sol d'un ancien tunnel aux murs de pierre, qui montait vers la droite en pente abrupte. Vers la gauche, le tunnel continuait à descendre et devait aboutir au-dessous du niveau de la Corne d'Or. En dehors du faisceau de la torche, on entendait un bruit continu, pas très fort, de débandade, et l'on apercevait des centaines de minuscules points lumineux rouges, qui clignotaient et se déplaçaient. Il en était ainsi vers le haut comme vers le bas de la pente. De chaque côté, à une vingtaine de mètres, des centaines de rats étaient en train d'examiner Bond. Ils reniflaient son odeur. Bond croyait voir les moustaches et les dents. Il se demanda, un court moment, ce qu'il conviendrait de faire si la torche venait à s'éteindre. Soudain Kerim se trouva à côté de lui.

— C'est une longue escalade. Un quart d'heure. J'espère que vous aimez les animaux. »

Et le rire énorme de Kerim résonna sous la voûte. Les rats s'enfuirent en se bousculant.

— Malheureusement, nous n'avons pas beaucoup le choix. Des rats et des chauves-souris. Des escadres, des divisions – une aviation, une armée entières. Et il faut que nous les poussions devant nous. Quand on arrive en haut, ça commence à être très encombré. Mettons-nous en route. L'air est respirable. On est à pied sec, si l'on pose les pieds de part et d'autre du ruisseau. Mais en hiver, avec les inondations, il faut s'habiller en homme-grenouille. Braquez votre torche sur mes pieds. Si une chauve-souris se prend dans vos cheveux, vous la chassez avec la main. Ça n'arrive pas souvent, car elles ont un excellent radar. »

Ils se mirent à escalader la pente escarpée. L'odeur des rats et des déjections des chauves-souris était puissante : un mélange de singerie et de poulailler. Bond se dit qu'il lui faudrait des jours et des jours pour se débarrasser de cette puanteur.

Des essaims de chauves-souris pendaient au plafond, comme des grappes de raisins secs. Quand, de temps en temps, les deux hommes les heurtaient de la tête, elles se mettaient à pépier dans l'obscurité.

Devant eux, tandis qu'ils montaient, il y avait la forêt de points lumineux rouges, qui se bousculaient avec de petits cris, et cette forêt devenait de plus en plus dense, de chaque côté du ruisseau central. Kerim leva sa torche devant lui, et l'on vit un champ gris parsemé de dents brillantes et de moustaches luisantes. Alors, un surcroît de frénésie s'empara de ces animaux, qui grimpèrent les uns sur les autres

pour s'enfuir plus vite. Pendant tout ce temps, des corps gris culbutaient en se battant et dégringolaient dans le ruisseau central. Tandis que, dans le haut du tunnel, la pression de la masse augmentait, l'armée qui s'avavançait en rangs serrés derrière les deux hommes paraissait de plus en plus proche.

Ils braquèrent leurs torches sur la troupe arrière, en les portant comme des fusils, jusqu'à ce que, un quart d'heure plus tard, ils parvinssent à leur destination.

C'était une niche profonde, nouvellement revêtue de briques et qu'on avait ménagée dans la paroi du tunnel. Il y avait un banc de chaque côté et, au milieu, un objet massif, enveloppé dans une bâche, qui descendait du plafond.

Ils sautèrent dans la niche. Encore quelques mètres d'escalade, se disait Bond, et une crise de folie collective aurait saisi les milliers de rats massés dans le tunnel jusqu'à une grande distance. La horde aurait fait demi-tour. Pour échapper à la compression insupportable, les rats auraient bravé les lumières et auraient redescendu la pente pour se ruer sur les intrus, malgré les deux gros yeux luisants et la terrifiante odeur.

— Regardez, dit Kerim.

Il y eut un moment de silence. Plus haut dans le tunnel, la bousculade avait pris fin, comme sur un ordre donné. Soudain, le tunnel se transforma, sur une épaisseur de trente centimètres, en un flot désordonné et bruyant de corps gris. Avec des cris aigus ininterrompus, les rats faisaient demi-tour et dévalaient la pente. Pendant plusieurs minutes, le torrent d'un gris luisant déferla à l'extérieur de la niche, jusqu'à ce que les rangs finissent par s'éclaircir et qu'il n'y eût plus qu'une file clairsemée de rats blessés ou malades, qui se traînaient en cherchant leur chemin vers le bas du tunnel. Le flot de la horde se perdit peu à peu dans la direction de la rivière, puis le silence se fit complètement, et ne fut plus rompu, de temps à autre, que par un léger gazouillis au passage d'une chauve-souris.

— Un de ces jours, tous ces rats vont crever, dit Kerim dans un grognement. Alors nous aurons de nouveau la peste. Quelquefois je me sens coupable, de ne pas signaler ce tunnel aux autorités, pour qu'elles le fassent nettoyer. Mais je ne peux le faire tant que les Russes sont là », dit-il en faisant un signe de la tête dans la direction du plafond. Il regarda sa montre. « Encore cinq minutes. Ils vont tirer leurs chaises et fouiller dans leurs papiers. Il y aura là les trois hommes qui sont ici à demeure ; *MGB*, peut-être un représentant du 2^{ème} Bureau de l'Armée, et le *GRU*. Et il y en aura probablement trois autres. Deux sont arrivés il y a une quinzaine de jours, l'un en passant par la Grèce, l'autre par la Perse. Le dernier est arrivé lundi. Dieu sait qui ils sont, et ce qu'ils sont venus faire. Quelquefois la fille, Tatiana, vient porter un message

et s'en retourne. Espérons que nous la verrons aujourd'hui. Vous serez impressionné. C'est vraiment quelqu'un !

Kerim éleva la main, défit la bâche et la fit tomber. Bond avait compris. Sous l'enveloppe se trouvait le tube étincelant d'un périscope de sous-marin complètement tiré. Un peu de moisissure brillait sur l'épaisse couche de graisse qui recouvrait le joint inférieur.

— Où diable avez-vous trouvé ça ? demanda Bond avec un petit rire.

— Marine turque. Surplus de guerre. » L'intonation de Kerim n'engageait pas à poser d'autres questions. « Maintenant, le Département Q de Londres essaie de combiner un truc, pour y faire passer un fil qui capterait le son. Ça n'a pas l'air commode. La lentille placée au sommet du périscope n'est pas plus grosse qu'un briquet avec son couvercle. Quand je le fais monter, il affleure au niveau du plancher. Dans un coin de la pièce, à l'endroit où il aboutit, nous avons découpé un trou de souris. Un trou très réussi. Un jour que j'étais venu ici pour jeter un coup d'œil, la première chose que j'ai vue, par le périscope, c'est une grande souricière avec un morceau de fromage. Au moins elle paraissait grande à travers l'objectif. Mais il n'y a pas beaucoup de place, pour adapter à l'objectif un micro sensible. Et il n'y a aucun espoir de pouvoir s'introduire de nouveau dans la maison pour y travailler à cette fin. Le seul moyen que j'aie trouvé, pour installer ce périscope, ça a été d'obtenir que mes amis du ministère des Travaux Publics éloignent les Russes pendant quelques jours. On leur a fait croire que le tramway qui gravit la colline ébranlait les fondations des maisons. Il fallait faire un sondage. Il m'en a coûté quelques centaines de livres, à glisser dans les poches adéquates. Les Travaux Publics ont examiné une demi-douzaine de maisons des deux côtés de la rue et ont déclaré qu'il n'y avait pas de danger. Pendant ce temps-là, ma famille et moi, nous réussissions à achever notre travail d'installation. Les Russes étaient pleins de soupçons. J'imagine qu'ils ont passé la pièce au peigne fin quand ils ont repris possession de leur local. Ils ont cherché des microphones, des bombes et tout ce qui s'ensuit. C'est pourquoi nous ne pouvons pas leur jouer ce tour deux fois. A moins que le Département Q n'imagine quelque chose de très astucieux, je devrai me contenter de les voir. Un jour ou l'autre, ça me révélera quelque chose de très utile. Par exemple, s'ils étaient en train d'interroger quelqu'un qui nous intéresse.

Au plafond de la niche, contre le tube du périscope se balançait une sphère métallique, grosse comme deux fois un ballon de football.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Bond.

— La partie inférieure d'une bombe – une grosse bombe. Si quelque chose m'arrive, ou si la guerre avec la Russie éclate, cette

bombe sera déclenchée électriquement, de mon bureau. Il est triste de penser (Kerim ne paraissait pas tellement attristé) que bien des innocents seront tués en même temps que les Russes. Quand le sang commence à bouillir, l'homme ne choisit pas plus que la nature.

Kerim avait longuement essuyé les oculaires, protégés par du caoutchouc, qui se trouvaient à la base du périscope entre les deux poignées. Il jeta un coup d'œil à sa montre, se pencha, saisit les deux poignées et les amena lentement au niveau de son menton. On entendit le sifflement d'un système hydraulique. Et la colonne brillante du périscope glissa dans son manchon d'acier, fixé au plafond de la niche. Kerim pencha la tête, regarda dans les oculaires, releva légèrement et lentement les poignées, de manière à pouvoir se tenir debout. Il se tourna doucement. Il centra les objectifs et fit signe à Bond.

— Ils sont là tous les six.

Bond approcha et saisit les poignées.

— Regardez-les bien, dit Kerim. Je les connais, mais il vaut mieux que vous graviez dans votre mémoire leurs physionomies. A la tête de la table, c'est le chef de la Délégation. A sa gauche, ses deux collaborateurs. En face, les trois autres. Le plus récemment arrivé, qui paraît être un type important, est à la droite du chef. Dites-moi s'ils font autre chose que parler.

Le premier mouvement de Bond fut pour dire à Kerim de ne pas faire tant de bruit. Il lui semblait être dans la pièce avec les Russes. Par exemple comme s'il avait été sur une chaise avec un bloc, en train de sténographier les débats.

Les larges objectifs panoramiques, prévus pour repérer les avions, aussi bien que les navires de surface, captaient un curieux tableau. La vision qu'aurait une souris, au milieu d'une forêt de jambes, sous le bord inférieur d'une table, et divers aspects des têtes auxquelles appartenaient ces jambes... Le chef et ses deux collègues avaient le teint clair – des têtes sérieuses et tristes de Russes, dont Bond nota les signes distinctifs. Il y avait le visage du chef, un visage de professeur appliqué : lunettes à verres épais, joues creuses, grand front et cheveux fins coiffés en arrière. A sa gauche, un visage carré et obtus, avec des plis profonds de chaque côté du nez, des cheveux blonds coiffés *en brosse*^[5] et un morceau qui manquait à l'oreille gauche. Le troisième membre du personnel permanent avait une figure d'Arménien sournois, avec, toutefois, de grands yeux en amande, brillants d'intelligence. C'était lui qui parlait. Son visage prenait une expression d'humilité feinte. De l'or brillait dans ses mâchoires. Bond apercevait moins complètement les trois visiteurs. Leur dos était à moitié tourné vers lui et il ne voyait nettement que le profil du plus rapproché, probablement le plus jeune. Cet homme avait également le

teint basané. Il devait être lui aussi originaire d'une république méridionale. Les joues étaient mal rasées ; l'œil, vu de profil, était bovin et terne, sous un épais sourcil noir. Le nez charnu, les pores dilatés. La lèvre supérieure longue, au-dessus d'une bouche maussade et d'un début de double menton. Les cheveux noirs et raides, coupés très courts, à un tel point que la plus grande partie de la nuque paraissait bleue, jusqu'au niveau du lobe de l'oreille. C'était une coupe militaire, faite à la tondeuse.

Les seuls indices, pour l'homme assis à côté, c'étaient un furoncle très enflammé, sur une nuque grasse d'homme chauve, un costume bleu brillant et des souliers bruns, assez bien cirés. L'homme resta immobile pendant tout le temps que Bond regarda. Maintenant le visiteur le plus âgé, à la droite du chef de la Délégation, se renversa en arrière et prit la parole. Il avait un profil au contour vigoureux, aux saillies brutales, avec de gros os et un menton proéminent, sous une grosse moustache à la Staline. Bond ne pouvait apercevoir qu'un œil gris froid sous un sourcil en broussaille et un front bas surmonté de cheveux raides gris-brun. Cet homme était le seul à fumer. Il tirait péniblement sur une petite pipe en bois, dans le fourneau de laquelle était plantée une cigarette. Il la secouait à gauche et à droite à tout moment, si bien que la cendre tombait par terre. Son profil avait plus d'autorité que celui de tous les autres, et Bond devina que ce devait être l'homme plus âgé envoyé par Moscou. La vue de Bond commençait à se fatiguer. Il fit doucement pivoter les poignées et fit le tour du bureau en allant aussi loin que le permettaient les bords déchiquetés et irréguliers du trou de souris. Il ne vit rien d'intéressant : deux bacs de classement vert olive, un portemanteau contre la porte, sur lequel il comptait six chapeaux mous gris plus ou moins semblables, et un buffet où étaient posés une grosse carafe d'eau et des verres. Bond s'éloigna de l'oculaire en se frottant les yeux.

— Si seulement nous pouvions entendre ! dit Kerim en secouant tristement la tête. Cela vaudrait une fortune.

— Cela résoudrait en effet un tas de problèmes, reconnut Bond. Mais au fait, Bruno, comment votre attention a-t-elle été attirée sur ce tunnel ? A quoi servait-il ?

Kerim se pencha pour donner un rapide coup d'œil à travers les oculaires, puis se redressa.

— C'était un canal d'écoulement abandonné, provenant du Palais des Colonnes, qui n'est plus qu'une curiosité pour touristes. Ce palais est situé au-dessus de nous, sur les hauteurs d'Istanbul, près de Sainte-Sophie. Il y a mille ans, il fut bâti pour servir de réservoir en cas de siège. C'est une énorme construction souterraine, d'une centaine de mètres de longueur et large d'à peu près la moitié. Il a été conçu pour contenir des milliers de litres d'eau. Il a été redécouvert il

y a environ quatre cents ans, par un homme appelé Gyllius. Un jour, je lisais le compte rendu de cette découverte. L'homme disait que le réservoir était rempli pendant l'hiver, par "un grand tuyau et avec un grand bruit". Je me suis dit qu'il devait y avoir un autre "grand tuyau" pour vider rapidement le réservoir, au cas où la ville tomberait entre les mains de l'ennemi. Je suis monté au Palais des Piliers et j'ai donné un pourboire au gardien. Pendant toute une nuit, nous avons navigué autour des piliers, avec l'un de mes fils, dans un canot pneumatique. Nous avons inspecté tous les murs avec un marteau et avec un sondeur par le son. A une extrémité, là où cela paraissait le plus vraisemblable, il y eut un bruit sourd. J'ai donné encore un peu d'argent au Ministère des Travaux Publics, qui a fermé le palais pendant une semaine, "pour nettoyage". Ma petite équipe s'est affairée. »

Kerim baissa la tête encore une fois, pour jeter un coup d'œil aux oculaires, et poursuivit :

— Nous avons creusé dans le mur au-dessous du niveau de l'eau, et nous sommes arrivés au sommet d'une voûte, qui était le commencement d'un tunnel. Nous sommes entrés dans le tunnel et nous l'avons descendu. Nous étions très excités, et nous ne savions même pas où nous allions déboucher. Bien entendu, ce fut exactement sous la colline, sous la rue des Livres, où sont installés les Russes, et nous sommes sortis dans la Corne d'Or, près du pont de Galata, à vingt mètres de mon entrepôt. Nous avons donc bouché notre trou dans le Palais des Colonnes et nous nous sommes mis à creuser de mon côté. Il y a de cela deux ans. Cela nous a pris un an et toutes sortes de tâtonnements, pour arriver directement sous les Russes. Supposons maintenant qu'un de ces jours ils décident de déménager leurs bureaux ! Mais j'espère bien qu'à ce moment-là il y aura quelqu'un d'autre que moi à la tête de T.

Kerim se pencha sur les oculaires garnis de caoutchouc. Il dit, d'un ton pressant :

— La porte s'ouvre. Vite. Prenez ma place, la voici qui entre.

POUR TUER LE TEMPS

A dix-neuf heures, le même soir, James Bond était de retour à son hôtel. Il avait pris un bain chaud et une douche froide. Il estimait qu'il avait enfin réussi à éliminer de sa peau l'odeur de rat. Assis en short, à l'une des fenêtres de sa chambre, il sirotait une vodka tonic, en contemplant le grandiose coucher de soleil sur la Corne d'Or, spectacle d'une tragique beauté. Mais les yeux de Bond ne voyaient pas les lambeaux d'or et de sang, accrochés derrière cette étendue de minarets, au-dessous de laquelle il avait aperçu pour la première fois Tatiana Romanova.

Il pensait à cette belle grande fille, à la démarche de danseuse, qui était entrée par la porte grisâtre, un papier à la main. Elle était restée debout à côté de son chef, en lui tendant le papier. Tous les hommes avaient levé les yeux vers elle. Elle avait rougi et baissé les yeux. Que signifiait l'expression de physionomie qu'avaient eue tous ces hommes ? Ce n'était pas seulement la façon qu'ont certains hommes de regarder les jolies femmes. Ils étaient curieux d'elle, c'était normal. Ils voulaient savoir ce qu'il y avait dans ce message, pourquoi ils avaient été dérangés. Mais encore ? Leur expression était à la fois malicieuse et méprisante ; un peu comme s'ils avaient dévisagé une prostituée.

Cela avait été une scène étrange, énigmatique. Ces personnages faisaient partie d'une organisation paramilitaire où régnait une rigoureuse discipline. Ils étaient officiers en activité, qui devaient se méfier les uns des autres. Cette fille faisait partie des cadres, avec le grade de caporal, et elle accomplissait son travail de tous les jours. Pourquoi s'étaient-ils laissés aller à la regarder ainsi, avec cette expression de mépris inquisiteur – presque comme si elle avait été une espionne qu'on vînt de prendre et qu'on s'apprêtât à exécuter ? La soupçonnaient-ils ? « S'était-elle livrée ? » Mais la suite de la scène rendait cette supposition peu vraisemblable. Le chef de la Délégation avait lu le message ; le regard des autres hommes s'était détourné de la fille, pour se fixer sur lui. Il avait dit quelque chose, répétant probablement les termes du message, et les hommes l'avaient regardé de nouveau d'un air morne, comme si la question ne les avait pas intéressés. Le chef avait levé les yeux sur la fille, les autres avaient fait de même. Il dit quelque chose, avec une expression amicale et

interrogative. La fille secoua la tête et fit une brève réponse. Alors seulement, les autres hommes donnèrent des signes d'attention particulière. Le chef dit un mot sur le ton de l'interrogation. La fille rougit et fit non de la tête, soutenant le regard avec obéissance. Les autres hommes sourirent, en prenant un air encourageant, malicieux peut-être, mais approuvateur. Aucun soupçon. Aucune condamnation. La scène se termina par quelques phrases, prononcées par le chef, à qui la fille sembla répondre quelque chose comme : « Oui monsieur » ; puis elle fit demi-tour et sortit de la pièce. Après son départ, le chef dit quelque chose, avec une expression ironique, les hommes rirent de bon cœur et l'air malicieux refit son apparition sur leur visage, comme si l'autre avait dit quelque chose d'inconvenant. Puis ils s'étaient remis au travail.

Depuis lors, pendant leur trajet de retour sous le tunnel, plus tard dans le bureau de Kerim, tandis que les deux hommes se remémoraient ce qu'ils avaient vu, Bond s'était creusé la tête pour trouver la solution de cette affolante charade mimée. Et maintenant, les yeux tournés vers le halo du soleil couchant, il était toujours aussi intrigué. Bond finit son verre et alluma une autre cigarette. Il cessa de s'interroger à cet égard et se mit à penser à la jeune fille. Tatiana Romanova. Une Romanov. Eh bien, elle ressemblait certainement à une princesse russe, ou tout au moins à l'idée qu'on s'en faisait ! Le corps élancé, finement charpenté, aux mouvements gracieux et aux belles attitudes ; l'épaisse chevelure retombant sur les épaules ; l'autorité paisible du profil ; le merveilleux visage à la Garbo, avec une timidité et une curieuse sérénité ; le contraste entre l'innocence des grands yeux, d'un bleu intense et la promesse passionnée de la large bouche... Et cette façon qu'elle avait eue de rougir, tandis que les longs cils venaient voiler ses yeux baissés. « Était-ce la pudeur d'une vierge ? » Bond ne le croyait pas. Il y avait, dans la fierté des seins et dans le balancement insolent de la croupe, la certitude d'avoir connu l'amour, l'affirmation d'un corps qui sait à quoi il peut servir. D'après ce que Bond avait vu, pouvait-il croire que cette fille appartînt à la catégorie de celles qui tombent amoureuses d'une photographie trouvée dans un dossier ?... Comment peut-on dire ?... Une fille de ce genre devait avoir une nature profondément romanesque. Il y avait du rêve dans les yeux, dans l'expression des yeux, de la bouche. A cet âge, vingt-quatre ans, la machine soviétique n'avait pas encore détruit en cet être tout sentiment. Le sang des Romanov avait pu lui donner le goût d'autres hommes que l'officier russe d'à présent, type qu'elle était susceptible de rencontrer : sévère, froid, mécanique, foncièrement hystérique et – par suite de l'éducation reçue dans les rangs du parti – désespérément obtus.

Cela pouvait être vrai. Il n'y avait rien dans l'aspect de cette

Tatiana qui put démentir l'histoire qu'elle avait racontée à Kerim. Bond tenait à ce que cette histoire fut vraie. Le téléphone sonna. C'était Kerim.

— Rien de neuf ?

— Non.

— Alors je viendrai vous prendre à huit heures.

— Je serai prêt.

Kerim avait été ferme, au sujet de l'emploi de cette soirée. Bond aurait voulu rester à l'hôtel pour attendre le premier contact : une lettre, un coup de téléphone, ou n'importe quoi d'autre. Mais Kerim avait dit non. La jeune fille avait été formelle : elle choisirait son heure et son lieu. Cela aurait été une erreur, de la part de Bond, d'avoir l'air d'être un esclave soumis au bon vouloir de la belle.

— De la mauvaise psychologie, mon ami ! avait insisté Kerim. Il n'y a pas de femme qui aime qu'un homme accoure quand elle le siffle. Elle vous méprisera, si vous vous tenez trop à sa disposition. D'après votre visage et ce qu'elle a lu dans votre dossier, elle doit s'attendre que vous vous conduisiez avec indifférence – même avec insolence. C'est ce quelle doit souhaiter. Elle désire vous faire la cour, acheter un baiser de cette bouche cruelle, ajouta-t-il avec un clin d'œil. C'est de cette image qu'elle est tombée amoureuse. Conduisez-vous comme l'image. Jouez votre rôle.

— Très bien, Bruno, dit Bond en haussant les épaules. J'ose dire que vous avez raison. Que suggérez-vous ?

— Menez la vie que vous mèneriez en temps normal. Rentrez à l'hôtel, prenez un bain et un verre. La vodka locale est buvable à condition qu'on la noie dans le tonic. S'il n'y a rien de nouveau, je passe vous prendre à huit heures. Nous dînerons chez un de mes amis tziganes. Un homme appelé Vavra. C'est le chef d'une tribu. Je dois le voir ce soir. Un de mes meilleurs indicateurs. Il est en train d'essayer de savoir qui a essayé de faire sauter mon bureau. Quelques-unes de ses femmes danseront pour vous. Mais je ne vous conseillerai pas d'aspirer à des entretiens plus intimes, car vous devez conserver tous vos moyens. On dit : « Une fois le roi, toujours le roi. » Mais une fois, ça suffit !

Bond souriait encore de cette saillie quand le téléphone sonna de nouveau. Il décrocha. La voiture venait d'arriver. En descendant les quelques marches et en allant rejoindre Kerim dans la Rolls, Bond fut obligé de s'avouer qu'il était déçu.

Ils gravissaient la colline la plus éloignée, en traversant les quartiers misérables situés au-dessus de la Corne d'Or, quand le chauffeur tourna la tête à moitié, pour dire quelques mots sur un ton neutre. Kerim répondit par un monosyllabe.

— Il dit que nous sommes suivis par une Lambretta. Un Sans

Visage. Ça n'a pas d'importance. Quand je le désire, je peux garder secrets mes déplacements. Ils ont souvent suivi cette voiture pendant des kilomètres, alors qu'il n'y avait qu'un mannequin installé à ma place. Une voiture voyante a son utilité. Ils savent que ce tzigane est un de mes amis mais je ne crois pas qu'ils aient compris pourquoi. Ça ne nous fera aucun tort, qu'ils sachent que nous nous offrons une soirée de détente. Un samedi soir, avec un ami venant d'Angleterre, il serait insolite qu'il en fût autrement.

Bond regarda par la vitre arrière et scruta les rues grouillantes. Derrière un tramway arrêté, un scooter apparut une minute et fut de nouveau caché par un taxi. Bond se détourna. Il réfléchit un instant à la façon dont les Russes font fonctionner leurs centres, avec tous les crédits et tout l'équipement possible, tandis que le Service Secret ne peut leur opposer qu'une poignée d'hommes aventureux, mal payés – comme celui qui était assis à côté de lui, avec sa Rolls d'occasion et ses enfants pour l'aider. « Et pourtant Kerim a en charge toute la Turquie ! Après tout, l'homme idoine est peut-être préférable à la machine idoine. »

A huit heures et demie, ils s'arrêtèrent, à mi-hauteur d'une colline des faubourgs d'Istanbul, devant un café, assez crasseux ; quelques tables inoccupées, installées sur le trottoir. Derrière on apercevait la cime des arbres derrière un haut mur de pierre. Les deux hommes descendirent et la voiture repartit. Ils attendirent la Lambretta, mais son bourdonnement de guêpe s'était éteint, car elle s'en était retournée immédiatement, par le même chemin. Ils eurent simplement le temps d'apercevoir, perché sur la machine, un homme court et trapu, portant de grosses lunettes.

Kerim fit passer Bond au milieu des tables et entra dans le café. L'endroit paraissait vide, mais un homme se dressa derrière la caisse, gardant une main dissimulée sous le comptoir. Quand il vit qui était là il adressa à Kerim un pâle sourire. Quelque chose tomba sur le sol, avec un bruit métallique. Il sortit de derrière le comptoir et les conduisit par-derrière, en traversant un espace couvert de gravier, jusqu'à une porte, ménagée dans le mur élevé. Après avoir frappé une fois, il déverrouilla la porte et les fit entrer.

Ils se trouvaient dans un verger où des tables de bois étaient disséminées sous les arbres. Au centre se trouvait une piste de danse circulaire en terrazolithe. Autour de cette piste, fixés à des poteaux, il y avait des lampions, éteints pour l'instant. A l'autre extrémité, autour d'une longue table, une vingtaine d'hommes et femmes de tous âges étaient en train de manger. Quand les deux hommes entrèrent, les convives reposèrent leurs couteaux et regardèrent dans la direction de la porte. Des enfants, qui jouaient sous la table, s'arrêtèrent aussi et attendirent, aux aguets. La lune illuminait la scène en ménageant des

zones d'ombre, où se détachait la découpeure des feuillages. Kerim et Bond s'avancèrent. L'homme qui présidait dit quelque chose aux autres convives, et vint à la rencontre de ses hôtes. Les autres retournèrent à leur dîner, les enfants à leurs jeux. L'homme accueillait Kerim avec réserve. Il resta debout quelques instants, lui donnant de longues explications, que Kerim écoutait attentivement, posant de temps à autre une question. La silhouette du tzigane était imposante, théâtrale. Il portait le costume macédonien : chemise blanche à larges manches, pantalons bouffants et bottes souples lacées. Sa chevelure était comme un enchevêtrement de serpents noirs. Une grande moustache tombante cachait presque complètement la bouche, aux lèvres rouges et pleines. Les yeux étaient féroces et cruels, de chaque côté d'un nez d'hérédité. La lumière de la lune faisait briller la ligne aiguë de la mâchoire et les pommettes haut placées. La main droite, dont le pouce était orné d'un anneau d'or, reposait sur le manche d'un poignard recourbé, placé dans un fourreau de cuir filigrané d'argent.

Le tzigane avait fini. Kerim dit quelques mots énergiques et apparemment flatteurs, au sujet de Bond, en le désignant de la main, comme un présentateur qui annonce un numéro dans une boîte de nuit. Le tzigane s'élança vers Bond et le dévisagea. Il fit un rapide salut. Bond le lui rendit. Le tzigane dit quelques mots, accompagnés d'un sourire sardonique. Kerim se tourna vers Bond en riant :

— Il dit que si vous êtes chômeur, vous n'avez qu'à venir le trouver. Il vous donnera du boulot : mater ses femmes et tuer pour son compte. C'est un grand compliment quand on s'adresse à un gajo, c'est-à-dire à un étranger. Il faut répondre quelque chose.

— Dites-lui que je ne peux pas croire qu'il ait besoin de se faire aider dans un travail de ce genre.

Kerim traduisit. Le tzigane sourit poliment de toutes ses dents. Il dit quelque chose et retourna à la table en claquant dans ses mains. Deux femmes se levèrent et s'approchèrent. Il leur parla sèchement. Elles retournèrent à la table, prirent un grand plat de terre et disparurent sous les arbres.

Kerim prit Bond par le bras et l'emmena dans un coin.

— Nous sommes mal tombés, dit-il. Le restaurant est fermé. Il y a des conflits familiaux qui demandent à être résolus d'une façon radicale et en privé. Mais je suis un vieil ami et nous sommes invités à partager le souper. Ça sera peu ragoûtant, mais j'ai envoyé chercher du raki. Nous pouvons rester, à condition de ne nous mêler de rien. J'espère que vous comprendrez, mon ami, conclut Kerim, en pressant de nouveau le bras de Bond. Quoi que vous puissiez voir, ne bougez pas et ne faites pas de commentaire. Un tribunal vient de se réunir, et justice doit être faite. Leur justice à eux. C'est une affaire d'amour et de jalousie. Deux filles de la tribu sont amoureuses de l'un des fils. Il y

a de la mort dans l'air. Elles menacent l'une et l'autre de tuer leur rivale pour avoir le garçon. S'il en choisit une, l'autre a juré de les tuer, lui et la préférée. C'est une *impasse*[6]. On discute ferme dans la tribu. Le fils a donc été envoyé dans les collines, et les deux filles vont se battre ici ce soir, jusqu'à la mort. Le fils est d'accord pour prendre celle qui l'emportera. Les deux femmes sont enfermées dans des roulottes différentes. Ce ne sera pas un spectacle pour des gens trop délicats, mais la circonstance n'est pas ordinaire, et c'est pour nous un énorme privilège d'être admis à y assister. Vous comprenez ? Nous sommes des gajos. Vous oublierez pour un instant votre sens des convenances. Vous ne vous en mêlerez pas, n'est-ce pas... Autrement, ils vous tueraient. Et moi aussi, très probablement.

— Bruno, dit Bond, j'ai un ami français à la tête du 2^{ème}[7] Bureau. Il s'appelle Mathis. Il m'a dit un jour : « *J'aime les sensations fortes* »[8]. Je pense comme lui. Vous n'aurez pas honte de moi. Des hommes battant des femmes, c'est une chose. Des femmes se battant entre elles, c'en est une autre. Et cette bombe ?... Celle qui a soufflé votre bureau ?... Que vous a-t-il dit à ce sujet ?

— C'est le chef des Sans Visage qui a fait le coup. Ils sont venus en bateau par la Corne d'Or ; ils sont montés par une échelle et ont fixé la bombe sur le mur. Ils ont eu la déveine de me rater. L'opération était bien préparée. L'homme est un gangster, un réfugié bulgare nommé Krilencu. J'aurai un compte à régler avec lui. Dieu seul sait pourquoi cet homme a subitement voulu me tuer, mais je ne puis tolérer ce genre de choses. Il est possible que je fasse quelque chose, plus tard dans la nuit. Je sais où il habite. Pour le cas où Vavra connaîtrait la réponse à la question qui m'intéressait, j'ai dit à mon chauffeur de revenir avec le matériel nécessaire.

Une jeune fille à l'air sauvage, mais terriblement attirante, vêtue d'une ample robe noire à l'ancienne mode, avec des colliers de pièces d'or autour du cou et une dizaine de minces bracelets d'or à chaque poignet se leva de table et fit une profonde révérence devant Kerim en faisant tinter ses bijoux. Elle lui dit quelque chose, à quoi il répondit :

— Vous êtes invité à leur table, dit Kerim. J'espère que vous êtes capable de manger avec les doigts. J'ai vu qu'ils avaient revêtu ce soir leurs plus beaux habits. Cette fille doit valoir la peine qu'on l'épouse. Elle a beaucoup d'or sur elle, et c'est sa dot.

Ils s'approchèrent de la table. On avait libéré deux places de part et d'autre du chef. Kerim dit quelque chose qui avait l'air d'une formule de politesse adressée à tous les convives. Il y eut, en réponse, de petits hochements de tête. Ils s'assirent. Devant chacun d'eux était placée une grande assiette, pleine d'une sorte de ragoût sentant très fort l'ail, une bouteille de raki, un pichet d'eau et un verre. D'autres bouteilles intactes se trouvaient sur la table. Quand Kerim prit la

sienne pour se verser un demi-verre du breuvage, tout le monde l'imita. Kerim ajouta un peu d'eau et leva son verre. Bond fit de même. Kerim fit un bref discours véhément, tous levèrent leur verre et burent. L'atmosphère se détendait. Une vieille femme assise à côté de Bond lui passa une longue miché de pain, en disant quelque chose. Bond sourit et dit Merci. Il se coupa un morceau de pain et passa la miché à Kerim, qui était en train de saisir un morceau de ragoût entre le pouce et l'index. Kerim prit le pain d'une main, de l'autre se mit un gros morceau de viande dans la bouche et commença à manger. Bond s'apprêtait à faire de même quand Kerim lui dit tranquillement, mais avec autorité :

— Avec la main droite, James. La gauche ne sert qu'à un seul usage, chez ces braves gens.

Bond arrêta sa main gauche à mi-course et la dirigea vers la bouteille de raki la plus proche. Il se versa un second demi-verre et se mit à manger avec la main droite. Le ragoût était délicieux, mais brûlant. Bond faisait une grimace chaque fois qu'il y plongeait les doigts. Tout le monde le regardait manger. Et parfois la vieille femme trempait les doigts dans le plat de Bond, pour lui choisir un morceau. Quand ils eurent vidé leurs assiettes, un bol d'argent plein d'eau, dans laquelle flottaient des pétales de roses, et une serviette de toile propre furent placés entre Bond et Kerim. Bond se rinça les doigts, lava son menton grasseyé, se tourna vers son hôte et fit consciencieusement un petit discours de remerciement, que Kerim traduisit. Il y eut autour de la table un murmure d'approbation. Le chef tzigane s'inclina vers Bond et dit (Kerim traduisit ses paroles), qu'il détestait tous les *gajos*, à l'exception de Bond, et qu'il était fier de se dire son ami. Puis il frappa dans ses mains, tout le monde se leva de table. On tira les bancs et on les disposa autour de la piste de danse.

Kerim contourna la table pour venir près de Bond. Ils firent ensemble quelques pas.

— Comment vous trouvez-vous ici ? Ils sont allés chercher les deux filles.

Bond approuva. Il était enchanté de sa soirée. La scène était belle et saisissante. Ce cercle de silhouettes assises sur les bancs, éclairées par la lune blafarde, le tintement des bijoux chaque fois que quelqu'un changeait de position, la tache de lumière du terrazolithe, et tout autour les arbres immobiles, sentinelles montant la garde dans leur manteau d'ombre...

Kerim conduisit Bond à un banc où le chef tzigane était seul. Ils s'assirent à sa droite.

Un chat noir aux yeux verts traversa lentement la piste et vint rejoindre un groupe d'enfants, assis là tranquillement comme si quelqu'un devait venir leur faire la classe. Le chat s'installa et se mit à

se lécher la poitrine.

Derrière le grand mur, un cheval hennit. Deux des tziganes regardèrent par-dessus leur épaule dans la direction d'où venait ce bruit, comme s'ils avaient voulu en déchiffrer la signification. De la route arriva le bruit argentin d'une sonnette de bicyclette, qui descendait la colline.

Le silence de l'attente fut rompu par le bruit d'un loquet qu'on tirait. La porte dans le mur s'ouvrit brusquement et deux filles, crachant et se battant comme des chats sauvages, se précipitèrent en se bousculant à travers l'herbe, jusqu'à la piste.

SENSATIONS FORTES

La voix du chef tzigane claqua comme un coup de fouet. Les filles se séparèrent à contrecœur et se placèrent en face de lui. Le tzigane commença à parler, sur un ton violent d'accusation. En mettant sa main devant sa bouche, Kerim souffla :

— Vavra est en train de dire qu'ils appartiennent à une grande tribu de tziganes et que ces filles y ont semé la discorde. Il dit qu'il n'y a pas de place entre eux pour la haine sauf pour celle qui s'adresse aux gens de l'extérieur. La haine que ces filles ont conçue doit aller jusqu'au bout des conséquences, de sorte que la tribu puisse de nouveau vivre en paix. Il faut qu'elles se battent. Si la vaincue n'est pas morte elle sera bannie à jamais. Ce sera l'équivalent de la mort. Séparés de leur tribu, ces gens se dessèchent et meurent. Ils ne peuvent vivre dans notre monde. C'est comme lorsqu'on oblige des bêtes sauvages à vivre en cage.

Pendant que Kerim parlait, Bond examinait ces deux beaux animaux rétifs, aux muscles bandés, qui se tenaient au milieu de la piste. C'étaient deux tziganes au teint mat, avec des cheveux noirs grossiers qui pendaient sur les épaules ; elles étaient l'une et l'autre vêtues de guenilles, comme on en voit dans les villages nègres – des chemises brunes en lambeaux, qui n'étaient que reprises et que pièces. L'une d'elles était plus fortement charpentée que l'autre et visiblement plus vigoureuse, mais elle avait l'air morne et ne semblait pas avoir le coup d'œil et les réflexes aussi rapides. Tandis que cette beauté un peu léonine écoutait impatiemment le chef de la tribu, il y avait comme une lueur rouge dans ses yeux aux lourdes paupières. « C'est elle qui doit vaincre, se dit Bond. Elle est plus grande de près de deux centimètres et elle est plus forte. »

Si celle-là était une lionne, l'autre était une panthère. Souple, vive, avec des yeux perçants et rusés qui ne regardaient pas l'orateur, mais allaient de tous côtés, évaluant les distances ; et les mains posées sur ses hanches, étaient recourbées comme des griffes. Les muscles des jambes fines paraissaient aussi durs que des muscles d'homme. Les seins étaient petits et, contrairement à ceux de l'autre fille, gonflaient à peine la chemise en haillons. Elle avait l'air d'une dangereuse petite garce, se dit Bond. Elle l'emporterait certainement au début, parce qu'elle était plus rapide que l'autre.

Il s'aperçut immédiatement qu'il s'était trompé. Tandis que Vavra prononçait le dernier mot de son discours, la plus grande, qui (selon Kerim) s'appelait Zora, lança un violent coup de pied de côté, sans viser, et atteignit carrément l'autre fille à l'estomac ; celle-ci chancela, et l'autre suivit en lui décochant sur le côté de la tête un swing qui l'envoya rouler sur le sol.

— Aïe, Vida ! cria une femme dans la foule.

Il était trop tôt pour s'alarmer. Bond s'aperçut que Vida faisait semblant d'être à bout de souffle. Il pouvait voir ses yeux briller sous son bras replié, cependant que Zora lui donnait des coups de pied dans les côtes.

Les deux mains de Vida jaillirent en même temps. Elles saisirent une cheville et sa tête s'enfonça dans le cou-de-pied comme une tête de serpent. Zora poussa un cri de douleur et se pencha désespérément sur son pied pris au piège. C'était déjà trop tard. L'autre fille était déjà sur un genou, puis debout, tenant toujours le pied. Elle le souleva encore, si bien que l'autre pied de Zora quitta le sol ; elle tomba de tout son long avec violence.

Le choc ébranla le sol. Elle resta immobile un moment. Avec un rugissement animal, Vida plongea sur elle, griffant et déchirant.

« Bon Dieu, quelle mégère », songea Bond. A côté de lui, il entendait la respiration sifflante de Kerim.

Mais la grande fille, se protégeant avec les coudes et les genoux, finit par réussir à se débarrasser de Vida. Elle se remit sur ses pieds en chancelant et se recula, les babines retroussées. La chemise pendait en lambeaux sur le corps splendide. Elle repartit immédiatement à l'attaque. Ses mains cherchaient n'importe quelle prise, et, la plus petite ayant fait un bond de côté, elle saisit la chemise par le col et la déchira jusqu'à l'ourlet du bas. Mais Vida se dégagea aussitôt des bras qui allaient l'atteindre et, de ses poings et de ses genoux, martela avec un bruit sourd le corps de son adversaire. Ce corps à corps était une erreur. Les bras vigoureux se nouèrent autour de la plus petite, lui maintenant les bras le long du corps, pour l'empêcher d'atteindre les yeux de Zora. Et, maintenant, celle-ci se mit à serrer, tandis que les genoux et les jambes de Vida essayaient de donner des coups inefficaces.

Bond savait désormais que c'était la plus grande qui devait vaincre. Zora n'avait qu'à se laisser tomber sur Vida dont la tête viendrait s'écraser sur la pierre, et Zora en ferait ce qu'elle voudrait. Mais soudain, c'est la grande fille qui se mit à gémir. Bond s'aperçut que la tête de Vida était enfouie dans les seins de Zora et ses dents étaient à l'œuvre. Zora laissa tomber les mains afin de saisir les cheveux de Vida et d'écarter la tête. Mais maintenant les mains de Vida étaient libres. Elles lacéraient le corps de Zora.

Les deux filles se séparèrent et reculèrent comme des chats. Leurs corps brillaient à travers les derniers lambeaux de leur chemise et l'on voyait du sang sur les seins de la plus grande.

Elles tournèrent prudemment, trop heureuses toutes deux d'être encore indemnes, et elles s'arrachèrent l'une à l'autre les derniers lambeaux de leurs vêtements pour les jeter parmi les spectateurs. A la vue de ces deux corps nus luisants, Bond retint sa respiration et il pouvait sentir derrière lui la tension de Kerim. Le cercle des tziganes semblait s'être resserré autour des deux adversaires. La lune faisait briller les yeux et l'on percevait le halètement fiévreux des spectateurs.

Les filles continuaient à tourner lentement, les dents découvertes et la respiration sifflante. La lune faisait briller leur poitrine et leur ventre haletants, leurs flancs durs et garçonnières. Leurs pieds laissaient sur les pierres blanches des marques sombres de sueur. De nouveau, ce fut la grande, Zora, qui prit l'initiative en faisant un brusque saut en avant, tendant les bras comme un lutteur. Mais Vida ne céda pas de terrain. Son pied droit décocha un furieux *coup de savate*^[9], qui claqua comme un coup de pistolet. La grande poussa un cri d'animal blessé et s'accrocha. L'autre pied de Vida frappa immédiatement à l'estomac ; et elle suivit, de tout le poids du corps. Il y eut un murmure sourd dans la foule quand Zora tomba sur les genoux. Elle essaya de se protéger le visage, mais c'était trop tard. La plus petite à califourchon sur elle, lui saisissait les poignets et pesait sur elle de tout son poids, la courbant vers le sol. Et les dents blanches s'approchaient de la nuque offerte.

BOUM !

L'explosion fit immédiatement tomber la tension qui régnait. Un éclair déchira l'obscurité, derrière la piste de danse, et un fragment de maçonnerie siffla à l'oreille de Bond. Le verger fut tout à coup empli d'hommes qui couraient ; le chef tzigane s'élançait à travers le sol empierré, en brandissant son poignard courbe. Kerim le suivait, un automatique à la main. Au moment où le tzigane passa devant les deux filles, qui restaient là, tremblantes et l'œil dilaté, il cria quelque chose ; elles prirent aussitôt leurs jambes à leur cou et disparurent parmi les arbres ; en même temps les dernières femmes et les derniers enfants s'enfonçaient dans l'obscurité.

Bond, un peu incertain, son Beretta à la main, suivait lentement la trace de Kerim dans la direction d'une large brèche qui avait été faite par l'explosion dans le mur du jardin. Il se demandait ce qu'il pouvait bien se passer.

La bande de gazon entre le trou du mur et la piste de danse n'était qu'une mêlée de silhouettes qui couraient et se battaient. Ce n'est qu'au moment d'arriver sur le théâtre du combat que Bond

distingua, d'après leur costume, les Bulgares trapus, dans le tourbillon bigarré des tziganes. Les Sans Visage paraissaient plus nombreux que les tziganes, près de deux contre un. Au moment où Bond regardait la mêlée, un jeune tzigane en fut rejeté, se tenant le ventre. Il alla à tâtons vers Bond, en toussant affreusement. Deux petits hommes bruns lui couraient après, les couteaux tournés vers le sol. Bond se rejeta instinctivement de côté, afin de ne pas tirer dans la foule. Il visa aux jambes, juste au-dessous du genou ; son arme cracha deux fois. Les deux hommes tombèrent, sans un bruit, la figure dans l'herbe.

Deux coups tirés. Il n'en restait que six. Bond se rapprocha du centre de la bagarre.

Un couteau siffla au-dessus de sa tête et vint tomber avec un bruit métallique sur la piste de danse.

Le couteau était certainement destiné à Kerim que Bond vit sortir de l'ombre en courant, avec deux hommes à ses trousses. Le second de ces hommes s'arrêta et leva son couteau comme pour le lancer, mais Bond tira, l'arme à la hanche, au jugé, et vit l'homme tomber. L'autre fit demi-tour et s'enfuit à travers les arbres. Kerim mit un genou en terre à côté de Bond, se débattant avec son automatique.

— Couvrez-moi, cria-t-il. Enrayé au premier coup ! Ce sont ces sacrés Bulgares. Dieu sait ce qu'ils croient être en train de faire !

Une main prit Bond à la bouche et le rejeta en arrière. Avant de tomber, il sentit une odeur de savon à l'acide phénique et de nicotine. On lui donnait un coup de pied derrière la nuque. En roulant de côté sur l'herbe, il s'attendait à voir luire un couteau. Mais les hommes, au nombre de trois, s'en prenaient à Kerim. Tandis que Bond se redressait sur un genou, il vit les silhouettes brunes trapues s'acharner sur l'homme, ramassé sur lui-même, qui fit un dernier moulinet avec son pistolet inutile avant de disparaître sous la masse. Au même instant, Bond se lança en avant et assena la crosse de son pistolet sur un crâne rasé. Un éclair passa devant ses yeux, et il vit le poignard recourbé du tzigane émerger d'un dos qui se soulevait. Aussitôt Kerim fut sur ses pieds ; le troisième homme s'enfuyait. Un autre restait debout dans la brèche du mur, criant un mot, toujours le même ; et un par un les combattants battaient en retraite, passaient devant l'homme et regagnaient la route.

— Tirez, James, tirez ! hurla Kerim. C'est Krilencu !

Il s'élança. Le pistolet de Bond cracha une fois. Mais l'homme avait esquivé en se jetant de l'autre côté du mur. Une distance de trente mètres, c'est trop pour tirer la nuit avec un automatique. Tandis que Bond abaissait son pistolet brûlant, on entendit la pétarade d'un escadron de Lambrettas qui démarrait. Bond écouta un moment le bourdonnement de guêpes s'envolant vers le bas de la colline. Le silence ne fut plus rompu que par les plaintes des blessés. Bond

regarda avec indifférence Kerim et Vavra, qui avaient poursuivi les fuyards, repasser par la brèche du mur et marcher au milieu des cadavres. De temps en temps, ils en retournaient un, d'un coup de pied. Les autres tziganes revenaient un par un de la route. Les femmes les plus âgées se précipitèrent, sortant de l'ombre pour accueillir leurs hommes.

Bond se secoua. A quoi diable tout cela rimait-il ? Dix ou douze hommes avaient été tués. Pourquoi ? Qui avait-on tenté d'atteindre ? Pas lui, Bond ! Quand il avait roulé à terre, sans défense, ils étaient passés devant lui et avaient foncé sur Kerim. C'était la seconde tentative de meurtre dirigée contre celui-ci. L'échauffourée avait-elle quelque rapport avec l'affaire Romanova ? Quel lien pouvait-il y avoir ?

Bond tressaillit. De la hanche, il tira deux fois. Le couteau tomba, inoffensif, sans avoir atteint le dos de Kerim. La silhouette, qui s'était dressée d'entre les morts, pivota lentement, comme un danseur de ballet, et tomba la figure contre le sol. Bond s'élança. Il était temps. Il avait vu la lame luire à la lumière de la lune et il avait eu une cible facile. Kerim eut un regard pour le corps, en proie aux convulsions de l'agonie. Il se retourna pour aller à la rencontre de Bond. Celui-ci s'arrêta net :

— Sacré dingue ! dit-il furieux. Ne pouvez-vous pas faire plus attention ? Il vous faudrait une nourrice !

La colère de Bond venait surtout du fait que c'était lui, il le savait, qui attirait ces dangers sur la tête de Kerim. Bruno fit une grimace, l'air honteux.

— Ça ne va pas, James. Vous m'avez sauvé la vie trop souvent. Nous aurions pu être amis, mais la distance entre nous est maintenant trop grande. Pardonnez-moi, mais je ne pourrai jamais vous revaloir cela.

Il retira sa main.

— Ne faites pas l'idiot, Bruno, dit-il en écartant cette pensée. Mon pistolet a fonctionné, le vôtre non, c'est tout. Vous auriez mieux fait d'en avoir un qui fonctionne. Pour l'amour de Dieu, dites-moi ce que tout cela signifie. Il y a eu trop de sang versé, ce soir. J'en suis malade. J'ai besoin d'un verre. Allons finir ce raki.

Et il prit le bras du gros homme.

Au moment où ils arrivaient près de la table, couverte des restes du souper, un cri terrible vint du fond du verger. Bond saisit la crosse de son Beretta. Kerim secoua la tête :

— Nous allons savoir maintenant à qui les Sans Visage en avaient, dit-il d'un air sombre. Mes amis sont en train d'élucider cela. Je peux déjà pressentir l'explication à laquelle ils seront conduits. Je crois qu'ils ne me pardonneront jamais de m'être trouvé ici ce soir.

Cinq de leurs hommes sont morts.

— Il aurait pu y avoir aussi une femme tuée, dit Bond sans s'émouvoir. A celle-là, votre présence a sauvé la vie. Ne vous montez pas la tête, Bruno. Ces tziganes savaient les risques qu'ils couraient, quand ils ont commencé à espionner pour vous contre les Bulgares. C'était une guerre entre gangs.

Il ajouta un peu d'eau au raki. Tous deux vidèrent leur verre d'un coup. Le chef tzigane revint. Il essuya la lame de son poignard sur une touffe d'herbe. Il s'assit et accepta le verre de raki que Bond lui tendait. Il paraissait de bonne humeur. Bond avait l'impression que la bataille n'avait pas duré assez à son gré. Le tzigane dit quelque chose d'un air sournois. Kerim rit dans sa barbe :

— Il dit qu'il vous avait bien jugé. Vous tuez bien. Il veut maintenant que vous preniez ces deux femmes.

— Dites-lui que, même une, ce serait encore trop pour moi. Mais dites-lui qu'elles sont belles. Je serais heureux s'il me faisait la grâce de décider que le combat a abouti à une partie nulle. Il aura besoin de ces deux filles ; elles feront des enfants pour la tribu.

Kerim traduisit. Les femmes regardèrent Bond d'un air revêche et dirent quelques paroles désagréables.

— Il dit que vous n'auriez pas dû demander une faveur aussi difficile à accorder. Il dit que votre cœur est trop tendre pour un bon combattant. Mais il fera ce que vous demandez.

Le tzigane fit semblant de ne pas remarquer le sourire de remerciement de Bond. Il se mit à parler très vite à Kerim, qui l'écoutait attentivement, l'interrompant de temps à autre pour lui poser une question. Le nom de Krilencu fut souvent prononcé. Kerim répondit. Il avait l'air contrit ; il refusa de se rendre aux protestations de l'autre. Vint une dernière référence à Krilencu. Kerim se tourna vers Bond :

— Mon ami, dit-il sèchement, c'est curieux, il semble que les Bulgares aient eu l'ordre de tuer Vavra et le plus grand nombre possible de ses hommes. L'affaire est claire. Ils savaient que le tzigane travaillait pour moi. Ce qu'ils ont fait est simple, mais un peu radical. Quand il s'agit de tuer, les Russes n'y mettent pas beaucoup de finesse. Ils aiment les hécatombes. Vavra était l'objectif principal. J'en étais un autre. Cette déclaration de guerre contre moi reste incompréhensible. Mais il semble qu'on ne devait pas vous toucher. On avait donné de vous une description précise, pour éviter toute erreur. C'est étrange. Peut-être désirait-on éviter les complications diplomatiques. Qui peut savoir ?... L'attaque était bien préparée. Ils sont arrivés au sommet de la colline par une route circulaire et sont descendus en roue libre, si bien que nous n'avons rien entendu. L'endroit est désert, et il n'y a pas un agent de police, à des kilomètres à la ronde. Je me reproche d'avoir

traité ces gens trop à la légère.

Kerim paraissait embarrassé et ennuyé. Il réfléchit.

— Mais maintenant, il est minuit. La Rolls doit être arrivée. Il y a encore quelque chose au programme avant que nous allions nous coucher. Et il est temps pour nous de prendre congé. Ces gens ont beaucoup à faire avant le lever du jour. Il y a pas mal de corps à jeter dans le Bosphore, et le mur doit être réparé. Il faut qu'au jour toute trace de la bagarre ait disparu. Notre ami vous souhaite une bonne santé. Il dit que vous devez revenir, que Zora et Vida vous appartiennent jusqu'à ce que leurs seins tombent. Il refuse de m'en vouloir pour ce qui est arrivé. Il dit que je dois continuer à lui envoyer des Bulgares. Dix ont été tués ce soir. Il en voudrait quelques-uns de plus. Et maintenant nous devons lui serrer la main et partir. C'est tout ce qu'il attend de nous. Nous sommes de bons amis, mais nous sommes des *gajos*. Et je crois comprendre qu'il ne tient pas à ce que nous voyions ses femmes pleurer leurs morts.

Kerim tendit son énorme main. Vavra la saisit, la retint et regarda Kerim dans les yeux. Pendant un instant ses yeux féroces s'obscurcirent. Puis il lâcha la main et se tourna vers Bond. Sa main était sèche, rude, épaisse comme la patte d'un animal. De nouveau ses yeux s'obscurcirent. Il lâcha la main de Bond. Il parla vite et sur un ton pressant à Kerim, leur tourna le dos et s'en retourna dans la direction des arbres.

Tous les tziganes étaient déjà au travail, et nul ne leva la tête quand Kerim et Bond franchirent la brèche du mur. A quelques mètres plus bas sur la route, à l'entrée du café, la Rolls était là, luisante au clair de lune. Un jeune homme était assis à côté du chauffeur. Kerim lui fit un geste de la main :

— C'est mon dixième fils. Il s'appelle Boris. Je pensais que je pourrais avoir besoin de lui, et je ne me suis pas trompé.

Le jeune homme se retourna pour dire :

— Bonsoir, monsieur.

Bond reconnut en lui l'un des employés de l'entrepôt. Il était brun et mince comme le secrétaire et ses yeux étaient aussi bleus.

La voiture se mit à descendre la colline. Kerim parla en anglais au chauffeur.

— C'est une petite rue à côté du square de l'Hippodrome. Quand nous serons sur le point d'arriver, il faudra avancer sans bruit. Je vous dirai quand il faudra arrêter. Avez-vous les uniformes et les équipements ?

— Oui, Kerim Bey.

— Très bien. Maintenant allez vite. Il est temps que nous puissions tous aller nous coucher.

Kerim s'enfonça dans son siège. Il prit une cigarette. Ils se mirent

à fumer. Bond regardait les rues crasseuses et se disait qu'une lumière indigente caractérise une ville pauvre. Kerim fut quelque temps sans parler.

— Le tzigane a dit que nous avions tous les deux sur nous les ailes de la mort. Il a dit que je devais me méfier d'un fils des neiges et que vous deviez faire attention à un homme qui est possédé par la lune. » Il ricana. « Voilà le genre de balivernes qu'ils racontent. Mais il ajoute que Krilencu n'est ni l'un ni l'autre de ces deux hommes. Ça, c'est bien !

— Pourquoi ?

— Parce que, Krilencu, je ne pourrai pas dormir avant de l'avoir tué. Je ne sais si ce qui est arrivé cette nuit a un rapport quelconque avec vous et votre mission. Ça m'est égal. Pour une raison ou une autre, on m'a déclaré la guerre. Si je ne tue pas Krilencu, à la troisième tentative il m'aura certainement. C'est pourquoi nous sommes en route, pour le rencontrer à Samarra.

LA BOUCHE DE MARILYN MONROE

La voiture allait vite dans les rues désertes. Ils virent des mosquées noyées dans l'ombre, des minarets éblouissants, passèrent sous l'aqueduc en ruines, traversèrent le boulevard Atatürk et contournèrent au nord les entrées barricadées du Grand Bazar. A la Colonne de Constantin, la voiture vira à droite, prit des rues misérables et tortueuses qui sentaient l'ordure et déboucha finalement dans un grand square, orné de trois colonnes de pierre, qui s'élançaient vers le ciel étoilé comme des fusées spatiales.

— Doucement, dit Kerim à voix basse.

Ils firent le tour du square, dans l'ombre des citronniers, descendirent une rue du côté est ; le phare situé sous le Palais du Sérail leur lança au passage un grand clin d'œil jaune.

— Arrêtez.

La voiture s'immobilisa dans l'ombre portée par les citronniers. Kerim tendit la main vers la poignée de la portière.

— Nous ne serons pas longs, James. Asseyez-vous à la place du chauffeur : « *Ben Bey Kerim'in ortagiyim* ». Vous pouvez retenir ? Ça veut dire : « Je suis avec Kerim Bey ». Ils vous laisseront tranquille.

— Merci beaucoup, grogna Bond. Vous allez peut-être trouver ça drôle, mais je vais avec vous. Quand je ne suis pas là, vous ne pouvez éviter de vous mettre dans le pétrin. De toute façon, je veux bien être pendu si je reste là, assis, à essayer de bluffer les flics. Ce qu'il y a de pire, quand on apprend bien consciencieusement à prononcer une phrase, c'est qu'on a l'air de connaître la langue. Le flic est capable de remettre ça, avec tout un feu roulant de mots turcs auxquels je ne pigerai rien, et il flairera quelque chose. Ne discutez pas, Bruno.

— Bon. Mais ne me tenez pas rigueur si ce que je vais faire ne vous plaît qu'à moitié, dit Kerim un peu embarrassé. Ça va être un meurtre de sang-froid. Dans mon pays, on laisse les chiens enragés tranquilles tant qu'ils dorment, mais quand ils se réveillent pour vous mordre, on tire dessus. On ne les provoque pas en duel. Vous êtes d'accord ?

— Quoi que vous disiez, j'ai toujours une balle en réserve, si vous ratez votre coup.

— Alors, venez, dit Kerim, comme à contrecœur. Nous avons pas mal à marcher. Les deux autres viennent par un autre chemin.

Kerim prit des mains du chauffeur une longue canne et une mallette de cuir. Il les lança sur son épaule et ils partirent en descendant la rue, dans la lueur jaune clignotante du phare. Le bruit de leurs pas éveillait derrière eux, contre les rideaux de fer des magasins, un écho caverneux. Il n'y avait pas un chat, et Bond était heureux de ne pas se trouver seul dans cette longue rue, avec, pour unique perspective, cet œil sinistre dans le lointain.

Dès son arrivée, Istanbul lui avait donné l'impression d'une ville où, dès la tombée de la nuit, l'horreur jaillit des pierres. Il lui semblait que cet endroit avait été, au cours des siècles, tellement noyé dans le sang et dans la violence que, dès la chute du jour, il n'était plus peuplé que de fantômes. L'instinct de Bond lui disait, comme cela avait été le cas pour d'autres voyageurs, qu'Istanbul était une ville dont il fallait s'estimer heureux de sortir vivant. Ils parvinrent à une ruelle puante qui, sur leur droite, descendait en pente rapide. Kerim s'engagea sur les pavés mal joints. « Regardez où vous mettez les pieds, dit-il à voix basse. Ordures est un mot poli pour désigner ce que mes charmants compatriotes jettent dans les rues. »

La lune mettait un reflet argenté sur les pavés humides. Bond s'efforçait de ne pas respirer. Il posait ses pieds l'un devant l'autre, bien à plat, les genoux ployés, comme s'il avait descendu une pente neigeuse. Il pensait à son lit d'hôtel, et aux coussins confortables de la voiture, là-bas, sous les citronniers à la douce odeur, et il se demandait quelle collection de puanteurs effrayantes sa mission en cours lui réservait encore.

Ils s'arrêtèrent au bout de la ruelle. Kerim se tourna vers Bond avec un large sourire satanique. Il lui désigna une masse d'ombre en forme de tour : « Mosquée du sultan Ahmet. Célèbres fresques byzantines. Désolé de ne pas avoir le temps de mieux vous montrer les beautés de mon pays. » Sans attendre la réponse de Bond, il tourna brusquement à droite et s'engagea dans un boulevard poussiéreux, bordé de boutiques modestes, qui descendait jusqu'à la mer de Marmara, qu'on voyait briller au loin. Ils marchèrent dix minutes en silence. Puis Kerim ralentit et fit signe à Bond de venir le rejoindre dans l'ombre.

— L'opération est simple, dit-il à voix basse. Krilencu habite plus bas, au bord de la voie ferrée. » Il fit un geste vague, dans la direction de feux rouges et verts qu'on voyait à l'extrémité du boulevard. « Il se cache dans une cabane, derrière une palissade publicitaire. Il y a une porte sur le devant de sa cabane, mais aussi une trappe donnant sur la rue et ménagée dans la palissade. Il croit que personne ne le sait. Mes deux hommes vont arriver par la porte, et lui va se glisser à travers la palissade. Alors, je lui tirerai dessus. Ça va ?

— Puisque vous le dites.

Ils descendirent le boulevard en frôlant les murs. Au bout de dix minutes, ils arrivèrent en vue de la palissade, haute de six mètres qui formait comme un mur coupant la perspective de la rue, au niveau d'un carrefour en forme de T. La lune éclairait la partie inférieure de la palissade, qui, de leur côté, se trouvait donc plongée dans l'ombre. Kerim, redoublant de précautions, mettait prudemment un pied devant l'autre. A environ quatre-vingts mètres de la palissade, l'ombre portée s'arrêtait et la lune éclairait vivement le carrefour. Kerim s'arrêta dans l'embrasure de la dernière porte qui se trouvait encore dans la zone d'ombre, et il fit arrêter Bond devant lui, tout contre sa poitrine.

— Maintenant, il faut attendre, murmura-t-il.

Bond entendit Kerim s'affairer derrière lui ; il perçut un petit bruit indiquant que ce dernier venait d'ouvrir le couvercle de la mallette de cuir. Un tube d'acier mince et pesant, d'environ soixante centimètres avec un renflement à chaque extrémité, vint se placer dans la main de Bond.

— Sniperscope, objectifs à infra-rouges, lui dit Kerim à l'oreille. Permet de voir dans l'obscurité. Appareil allemand. Jetez un coup d'œil là-bas, à cette grande affiche de film. Vous voyez ce visage : au-dessous du nez, vous allez distinguer le contour d'une trappe. En ligne droite en partant de la boîte à signaux...

Bond prit appui avec son avant-bras sur le montant de la porte et éleva le tube à la hauteur de son œil droit. Il le braqua sur la zone d'obscurité. Lentement, le noir passa au gris. Le contour d'un énorme visage féminin et quelques lettres apparurent. Bond put lire l'inscription :

NIYAGARA

MARILYN MONROE YE JOSEPH COTTEN

et au-dessous, le nom du dessin animé :

BONZO FUTBOLOU

Bond visa au-dessous de la chevelure de Marilyn Monroe, de la falaise du front, au-dessous des soixante centimètres du nez et des narines profondes comme des cavernes. Un carré, en effet, apparaissait très légèrement sur l'affiche. Il partait du dessous du nez et empiétait sur la vaste courbe séduisante des lèvres. La trappe mesurait près d'un mètre. De là, jusqu'au sol, il y avait un fameux saut à faire.

Bond entendit derrière lui une série de déclics assourdis. Kerim leva sa canne. Comme Bond s'y attendait, c'était une arme à feu, une carabine, dont la crosse métallique servait en même temps à la manœuvre de la culasse. La bosse trapue d'un silencieux avait pris la place du bout caoutchouté.

— Le canon de la nouvelle Winchester 88, chuchota Kerim avec fierté. Assemblée pour moi par un type d'Ankara. Tire la cartouche de

308. La courte. Trois coups. Passez-moi la lunette. Je veux prendre cette trappe dans ma ligne de mire avant que mes hommes ne se présentent par l'autre côté à l'entrée de la cabane. Ça ne vous fait rien, que j'utilise votre épaule comme appui ?

— Allez-y, répondit Bond en lui tendant le Sniperscope.

Kerim le fixa au-dessus du canon et glissa la carabine sur l'épaule de Bond.

— J'ai la trappe, chuchota Kerim. Juste au point où Vavra m'a dit qu'elle était. C'est un type bien.

Il abaissa sa carabine au moment où deux agents de police faisaient leur apparition, à droite du carrefour. Bond se raidit.

— Ne vous inquiétez pas : c'est mon fils et le chauffeur.

De ses deux doigts introduits dans sa bouche, il émit un sifflement doux et bref, pendant une fraction de seconde. L'un des agents fit le geste de se placer la main sur la nuque. Ils tournèrent tous les deux et s'éloignèrent, leurs pas retentissant bruyamment sur le pavé.

— Encore quelques minutes, dit Kerim, toujours à voix basse. Il faut qu'ils fassent le tour, pour passer de l'autre côté de cette palissade.

Bond sentit le lourd canon de l'arme glisser sur son épaule pour se mettre en position. Le silence qui régnait sous le clair de lune fut rompu par le bruit métallique de la boîte à signaux, derrière la palissade. L'un des bras du signal s'abaissa. Un point de lumière verte apparut au milieu d'une grappe de feux rouges. Il y eut un roulement doux et lent dans le lointain, vers la gauche, près de la pointe du Sérail. Le bruit se rapprocha, pour devenir le halètement puissant d'une machine et le cliquetis grinçant d'une suite de wagons de marchandises mal attelés. Une faible lueur jaune apparut sur le quai à gauche. La locomotive, tirant péniblement son convoi, fit son apparition et passa sous la palissade. Le train s'ébranlait lentement et commençait son voyage de 150 km jusqu'à la frontière grecque. Sa silhouette sombre se détachait sur la mer d'argent ; d'épais nuages de fumée, provenant d'un fuel de mauvaise qualité, s'élevaient verticalement dans l'air paisible. La lueur rouge du wagon de queue brilla un instant, puis disparut. On entendit un roulement plus grave, au moment où la machine entra dans une tranchée, puis deux coups de sifflets tristes et discordants, à l'approche de la station de Buyuk, à 1 500 mètres de là.

Le roulement du train s'éteignit. La carabine se fit plus lourde sur l'épaule de Bond. Il se fatiguait les yeux à essayer de voir l'objectif noyé dans l'ombre. Au milieu, un carré plus sombre se détacha. Bond leva la main gauche, pour faire écran entre ses yeux et la lumière de la lune. A son oreille droite, la voix de Kerim dit, dans un souffle : « Le

voici ».

La forme sombre d'un homme émergea de la bouche de l'énorme affiche, d'entre les grandes lèvres violettes entrouvertes et extatiques. La forme resta suspendue, comme un ver sortant de la bouche d'un cadavre.

L'homme se laissa tomber. Un bateau se dirigeant vers le Bosphore mugit dans la nuit, comme un animal dans un zoo. Bond sentit perler la sueur à son front. Le canon de l'arme s'inclina, tandis que l'homme faisait un bond silencieux dans leur direction.

« Quand il sera sur le point de quitter la zone d'ombre, il va se mettre à courir », se dit Bond. « Espèce d'idiot, essaie de voir plus loin, en bas... ! »

C'était le moment. L'homme se pencha pour partir, d'un bond rapide, et traverser la rue illuminée. Il allait sortir de l'ombre. Sa jambe droite s'inclina en avant et son épaule pivota pour lui donner de l'élan.

A l'oreille de Bond, il y eut comme le claquement d'une hache s'enfonçant dans un tronc d'arbre. L'homme plongea en avant, les bras en croix. Il y eut un bref « toc » au moment où son menton, ou son front, heurta le sol.

Un étui vide tomba au pied de Bond avec un bruit métallique. Il entendit le déclic de la deuxième cartouche pénétrant dans la chambre. Les doigts de l'homme se crispèrent un moment sur les pavés. Ses souliers frappèrent le sol. Puis il resta étendu, complètement immobile. Kerim eut un grognement ; la carabine quitta l'épaule de Bond. Celui-ci entendit Kerim replier l'arme et ranger le le Sniperscope dans son étui de cuir.

Bond détourna les yeux de la silhouette gisant sur la chaussée, celle d'un homme qui avait vécu et qui n'était plus. Il eut un moment d'amertume, contre la vie qui le rendait témoin de pareilles choses. Cette amertume n'était pas dirigée contre Kerim. Deux fois, ce dernier avait été pris pour cible par l'homme qui gisait là. Dans un certain sens, cela avait été un long duel, au cours duquel l'homme avait tiré deux fois, Kerim une seule. Mais celui-ci était le plus intelligent des deux, celui qui avait plus de sang-froid et de chance, et voilà ce qui en était advenu. Mais jamais Bond n'avait tué de sang-froid et n'avait eu le goût de guetter ainsi une proie, ou d'aider quelqu'un à le faire. Kerim lui prit silencieusement le bras. Ils quittèrent lentement le théâtre du drame, en reprenant le chemin par lequel ils étaient venus. Kerim semblait deviner les pensées de son compagnon : « La vie est pleine de mort, dit-il avec philosophie, et elle est souvent l'instrument de la mort. Je ne regrette pas d'avoir tué cet homme. De même que je ne regretterais pas d'avoir tué l'un de ces Russes que nous avons vus aujourd'hui dans leur bureau. Ce sont des gens inflexibles. Avec eux,

ce que vous n'obtiendrez pas par la force, vous ne l'obtiendrez pas de la mansuétude. Ils sont tous les mêmes, les Russes. Je voudrais voir votre gouvernement s'en rendre mieux compte et se montrer ferme avec eux. Simplement, de temps en temps, une petite leçon de savoir-vivre, comme celle que je leur ai donnée ce soir. »

— En politique internationale, on n'a pas toujours la chance de pouvoir agir rapidement et proprement, comme vous l'avez fait ce soir. Et n'oubliez pas que vous n'avez puni qu'un de leurs satellites, un de ces hommes qu'ils trouvent toujours pour se charger de leurs sales besognes. Remarquez que je suis tout à fait d'accord avec vous au sujet des Russes. Ils ne comprennent pas du tout la carotte. Il n'y a que le bâton. Avant tout, ils sont masochistes. Ils adorent le knout. C'est pourquoi ils étaient si heureux sous Staline. Il leur en donnait. Je ne sais comment ils vont réagir aux bouts de carottes dont Khrouchtchev et compagnie sont en train de les gaver. L'ennui, c'est qu'en Angleterre la mode est à la carotte pour tous. Dans le pays et à l'étranger. Nous ne montrons plus les dents – seulement les gencives.

Kerim eut un rire amer, mais ne répondit rien. Ils remontaient la ruelle puante et ils étaient trop essoufflés pour parler. Arrivés au sommet, ils se reposèrent un instant, puis repartirent lentement dans la direction du square de l'Hippodrome.

— Alors, vous me pardonnez pour ce soir ?

Il était curieux d'entendre ce gros homme, habituellement violent, chercher à être réconforté.

— Vous pardonner ? Mais de quoi ? Ne soyez pas ridicule. » L'intonation de Bond exprimait l'affection. « Vous avez un boulot à faire, et vous le faites. J'ai été très impressionné. Vous jouissez ici d'un décor exceptionnel. C'est moi qui devrais vous présenter mes excuses. Il semble que je vous aie attiré pas mal d'ennuis. Et vous y avez fait face. Quant à moi je n'ai fait que marcher sur vos talons. Je n'ai absolument pas avancé dans mon boulot principal. « M » va commencer à s'impatienter. Il y a peut-être un message à l'hôtel.

Kerim raccompagna Bond, alla avec lui jusqu'au bureau. Il n'y avait pas de message. Kerim lui donna une tape sur l'épaule : « Ne vous en faites pas, ami, lui dit-il sur un ton réconfortant, quand on espère, on déjeune de bon appétit. Gavez-vous d'espoir. Je vous envoie la voiture dans la matinée, et s'il n'y a rien de nouveau, je trouverai bien quelques aventures à vous proposer, pour passer le temps. Nettoyez votre arme et endormez-vous dessus. Ce sera pour vous deux un repos bien gagné. »

Bond monta les quelques marches qui conduisaient à sa chambre, ouvrit la porte et poussa le verrou. Le clair de lune filtrait entre les rideaux. Il alluma sur la coiffeuse les petites lampes voilées de rose, ôta rapidement ses vêtements, passa dans la salle de bains et

resta quelques minutes sous la douche. Il se dit que le samedi quatorze avait été beaucoup plus fertile en événements que le vendredi treize. Il se lava les dents, se gargarisa, pour se débarrasser des odeurs de la journée, éteignit dans la salle de bains et retourna dans sa chambre. Il tira un rideau, ouvrit toute grande la haute fenêtre et resta là, tenant les rideaux écartés. Il embrassa du regard la vaste cuvette d'eau en forme de boomerang qui scintillait sous la lune. Sur son corps nu la brise nocturne était délicieusement fraîche. Il regarda sa montre : il était deux heures.

Bond bâilla en frissonnant et laissa retomber les rideaux. Il se pencha pour éteindre les lumières de la coiffeuse. Soudain, il se raidit, son cœur eut un sursaut.

Il y avait eu dans l'ombre, au fond de la chambre, comme un petit rire nerveux, vite étouffé. Une voix féminine dit :

— Pauvre Monsieur Bond, comme vous devez être fatigué ! Venez-vous coucher.

NOIR SUR ROSE

Bond se retourna d'un seul coup. Il parcourut des yeux toute l'étendue du vaste lit, mais il était encore ébloui par la lumière de la lune. Il traversa la pièce et s'en fut allumer la lampe de chevet voilée de rose. Sous le simple drap qui recouvrait le lit, on voyait se dessiner la forme longue d'un corps. Des cheveux bruns étaient répandus sur l'oreiller. On apercevait le bout des doigts, qui maintenaient le drap sur le visage. Plus bas, les seins se dressaient comme des collines sous la neige.

Bond eut un bref éclat de rire. Il se pencha en avant et tira légèrement les cheveux répandus sur l'oreiller. Il y eut sous le drap un petit cri de protestation. Bond s'assit sur le bord du lit. Après un moment de silence, un coin du drap se souleva avec précaution et un grand œil bleu se mit à examiner Bond.

— Vous paraissez bien élevé !

Le son de la voix était étouffé par le drap.

— Et vous ? Comment êtes-vous venue jusqu'ici ?

— En descendant deux étages. J'habite l'hôtel, moi aussi.

La voix était grave et provocante. Avec un très léger accent.

— Bon. Alors je vais me coucher.

Le drap descendit rapidement jusqu'au menton et la jeune fille se remonta sur les oreillers. Elle rougit.

— Oh non ! Il ne faut pas !

— Mais c'est mon lit. D'ailleurs, vous m'avez dit tout à l'heure de me coucher.

Le visage était d'une incroyable beauté. Bond essaya de l'examiner de sang-froid, et elle rougit encore davantage.

— C'était une façon de parler. Pour me présenter.

— Très heureux de faire votre connaissance. Mon nom est James Bond.

— Et le mien est Tatiana Romanova ». Le second « a » de Tatiana et le premier de Romanova étaient plus longs et elle y faisait porter l'accent tonique. « Mes amis m'appellent Tania ».

Il y eut un temps, pendant lequel ils s'observèrent, la fille avec curiosité et aussi avec ce qui aurait pu passer pour un certain soulagement, Bond avec une froide méfiance. Elle fut la première à rompre le silence.

— Vous êtes tout à fait comme sur vos photos. » Et elle rougit à nouveau. « Mais vous devriez mettre quelque chose sur vous. Ça me gêne.

— Vous ne me gênez pas moins. C'est ce qu'on appelle le « désir sexuel ». Si j'entre dans le lit avec vous, ça n'aura plus aucune importance. Et à ce propos qu'est-ce que vous avez sur vous, en ce qui vous concerne ?

Elle baissa un peu le drap pour laisser apparaître un ruban de velours noir d'un demi-centimètre autour du cou : « Ceci. »

Bond plongea dans les yeux bleus aguichants. Ils s'ouvraient tout grands, comme pour demander si, par hasard, ce ruban n'était pas un vêtement convenable. Bond sentit que son corps échappait à son contrôle.

— Le diable vous emporte, Tania. Où sont vos affaires ? Vous n'avez pas pris l'ascenseur dans cette tenue ?

— Oh non ! ce n'aurait pas été *kulturny* ! Mes affaires sont sous le lit.

— Eh bien, si vous croyez que vous allez quitter cette pièce comme ça... !

Bond s'interrompit au milieu de sa phrase. Il se leva du lit pour aller passer une veste de pyjama de soie bleu foncé, qu'il portait sans pantalon pour dormir.

— Ce que vous suggérez n'est pas *kulturny*.

— Ah non ? » répondit Bond sur un ton sarcastique. Il revint près du lit, approcha une chaise, et sourit à l'inconnue. « Dans ce cas, je vais vous dire quelque chose de *kulturny* : vous êtes l'une des plus belles femmes du monde.

La jeune fille rougit encore une fois, puis le regarda avec sérieux : « Vous dites vrai ?... Je trouve que ma bouche est trop grande. Suis-je aussi belle que les filles occidentales ? On m'a dit une fois que je ressemblais à Greta Garbo. Est-ce vrai ?

— En mieux, répondit Bond. Il y a plus de lumière sur votre visage. Et votre bouche n'est pas trop grande. Juste la taille qu'il faut. Pour moi, en tout cas.

— Qu'est-ce que c'est : la lumière sur le visage ?... Qu'est-ce que vous entendez par là ?

Bond voulait surtout dire qu'elle n'avait pas l'air d'une espionne russe. Elle n'avait rien de la réserve soupçonneuse d'une espionne. Rien de sa froideur, de son esprit calculateur. Elle donnait une impression d'enthousiasme et de gaieté. Tout cela se voyait dans les yeux. Il chercha une phrase peu compromettante.

— Vos yeux sont pleins de joie et de gaieté, dit-il timidement.

— C'est curieux, répondit-elle avec sérieux. Il n'y a pas beaucoup de joie ni de gaieté en Russie. On ne parle pas de ces choses.

Jamais, jusqu'à présent, on n'y avait fait allusion devant moi.

Gaieté ? Après les deux mois qu'elle venait de passer comment pouvait-elle avoir encore l'air gai ? Et pourtant, c'était vrai, il y avait dans son cœur quelque chose de léger. Était-elle d'un naturel frivole ? Ou bien cela avait-il un rapport avec cet homme qu'elle n'avait encore jamais rencontré ? Avec le soulagement qu'elle éprouvait en le voyant, après l'angoisse où elle s'était trouvée plongée, à la perspective de ce qu'elle allait avoir à faire ? C'était certainement beaucoup plus facile qu'elle ne l'avait craint. Lui rendait tout facile –, il mettait l'affaire sur le plan de la plaisanterie, avec le piment du danger. Il était terriblement beau. Et il paraissait très soigné. Est-ce qu'il lui pardonnerait quand, une fois à Londres, elle lui dirait tout ? ...Quand elle lui avouerait qu'on l'avait envoyée vers lui pour le séduire ? On lui avait même dit au cours de quelle nuit cela devrait avoir lieu, et le numéro de la chambre... Il ne s'en soucierait probablement guère. Ça ne lui porterait d'ailleurs aucun préjudice. C'était simplement pour elle un moyen d'entrer en Angleterre pour faire ces fameux rapports. « De la gaieté et de la joie dans les yeux ! » Eh bien, pourquoi pas ? C'était possible. Cela donnait une merveilleuse sensation de liberté, d'être seule avec un homme comme celui-là, et de savoir que cela ne vous exposait à aucune punition. C'était terriblement excitant.

— Vous êtes très beau, dit-elle. » Elle chercha une comparaison qui lui serait agréable. « Vous avez l'air d'un acteur de cinéma américain.

— Juste ciel ! C'est bien la pire insulte qu'on puisse faire à un homme.

Elle s'empressa de tirer parti de son erreur. Comme c'est curieux, que ce compliment ne fût pas à sa convenance ! Tout le monde, dans l'hémisphère occidental, n'a-t-il donc pas envie de ressembler à une étoile de cinéma ?

— Je mentais pour vous faire plaisir, dit-elle. En réalité vous ressemblez à mon héros favori. Il figure dans le livre d'un auteur russe appelé Lermontov. Je vous en parlerai un jour.

Un jour ? Bond estima qu'il était temps d'en venir aux affaires sérieuses.

— Ecoutez-moi, Tania.

Il essaya de ne pas trop contempler le magnifique visage qui se détachait sur l'oreiller et de fixer simplement le regard à la pointe du menton.

— Cessons de faire les fous et soyons sérieux. Quel est le sens de tout cela ? Avez-vous vraiment l'intention de m'accompagner en Angleterre ?

Il regarda ses yeux. Cela lui fut fatal, car elle les avait de nouveau ouverts tout grands, et il y découvrit une redoutable

expression d'innocence.

— Mais naturellement !

Cette réponse directe amena chez lui un léger mouvement de recul et il se mit à la regarder avec une certaine méfiance.

— Etes-vous sûre ?

— Oui.

Les yeux avaient maintenant une expression de sincérité. Elle avait cessé de marivauder.

— Vous n'avez pas peur ?

Il vit une ombre passer dans le regard. Mais ce n'était pas ce qu'il croyait. Elle venait de se rappeler qu'elle avait un rôle à jouer. Il fallait qu'elle eût l'air terrifiée par ce qu'elle faisait. Terrifiée. La comédie lui avait paru jusqu'à présent facile à jouer, mais il n'en était plus tout à fait de même. Comme c'était étrange ! Elle se décida à prendre un biais.

— Oui, j'ai peur. Mais plus autant, maintenant. Vous me protégerez. Je savais d'ailleurs que vous le feriez.

— Oui, oui, bien sûr !

Bond songea aux parents qu'elle avait pu laisser en Russie, mais il chassa aussitôt cette pensée. Qu'était-il en train de faire ?... La dissuader de le suivre ?... Il s'interdit de penser aux conséquences que ce coup de tête pourrait avoir pour elle.

— Vous n'avez pas de souci à vous faire. Je veillerai sur vous.

Et maintenant il devait poser la question qu'il avait esquivée jusque-là. Il ressentait une gêne ridicule. La fille n'était pas du tout telle qu'il s'attendait à la trouver. Poser cette question, c'était tout gâcher. Mais c'était indispensable.

— Et cet appareil ?

C'était comme s'il lui avait donné une paire de gifles ! Les yeux de Tania prirent une expression douloureuse. Elle était au bord des larmes.

Elle remonta le drap sur sa bouche et parla au travers. Au-dessus du drap, un regard glacial.

— C'est donc cela que vous voulez ?

— Voyons... écoutez.

Et Bond s'efforçait de prendre un ton détaché :

— Cet appareil n'a rien à faire avec vous et moi. Mes patrons de Londres tiennent à l'avoir, c'est tout.

Puis il pensa à la sécurité et ajouta d'un air indifférent :

— Ce n'est pas qu'il soit tellement important. Ils savent déjà tout sur cet appareil, qu'ils considèrent comme une belle invention russe. Ils veulent simplement un exemplaire pour le copier. Vos compatriotes ne copient-ils pas de même les appareils photographiques, et bien d'autres fabrications étrangères ?

Dieu ! comme cette explication semblait boiteuse !

— Maintenant, c'est vous qui mentez !...

Et une grosse larme roula d'un des deux grands yeux bleus sur la joue soyeuse, puis sur l'oreiller. Elle cacha de nouveau ses yeux sous le drap.

Bond glissa la main sous le drap et la posa sur le bras. Celui-ci fut retiré avec colère.

— Au diable cette sacrée machine ! finit-il par dire avec impatience. Mais, bon sang, Tania, vous devez savoir qu'on m'a chargé d'un travail. Faites la réponse que vous voudrez, et puis nous cesserons d'y penser. Nous avons bien d'autres sujets de conversation. Nous devons, par exemple, arranger notre voyage et tout ce qui s'ensuit. Bien sûr, mes patrons s'intéressent à l'appareil, sinon ils ne m'auraient pas envoyé jusqu'ici pour que je vous ramène, l'un et l'autre.

Tatiana tamponna ses yeux avec le drap ; puis, brusquement, elle le rabattit jusqu'à ses épaules. Elle savait qu'elle avait été sur le point d'oublier sa mission. C'est précisément ce qui était arrivé... Mais si seulement il avait dit : la machine, c'est sans importance, du moment que vous venez avec moi ! Il ne fallait pas en espérer tant. L'homme avait raison : il avait son boulot, elle avait le sien. Elle le regarda avec calme :

— Je l'apporterai. N'ayez crainte. Mais ne parlons plus de cela. A vous d'écouter.

Elle se remonta un peu sur les oreillers.

— Il faut que nous partions ce soir.

La leçon apprise lui revenait en mémoire :

— C'est notre seule chance. Ce soir je suis de service de nuit à partir de six heures. Je serai seule au bureau et je prendrai le Spektor.

Les yeux de Bond se rétrécirent. Son esprit se mit à galoper, à la pensée de tous les problèmes auxquels il allait devoir faire face. Où cacher la fille ? Comment l'embarquer à bord du premier avion, quand la disparition du Spektor aurait été constatée ? Ç'allait être joliment risqué ! Les autres ne reculeraient devant rien pour rattraper la fille et l'appareil. Ils bloqueraient les routes menant à l'aéroport. Ils mettraient une bombe dans l'avion. Ils feraient n'importe quoi.

— C'est merveilleux, Tania, dit-il sur un ton très naturel. Nous resterons cachés jusqu'à demain matin et nous prendrons le premier avion.

— Ne faites pas la bête. » Tatiana savait qu'elle allait maintenant avoir un rôle difficile à jouer. « Nous prendrons le train : l'Orient-Express, qui part ce soir à neuf heures. Vous croyez donc que je n'ai pas réfléchi à tout cela ? Je ne resterai pas à Istanbul une minute de plus que ce qui sera nécessaire. Nous aurons passé la frontière au lever

du jour. Vous devez vous procurer les billets et un passeport. Je voyagerai en me faisant passer pour votre femme. » Elle regarda d'un air heureux : « Ça me plaira. Dans un de ces "coupés" dont on parle dans les livres... Ce doit être très confortable. Comme une petite maison roulante. Dans la journée, nous parlerons, nous lirons. Et la nuit vous resterez dans le couloir, à la porte de notre maison, pour monter la garde.

— Diable ! bien sûr que je le ferai, dit Bond. Mais écoutez-moi Tania. C'est insensé. Ils ne peuvent pas ne pas nous coincer quelque part. Il y a quatre jours et cinq nuits de voyage, pour aller jusqu'à Londres par ce train. Il faut penser à autre chose.

— Non, dit-elle posément. Je ne partirai que comme cela. Si vous êtes malin, comment pourront-ils nous trouver ?

« Mon Dieu ! se disait-elle. Pourquoi ont-ils tant insisté au sujet de ce train. Mais ils ont été formels. » C'était l'endroit rêvé pour des amoureux, avaient-ils dit. Elle aurait quatre jours pour se faire aimer de lui. Et quand ils seraient parvenus à Londres, la vie deviendrait facile pour elle. Il la protégerait. Autrement, s'ils allaient à Londres par avion, on la mettrait en prison dès son arrivée. Ces quatre jours étaient indispensables. Et attention ! elle était prévenue : il y aurait dans le train des gens à eux, pour s'assurer qu'elle ne s'enfuirait pas. Qu'elle prît donc bien garde et qu'elle obéît aux ordres ! Oh ! mon Dieu, il lui tardait maintenant de se trouver avec Bond pendant quatre jours dans cette petite maison roulante ! C'était par devoir qu'elle l'avait conduit à cette solution. C'était maintenant son désir passionné de la voir se réaliser.

Elle guettait l'expression de physionomie de Bond. Elle avait envie de lui tendre la main pour le rassurer, de lui dire que tout irait bien. Lui affirmer que c'était une *konspiratsia* inoffensive pour la faire entrer en Angleterre, qu'il ne leur serait fait aucun mal, car ce n'était pas l'objectif du complot.

— Bon, je continue à trouver cela insensé, dit Bond, en se demandant déjà quelle serait la réaction de « M ». Mais je pense que cela pourra marcher. J'ai le passeport. J'aurai besoin d'un visa yougoslave », dit-il en la regardant d'un air grave : « Vous ne pensez tout de même pas que je vais prendre la partie du train qui traverse la Bulgarie ? Ou alors je croirai que vous voulez me kidnapper.

— Mais bien sûr, dit Tatiana avec un petit rire étouffé. C'est exactement ce que je veux faire.

— Maintenant, taisons-nous, Tania. Il faut que je prépare tout cela. Je vais prendre les billets et demander à l'un de nos hommes de nous accompagner. A tout hasard. C'est un type charmant. Il vous plaira. Votre nom est Caroline Somerset. Ne l'oubliez pas. Comment vous rendrez-vous au train ?

— Karolin Siomerset. » La jeune fille répétait ce nom. « C'est un joli nom. Et vous êtes Monsieur Siomerset. » Elle rit gaiement. « C'est amusant. Ne vous faites pas de mauvais sang pour moi. Je prendrai le train juste avant le départ. C'est à la gare Sirkeci. Je sais où c'est. C'est donc entendu. Et ne nous faisons plus de mauvais sang.

— Supposons que vous manquiez de cran au dernier moment... Qu'ils vous surprennent...

Bond était soudain un peu inquiet, de voir la jeune fille aussi confiante. Comment pouvait-elle être aussi sûre de son fait ? Un petit tressaillement d'inquiétude, quelque chose qui ressemblait à un léger soupçon, lui parcourut l'échine.

— Avant de vous voir, j'avais peur. Maintenant, non.

Tatiana essayait de se persuader que c'était là la vérité. D'une certaine façon, ce n'était pas loin de l'être.

— Maintenant, je sais que je ne manquerai pas de cran, comme vous dites. Ils ne peuvent pas me prendre. Je laisserai mes affaires à l'hôtel et j'emporterai au bureau mon sac de tous les jours. Il n'y a que mon manteau de fourrure que je ne veux pas leur laisser. Je l'aime trop. Mais c'est demain dimanche, et ce sera une raison valable de le mettre ce soir, en allant prendre mon service. A huit heures et demie, je sortirai et je me ferai conduire à la gare en taxi. Et maintenant, il faut que vous cessiez tout de suite d'avoir l'air préoccupé. » D'un mouvement spontané, mais aussi parce qu'elle devait le faire, elle tendit une main vers lui : « Dites que vous êtes content. »

Bond alla s'asseoir sur le bord du lit. Il prit la main de Tania et la regarda dans les yeux. « Mon Dieu, se disait-il, j'espère que tout est bien ainsi ! J'espère que ce plan insensé réussira. Cette fille merveilleuse tricherait-elle ? Est-elle sincère ? Est-elle ce qu'elle paraît être ? » Ses yeux ne disaient qu'une chose, qu'elle était heureuse, qu'elle voulait qu'il l'aimât, qu'elle était surprise de ce qu'il lui arrivait. L'autre main de Tatiana vint le prendre par le cou et l'attira impétueusement vers elle. Tout d'abord, sa bouche trembla sous celle de Bond. Puis, emportée par un élan passionné, elle s'abandonna dans un baiser sans fin.

Bond s'agenouilla au bord du lit. Sans interrompre leur baiser, il saisit le sein gauche de Tania, et sentit le mamelon se durcir de désir. Sa main descendit, caressa le ventre plat. Les jambes de Tatiana s'agitèrent langoureusement. Elle gémit doucement. Sa bouche quitta celle de Bond. Sous les yeux fermés, les longs cils frissonnaient comme des ailes de colibri. Bond saisit le haut du drap et le rabattit jusqu'au pied du lit. Elle ne portait rien d'autre que le ruban de velours noir autour du cou, et des bas de soie noire, roulés au-dessus des genoux. Ses bras enlacèrent Bond.

Au-dessus d'eux, sans qu'ils s'en doutassent ni l'un ni l'autre,

derrière le faux miroir encadré d'or placé à la tête du lit, les deux photographes de SMERSH se serraient dans la minuscule cabine de voyeur, où tant d'amis du propriétaire avaient déjà assisté à la nuit de noces des clients, qui occupaient la chambre d'apparat du Kristal Palas. Les chasseurs d'images regardaient se former, se rompre et se reformer encore les arabesques passionnées de ces deux corps. Les mouvements d'horlogerie des caméras ronronnaient doucement, tandis que la respiration des deux hommes, bouche ouverte, se faisait plus courte, haletante, et que la sueur de l'excitation ruisselait de leurs faces bouffies, au-dessus de leurs cols crasseux.

ORIENT-EXPRESS

Il y a de grands rapides, chacun de son côté, qui desservent toute l'Europe. Mais trois fois par semaine, l'Orient-Express franchit encore, dans un bruit de tonnerre, les 3 045 kilomètres de rails miroitants qui séparent Istanbul de Paris.

Sous les lampes à arc, la longue locomotive allemande haletait, avec la respiration laborieuse d'un dragon sur le point de mourir d'une crise d'asthme. Chaque soupir menaçait d'être le dernier. Puis il en venait un autre. Des jets de vapeur s'échappaient des joints d'accouplement des wagons et se dispersaient rapidement, dans l'air de cette chaude soirée du mois d'août. L'Orient-Express était le seul train sous pression dans l'affreux terrier, à l'architecture rudimentaire, qu'est la gare principale d'Istanbul. Sur les autres voies, des trains vides, abandonnés sans machine, attendaient le lendemain. Seuls, la voie n°3 et son quai s'exaltaient de la tragique poésie des grands départs.

Une plaque de bronze massif était fixée au flanc du wagon bleu foncé : COMPAGNIE INTERNATIONALE DES WAGONS-LITS ET DES GRANDS EXPRESS EUROPEENS[10]. Au-dessous, engagée dans des rainures métalliques, une pancarte annonçait, en capitales noires sur fond blanc, ORIENT-EXPRESS, et au-dessous, sur trois lignes :

ISTANBUL THESSALONIKI BEOGRAD

VENEZIA MILAN

LAUSANNE PARIS

James Bond eut un regard distrait pour l'une des plus romanesques pancartes du monde. Pour la dixième fois, il regarda sa montre : 20 h 51. Ses yeux retournèrent à la pancarte : toutes ces villes étaient inscrites dans l'orthographe de leur propre pays, sauf une : MILAN. Pourquoi pas MILANO ?... Bond prit son mouchoir et s'épongea. Où diable était cette fille ? L'avait-on attrapée ? S'était-elle ravisée ? Avait-il été trop brutal la nuit d'avant, ou plutôt ce matin-même, dans le grand lit ?

20 h 55. Le halètement tranquille de la locomotive s'était arrêté. Lui succédait un « OUOUSCH ! » retentissant, au moment où la soupape automatique laissait échapper l'excès de vapeur. Bond observait le chef de gare. A une centaine de mètres de là, ce fonctionnaire, au milieu de la foule fourmillante, levait le bras, pour

faire signe au mécanicien et au chauffeur, et se mettait à remonter lentement le long du train, claquant les portières des troisièmes classes, placées en tête. Les voyageurs, pour la plupart des paysans qui rentraient en Grèce après avoir passé le dimanche avec des parents en Turquie, se penchèrent aux portières et se mirent à baragouiner, en s'adressant à la foule caquetante qui s'agitait sur le quai. Au-dessus, là où la lumière des lampes à arc s'estompait, pour faire place à la nuit, et où l'on voyait apparaître les étoiles dans l'ouverture en croissant, délimitée par le toit voûté de la gare, Bond vit une lumière rouge virer au vert.

Le chef de gare se rapprochait. L'employé des wagons-lits en uniforme marron vint donner une petite tape sur le bras de Bond : « *En voiture, s'il vous plaît*^[11] ». Deux Turcs cossus embrassèrent leurs maîtresses – elles étaient trop jolies pour être des épouses légitimes – et, dans un feu roulant de recommandations mêlées de rires, sautèrent sur le petit escabeau métallique et escaladèrent les deux marches du wagon. Il n'y avait pas sur le quai d'autres voyageurs pour les wagons-lits. Le contrôleur, avec un regard d'impatience vers le grand Anglais, ramassa l'escabeau et grimpa dans le wagon.

Le chef de gare s'approchait, continuant son travail méthodique. Encore deux wagons, les voitures de première et de seconde classes. Et alors, arrivant au garde-frein, l'homme lèverait son drapeau vert crasseux.

On ne voyait aucune silhouette venant du guichet et se hâtant sur le quai. Très haut au-dessus du guichet, près du toit, la petite aiguille de la grande horloge lumineuse fit un saut, pour venir se placer sur le chiffre neuf.

Bond entendit une glace se baisser au-dessus de sa tête. Il leva la tête et trouva immédiatement un peu gros le truc du voile noir. Cette idée de dissimuler ainsi des lèvres sensuelles et des yeux bleus pétillants !... Une idée d'« amateur ».

— Vite !

Le train s'ébranlait. Bond saisit la rampe et sauta sur la première marche. L'employé tenait toujours la porte ouverte. Bond entra sans se presser.

— Madame était en retard, dit l'employé. Elle est venue par le couloir. Elle a dû monter dans la dernière voiture.

Bond suivit le couloir garni de tapis jusqu'au coupé du centre. Il y avait sur le losange de métal blanc un chiffre 8 au-dessus d'un 7. La porte était entrebâillée. Bond entra et referma derrière lui. La jeune fille avait retiré son voile et son chapeau de paille noire. Elle était assise dans un coin côté fenêtre. Son long manteau de martre lustrée glissant de ses épaules, laissait apparaître une robe de shantung naturel avec une jupe plissée, des bas de nylon, couleur miel, une

ceinture et des souliers de crocodile noir. Elle paraissait calme.

— Vous n'aviez pas confiance, James ?

— Tania, dit-il en s'asseyant auprès d'elle, s'il y avait un peu plus de place, je vous retournerais sur mon genou pour vous flanquer une fessée. Vous avez failli me donner une maladie de cœur. Qu'est-il arrivé ?

— Rien, dit Tatiana, d'un air innocent. Que pouvait-il arriver ? J'avais dit que je serais là et je suis là. Vous n'avez pas confiance. Puisque je suis sûre que ma dot vous intéresse plus que moi, elle est là-haut.

Bond jeta un coup d'œil. Deux petites valises se trouvaient dans le filet à côté de la sienne.

— Dieu merci, vous êtes saine et sauve ! dit-il en lui prenant la main.

Elle vit dans ses yeux quelque chose qui la rassura : peut-être une vague expression de culpabilité, parce qu'il s'était avoué à lui-même que la machine l'intéressait plus que la fille. Elle garda la main de Bond et s'enfonça dans son coin d'un air satisfait. Le train faisait lentement le tour de la pointe du Sérail, en poussant des coups de sifflet stridents. Le phare illuminait les toits des tristes cabanes qui bordent la voie ferrée. De sa main libre, Bond prit une cigarette et l'alluma. Il pensa qu'ils n'allaient pas tarder à dépasser la grande affiche derrière laquelle Krilencu avait vécu – vivait encore vingt-quatre heures plus tôt. Bond revit la scène dans ses moindres détails. Le croisement des deux routes blanches sous la lune, les deux hommes dans l'ombre, l'homme condamné émergeant des lèvres purpurines...

La jeune fille contemplait avec tendresse le visage de son compagnon. Quelles étaient les pensées de cet homme ? Que se passait-il derrière ces deux yeux froids gris bleu, qui s'adoucissaient parfois et qui dans d'autres occasions, comme cela s'était produit la nuit d'avant, avant que la passion masculine ne s'assouvît dans les bras de la fille, se mettaient à briller comme des diamants ? Maintenant ils étaient sombres, absorbés dans leurs pensées. Se faisait-il du souci pour elle et lui ? Pour leur sécurité ? Si elle avait seulement pu lui dire qu'il n'y avait rien à craindre, qu'il était simplement son passeport pour entrer en Angleterre ? Lui, mais aussi la lourde valise que le Chef de la Délégation avait remise ce soir à Tatiana dans son bureau : « Voici avait-il dit, votre passeport pour l'Angleterre, Caporal. Regardez ». Et il avait défait la fermeture éclair. Un véritable Spektor, tout neuf « Veillez absolument à ne pas ouvrir de nouveau cette valise, et à ne pas la laisser en dehors de votre compartiment, jusqu'à ce que vous soyez arrivée à destination. Sinon, cet Anglais vous la prendra et vous jettera sur le ballast. C'est cette machine qu'il veut. Ne la laissez pas prendre sans vous, ou vous aurez manqué à votre mission. C'est

compris ? »

Un signal se dessina dans le crépuscule bleu. Tatiana regarda Bond se lever, ouvrir la fenêtre et se pencher dans l'obscurité. Leurs corps étaient voisins. Elle approcha son genou jusqu'à le toucher. Comme elle était extraordinaire, cette tendresse passionnée qui s'était emparée d'elle depuis la veille au soir, pour l'avoir aperçu nu, debout devant la fenêtre, les bras levés, en train d'ouvrir les rideaux, pour avoir vu de profil, à la lueur blafarde de la lune, son visage résolu sous les cheveux en broussaille ! Puis ç'avait été l'extraordinaire fusion de leurs regards et de leurs corps, la flamme qui s'était allumée soudain entre eux – entre deux agents secrets, lancés l'un vers l'autre par deux camps ennemis, qu'un monde sépare, antagonistes par profession et cependant, sur l'ordre de leurs chefs, transformés en amants... Tatiana saisit le bas du veston et tira. Bond referma la fenêtre et se tourna vers elle. Il lui sourit. Il lut dans ses yeux. Il se pencha, posa ses mains sur sa fourrure, à l'endroit des seins et l'embrassa furieusement. Tatiana se renversa l'entraînant avec elle. On frappa doucement deux coups à la porte. Il tira son mouchoir et se hâta d'essuyer le rouge sur ses lèvres. « Ce doit être mon ami Kerim, dit-il. Il faut que je lui parle. Je vais dire à l'employé de faire les lits. Restez-là, pendant ce temps. Je ne serai pas long. Je serai près de la porte. » Il se pencha, toucha la main de Tatiana, eut un regard pour ses grands yeux et pour sa bouche triste, entrouverte. « Nous aurons toute la nuit pour nous. Il faut tout d'abord que je veille à notre sécurité. » Il ouvrit le loquet et se glissa dehors. L'énorme masse de Bruno Kerim obstruait le couloir. Appuyé à la barre de cuivre, il regardait d'un œil morose, tout en fumant, s'éloigner la mer de Marmara. Car le train quittait la côte pour s'enfoncer en serpentant à l'intérieur dans la direction du nord. Bond vint s'appuyer à la barre à côté de Kerim. Celui-ci regarda le reflet du visage de Bond dans la vitre sombre et dit à voix basse : « Les nouvelles ne sont pas bonnes. Il y en a trois dans le train. »

— Ah ! s'exclama Bond, tandis qu'une décharge électrique lui parcourait l'échine.

— Ce sont les trois étrangers que nous avons vus dans leur bureau. De toute évidence, ils vous suivent, vous et la fille. Cela prouverait qu'elle joue double jeu. Non ?

Bond restait calme. Ainsi la fille était utilisée comme appât. Et cependant... Non, zut ! Elle ne pouvait pas jouer un rôle actif, ce n'était pas possible ! Et la machine à décoder ?... Peut-être, après tout, cette machine ne se trouvait-elle pas dans la valise. « Une minute », dit-il. Il se retourna, frappa doucement à la porte. Il entendit qu'on ouvrait, qu'on retirait la chaîne. Il entra et ferma la porte. Elle parut surprise. Elle avait cru que c'était l'employé qui venait faire les lits.

— Vous avez fini ? demanda-t-elle avec un sourire radieux.

— Asseyez-vous, Tatiana, il faut que je vous parle.

Elle vit alors le visage froid de Bond et son sourire s'évanouit. Obéissante, elle s'assit, les mains posées sur les genoux. Bond restait debout près d'elle. Qu'exprimait le visage de la fille ? La culpabilité ou la peur ?... Non, seulement la surprise et la froideur, pour se conformer à son attitude à lui.

— Ecoutez, Tatiana, dit-il d'une voix sévère. Il arrive une chose. Il faut que je voie dans votre sac si la machine s'y trouve bien.

— Descendez-le et regardez, répondit-elle d'un air indifférent.

Elle avait les yeux baissés. Ainsi, cela allait se passer comme le chef le lui avait dit ! Ils allaient prendre la machine et la chasser, peut-être même la jeter sur la voie. Ô Dieu ! cet homme allait-il lui faire cela ? Bond descendit la lourde valise et la posa sur la banquette. Il tira la fermeture éclair et regarda à l'intérieur. Oui, il y avait bien une boîte de métal laquée gris, avec trois rangées de touches plates, un peu comme une machine à écrire. Il tendit la valise : « C'est bien un Spektor ? »

Elle regarda d'un air indifférent et dit : « Oui ».

Bond referma le sac et le replaça dans le filet. Il s'assit à côté de la jeune fille :

— Il y a trois hommes de MGB dans le train. Nous savons qu'il s'agit de ceux qui sont arrivés à votre centre lundi. Que font-ils ici, Tatiana ?

Bond parlait d'une voix douce, mais il guettait la moindre des réactions de sa compagne.

Elle leva les yeux. Ils étaient pleins de larmes. Etaient-ce les larmes d'un enfant pris sur le fait ? Mais il n'y avait sur son visage aucune expression de culpabilité. Elle paraissait simplement terrifiée. Elle lui tendit la main, puis la retira :

— Vous n'allez pas me jeter sur la voie, maintenant que vous avez la machine ?

— Bien sûr que non ! répondit Bond avec un mouvement d'impatience. Ne soyez pas idiote. Mais il faut que nous sachions ce que ces hommes font là. A quoi est-ce que cela rime ? Vous saviez qu'ils devaient se trouver dans le train ?

Il essaya de découvrir quelque indice dans son attitude. Il n'y vit qu'un profond soulagement. Et quoi d'autre ?... Un air de calcul ? Des réticences ?... Oui, elle cachait quelque chose ! Mais quoi ? Tatiana paraissait réfléchir. Soudain, elle essuya ses yeux, du revers de sa main. Elle se pencha en avant, mit sur son genou une main humide de larmes. Elle regarda Bond dans les yeux, faisant tout son possible pour être crue.

— James, dit-elle, je ne savais pas que ces hommes étaient dans le train. On m'avait dit qu'ils partaient aujourd'hui mais pour

l'Allemagne. J'avais compris qu'ils devaient prendre l'avion. C'est tout ce que je peux vous dire. Jusqu'à ce que nous arrivions en Angleterre et que je sois hors d'atteinte des gens de mon pays, vous ne devez rien me demander de plus. J'ai fait ce que j'avais dit. Je suis ici avec l'appareil. Ayez confiance en moi. N'ayez pas peur pour nous. Je suis sûre que ces hommes ne présentent pour nous aucun danger. Absolument sûre. Ayez confiance.

« En suis-je tellement sûre ? » se demandait Tatiana. La femme Klebb lui avait-elle dit toute la vérité ? Mais elle aussi devait avoir confiance – confiance dans les ordres qu'elle avait reçus. Ces hommes devaient être des gardes chargés de s'assurer qu'elle ne quitterait pas le train. Ils ne pouvaient présenter aucun danger. Plus tard, quand ils seraient à Londres, James Bond la cacherait, pour la mettre hors de l'atteinte de SMERSH, et alors elle lui dirait tout, tout ce qu'il voudrait savoir. Elle avait déjà décidé cela dans son for intérieur. Mais Dieu sait ce qui lui arriverait dès à présent, si elle trahissait les *autres !* Ils l'attraperaient, d'une manière ou de l'autre, et lui avec elle. Elle le savait. On ne pouvait pas se cacher de ces gens. Et *ils* seraient sans pitié. Tant qu'elle jouerait son rôle, tout irait bien. Tatiana scruta le visage de Bond, pour y voir la preuve qu'il ajoutait foi à ses paroles.

Bond haussa les épaules et se leva.

— Je ne sais que penser, Tatiana. Vous me cachez quelque chose mais je crois que vous ne connaissez pas l'importance de ce que vous me cachez. Et je crois aussi que vous êtes vraiment persuadée que nous sommes en sécurité. C'est possible. La présence de ces hommes dans le train peut être une coïncidence. Il faut que je parle à Kerim et que nous prenions une décision. Ne vous faites pas de souci. Nous veillerons sur vous. Mais, maintenant, nous devons faire très attention.

Bond inspecta le compartiment. Il essaya d'ouvrir la porte de communication avec la cabine voisine. Elle était fermée au verrou. Il décida d'y mettre un coin, dès que le contrôleur serait parti. Il ferait de même à la porte du couloir. Et il resterait éveillé. Il n'était plus question de lune de miel en wagon ! Bond eut un sourire amer et sonna le contrôleur. Tatiana le regardait avec inquiétude.

— Ne vous faites pas de mauvais sang ! Couchez-vous dès que l'employé sera parti. N'ouvrez pas la porte sans vous être assurée que c'est bien moi qui frappe. Je resterai assis toute la nuit à veiller. Cela ira peut-être mieux demain. Je vais échafauder un plan avec Kerim. C'est un type bien.

Le contrôleur frappa. Bond le fit entrer et passa dans le couloir. Kerim était toujours là, regardant le paysage. Le train avait pris de la vitesse et s'enfonçait dans la nuit, son sifflet mélancolique et strident faisant écho contre les parois de la tranchée profonde, qui reflétaient en même temps les lumières dansantes et clignotantes des wagons.

Kerim ne bougeait pas, mais dans le miroir formé par la vitre du couloir il surveillait tout ce qui se passait. Bond lui raconta la conversation qu'il venait d'avoir. Il n'était pas facile d'expliquer à Kerim pourquoi il avait confiance en la jeune femme. Il voyait dans la vitre la bouche de Kerim esquisser un sourire ironique, tandis que Bond essayait de lui décrire ce qu'il avait lu dans les yeux de Tatiana, et l'intuition qu'il avait eue. Kerim eut un soupir résigné.

— James, dit-il, c'est à vous de jouer. Vous menez cette partie de l'opération. Nous avons déjà discuté la plupart de ces questions : que ce trajet en train est dangereux, qu'il aurait mieux valu envoyer l'appareil chez nous par la valise diplomatique, que cette fille est honnête ou ne l'est pas. Elle semble certainement s'être livrée à vous sans condition. En même temps, vous reconnaissez que vous vous êtes livré à elle. Partiellement, peut-être. Mais vous avez décidé de lui faire confiance. Dans la conversation téléphonique de ce matin avec « M », celui-ci a dit qu'il se rangerait à votre avis. Il s'en remet à vous. Qu'il en soit donc ainsi. Mais il ne savait pas que nous aurions comme escorte trois hommes de MGB. Nous non plus. Et je pense que cela aurait changé notre point de vue du tout au tout. Pas vrai ?

— Si.

— La seule chose à faire est donc de se débarrasser de ces trois hommes. Les faire descendre du train. Dieu sait ce qu'ils viennent faire ici ! Je ne crois pas plus que vous aux coïncidences. Mais une chose est certaine : nous n'allons pas continuer à supporter leur présence dans le train. C'est exact ?

— Bien sûr.

— Alors laissez-moi faire. Au moins pour ce soir. Nous sommes encore dans mon pays et j'y ai certains pouvoirs. Ainsi qu'énormément d'argent. Je ne peux pas me permettre de les tuer. Le départ du train serait différé. Vous et la fille pourriez être compromis. Mais je vais arranger quelque chose. Deux d'entre ces hommes ont des sleepings. Le plus âgé, l'homme à la moustache et au fume-cigarette en forme de petite pipe, est à côté de vous – ici, au n°6, dit-il en faisant un mouvement de la tête en arrière. Il voyage avec un passeport allemand, sous le nom de Melchior Benz, représentant de commerce. Le brun, l'Arménien est au n°12. Lui aussi a un passeport allemand : Kurt Goldfarb, ingénieur. Ils ont des billets pour Paris. J'ai vu leurs papiers, j'ai une carte de police. Le contrôleur n'a fait aucune difficulté. Il a tous les billets et tous les passeports dans sa cabine. Le troisième homme, celui qui avait un furoncle sur la nuque, se met à en avoir aussi sur la figure. Une brute immonde, stupide. Je n'ai pas vu son passeport. Il a une place assise en première, dans le compartiment à côté du mien. Il n'a pas besoin de présenter son passeport tant qu'on ne sera pas arrivé à la frontière. Mais il faudra qu'il montre son billet.

Avec des airs de conspirateur, Kerim tira de la poche de son veston un billet jaune de première classe. Il le remit immédiatement au même endroit en souriant fièrement à Bond.

— Comment diable... ?

— Avant de s'installer pour la nuit, dit Kerim en riant sous cape, ce lourdaud imbécile est allé aux toilettes. J'étais dans le couloir. Je me suis tout d'un coup rappelé comment nous nous y prenions quand j'étais petit, pour voyager à l'œil. J'ai attendu une minute, puis je me suis approché et j'ai frappé à la porte. Je tenais la poignée très solidement. "Contrôle des billets", ai-je dit à très haute voix. "Vos billets s'il vous plaît." Je l'ai dit en français, puis en allemand. J'ai entendu marmonner quelque chose à l'intérieur. J'ai senti qu'il essayait d'ouvrir la porte. Je la tenais si solidement qu'il a pu croire qu'elle était coincée. "Ne vous dérangez pas, Monsieur, ai-je dit poliment. Passez simplement le billet sous la porte." On agita encore plus vivement la poignée de la porte, et je pus entendre l'homme s'essouffler. Il y eut alors une pause et un petit bruit sous la porte. C'était le billet. "Merci, Monsieur", ai-je dit très poliment. J'ai cueilli le billet et je suis passé par le soufflet dans la voiture suivante. » Kerim eut un geste désinvolte. « Ce ballot doit être en train de dormir paisiblement, à l'heure qu'il est. Il croit qu'on lui rendra son billet à la frontière. Mais il se trompe, car le billet sera en cendres, et les cendres jetées au vent, dit Kerim en faisant un geste large vers la campagne noyée dans l'obscurité. Je m'arrangerai pour que cet homme soit expulsé du train, quelle que soit la somme d'argent qu'il a sur lui. On lui dira qu'une enquête doit être faite, que ses déclarations doivent être confirmées par l'agence de voyage. On l'autorisera à continuer son voyage par le train suivant.

Bond sourit, à l'évocation de Kerim faisant sa blague de collégien.

— Vous êtes un as, Bruno. Et les deux autres ?

Bruno Kerim haussa ses puissantes épaules.

— Il me viendra une idée, dit-il avec confiance. Le moyen d'attraper les Russes, c'est de les faire passer pour des idiots. De les embarrasser. Se moquer d'eux. Ils ne peuvent supporter cela. Nous ferons suer ces hommes, d'une façon ou d'une autre. Puis nous laisserons à MGB le soin de les punir, pour avoir failli à leur mission. Sans aucun doute, ils seront fusillés par leurs compatriotes. » Pendant qu'ils parlaient, le contrôleur était sorti du n°7. Kerim se tourna vers Bond et lui posa une main sur l'épaule. « N'ayez crainte, James, dit-il avec chaleur, ces gens nous les aurons ! Rejoignez votre compagne. Nous nous reverrons demain matin. Nous ne dormirons pas beaucoup cette nuit, mais on ne peut rien y faire. Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Peut-être dormirons-nous demain. » Bond regarda le

gros homme se déplacer aisément dans le couloir, malgré le roulis ; ses épaules ne touchaient même pas les parois. L'Anglais sentit monter en lui une bouffée d'affection pour cet espion professionnel costaud et de bonne humeur.

Kerim disparut dans la cabine du contrôleur. Bond se retourna et frappa doucement à la porte du n°7.

HORS DE TURQUIE

Le train s'avavançait en grondant dans la nuit. Bond s'assit, contempla le paysage éclairé par la lune qui défilait à toute vitesse. Il s'obligeait à rester éveillé.

Pourtant tout se liguaient pour le faire dormir : le rapide galop métallique des roues ; le scintillement argenté et hypnotisant des fils télégraphiques ; de temps à autre le gémissement mélancolique, mais rassurant, du sifflet de la locomotive, demandant la voie libre ; le cliquetis métallique continu des attelages, à chaque extrémité du wagon ; le craquement berceur de la boiserie, dans le compartiment. Même la faible lueur violette de la veilleuse au-dessus de la porte semblait dire : « Je veille à votre place. Rien ne peut arriver tant que je suis allumée. Fermez les yeux et dormez... Dormez ! » La tête de la jeune femme était tiède et pesait sur les genoux de Bond. Il y avait juste la place pour qu'il pût se glisser sous le simple drap qui la couvrait, et se serrer tout contre elle, les cuisses contre les siennes, la tête dans les cheveux de Tatiana, répandus sur l'oreiller. Bond se frotta les yeux et les rouvrit. Il leva le poignet avec précaution : quatre heures. Plus qu'une heure jusqu'à la frontière turque. Peut-être pourrait-il dormir dans la journée. Il donnerait à Tatiana le pistolet ; il coincerait de nouveau les portes et elle pourrait veiller. Il se pencha pour admirer le charmant profil de la femme endormie. Comme elle paraissait innocente, cette fille du Service Secret russe ! Les cils faisant une frange sur le doux renflement de la joue, les lèvres entrouvertes et candides, la longue mèche défaits qui lui était tombée sur le front, et qu'il aurait voulu renvoyer en arrière, le battement régulier et lent, sur son cou offert !... Il sentit monter en lui une vague de tendresse, l'envie irrésistible de la prendre dans ses bras et de la serrer contre lui. Il voulait l'éveiller, interrompant peut-être un rêve, pour pouvoir l'embrasser, lui dire que tout allait bien et la voir retomber dans son sommeil avec un sourire heureux.

La jeune femme avait insisté pour dormir ainsi. « Je ne pourrai pas m'endormir si tu ne me tiens pas, avait-elle dit. Il faut que je sache que tu es là, tout le temps. Ce serait terrible, de me réveiller et de ne pas pouvoir te toucher. S'il te plaît, James ! S'il te plaît, *duchka* ! » Bond avait ôté sa veste et sa cravate, s'était installé dans le coin, les pieds sur sa valise, le Beretta sous l'oreiller à la portée de sa main. Elle

n'avait rien dit au sujet de l'arme. Elle s'était déshabillée complètement, à l'exception du ruban noir autour du cou, et avait feint de croire qu'elle ne faisait ainsi rien de provocant, tandis que, toute nue, elle s'agitait et se tortillait, à la recherche d'une position confortable. Elle avait tendu les bras à Bond. Il lui avait renversé la tête, en l'empoignant par les cheveux, et lui avait donné un baiser long et féroce. Puis il lui avait dit de dormir, s'était renversé en arrière et avait attendu avec calme que son propre corps le laissât en paix. Grognant dans son demi-sommeil, elle s'était installée, un bras passé autour des cuisses de Bond. Au début, elle le tenait serré, mais l'étreinte s'était progressivement relâchée, jusqu'au moment où elle s'était endormie.

Bond s'efforça soudain de ne plus penser à elle, pour concentrer son esprit sur la suite du voyage.

Ils allaient bientôt sortir de Turquie. Est-ce qu'en Grèce tout serait plus facile ? On n'aimait pas trop l'Angleterre, dans ce pays. Et en Yougoslavie ?... Dans quel camp était Tito ?... Probablement dans les deux. Quels que fussent les ordres reçus par les trois hommes de MGB, ou bien ils savaient déjà que Bond et Tatiana se trouvaient dans le train, ou bien ils n'allaient pas tarder à découvrir le fait. Le couple ne pourrait pas rester pendant quatre jours dans cette cabine, avec les rideaux tirés. Sa présence serait signalée à Istanbul, par un coup de téléphone donné d'une station quelconque, et dans la matinée la disparition du Spektor serait constatée. Que se passerait-il alors ? Une rapide démarche, par l'intermédiaire de l'ambassade russe à Athènes ou à Belgrade ?... Faire arrêter la fille dans le train, comme voleuse ?... Ou bien tout cela était-il trop simple ? Et si c'était plus compliqué – si l'ensemble faisait partie de quelque complot mystérieux, de quelque tortueuse conspiration des Russes – Bond réussirait-il à esquiver le coup ?... Ne devait-il pas descendre du train à une station quelconque, à contre-voie, louer une voiture et, d'une façon ou d'une autre, attraper un avion pour Londres ? Au-dehors, une aube lumineuse avait commencé à ourler de bleu les arbres et les rochers qui défilaient. Bond regarda sa montre. Cinq heures. On arriverait bientôt à Uzunkopru. Que se passait-il dans le train derrière lui ? Qu'avait réussi à faire Kerim ?

Bond se renversa sur son siège, détendu. Après tout, à ce problème il y avait une solution simple, de bon sens. Si, en unissant leurs efforts, ils arrivaient à se débarrasser des trois agents de MGB, ils ne quitteraient pas le train et s'en tiendraient à leur plan initial. Sinon, Bond descendrait du train avec la fille et l'appareil, quelque part en Grèce, et rentrerait en Angleterre par un autre chemin. Mais, si le pronostic s'améliorait, Bond était d'avis de continuer. Kerim et lui étaient des hommes de ressource. Kerim avait un agent à Belgrade, qui

devait les rejoindre dans le train. Et il y avait toujours l'Ambassade.

L'esprit de Bond allait de l'avant, additionnant les raisons *pour*, écartant celles qui étaient *contre*. Derrière son raisonnement, il s'avouait sans s'émouvoir qu'il avait un désir violent de jouer la partie jusqu'au bout et de savoir ce qu'il y avait dans tout cela. Il voulait accepter le défi de ces gens, éclaircir le mystère et, s'il y avait un complot quelconque, le mettre en échec. « M » lui avait laissé la bride sur le cou. Il avait la fille et l'appareil. Pourquoi s'affoler ? De quoi y avait-il lieu de s'inquiéter ? C'eût été fou, de s'enfuir, et peut-être de s'échapper d'un piège pour tomber dans un autre. Le train donna un long coup de sifflet et commença à ralentir. Maintenant, le premier round !... Si Kerim échouait ! Si les trois hommes restaient dans le train !...

Quelques wagons de marchandises, tirés par une locomotive poussive, passèrent à côté du train. Des silhouettes de hangars apparurent un instant. Avec une secousse et des grincements d'attelage, l'Orient-Express franchit un aiguillage et s'écarta de la voie principale. On vit apparaître quatre paires de rails entre lesquels l'herbe poussait, et toute l'étendue d'un quai vide. Un coq chanta. L'express ralentit, jusqu'à l'allure du pas. Et finalement, avec un soupir des freins hydrauliques et un bruyant « ououch » de vapeur qui s'échappe, il s'arrêta complètement. La jeune femme s'agita dans son sommeil. Bond fit doucement glisser sa tête sur l'oreiller, se leva et se glissa dans le couloir.

C'était une gare secondaire, d'une couleur balkanique bien caractéristique. Les bâtiments austères, en pierres sommairement jointoyées, une vaste étendue poussiéreuse de quais, non surélevés, mais au niveau du sol, de telle sorte qu'il y avait un saut à faire pour descendre du train, quelques poulets picorant çà et là, et quelques fonctionnaires sales, mal rasés, désœuvrés, qui n'essayaient même pas de paraître importants. En tête, dans la partie des deuxième et troisième classes, une foule jacassante de paysans, avec des ballots et des paniers d'osier, qui attendaient la douane et le contrôle des passeports, pour pouvoir grimper de nouveau dans le train et regagner leurs compartiments. De l'autre côté du quai, en face de Bond, se trouvait une porte fermée, surmontée d'une affiche « POLIS ». A travers les vitres crasseuses, Bond aperçut la tête et les épaules de Kerim.

« *Passeports. Douanes !* »

Un homme en civil et deux agents de police, en uniforme vert foncé, avec des ceinturons et des étuis à revolver noirs, entrèrent dans le couloir. Le contrôleur des wagons-lits les précédait et frappait aux portes.

A la porte du n°12, le contrôleur fit un discours indigné en turc ;

il avait à la main une pile de passeports et de billets, qu'il battait fiévreusement, comme s'il s'était agi d'un paquet de cartes. Quand il eut terminé, l'homme en civil, faisant signe d'avancer aux deux agents, frappa doucement à la porte et, quand elle se fut ouverte, entra dans le compartiment. Les deux agents se tenaient derrière lui. Bond longea le couloir. Il put entendre baragouiner en mauvais allemand. L'une des deux voix était froide et calme, l'autre épouvantée et excitée. Le passeport et le billet de Herr Kurt Goldfarb manquaient. Herr Kurt Goldfarb les avait-il repris dans la cabine du contrôleur ?... Certainement non ! A dire vrai, Herr Goldfarb les avait-il seulement présentés au contrôleur ?... Naturellement ! Alors, c'était bien malencontreux. Il allait falloir faire une enquête. La légation allemande à Istanbul régulariserait l'affaire, sans aucun doute (Bond sourit, en entendant cette suggestion). D'ici là, on le regrettait vivement, mais Herr Goldfarb ne pouvait poursuivre son voyage. Sans aucun doute, il pourrait repartir le lendemain. Herr Goldfarb serait aimable de s'habiller. Ses bagages allaient être transportés dans la salle d'attente. L'homme de MGB qui fit irruption dans le couloir était le brun au type caucasien, le plus jeune des « visiteurs ». Sa figure, déjà jaunâtre, devenait grise de terreur. Il avait les cheveux en désordre et il était seulement vêtu de sa veste de pyjama. Mais il n'y avait rien de comique dans sa course désespérée le long du couloir. Il dépassa Bond en trombe, s'arrêta à la porte du n°6, s'écarta légèrement et frappa, avec raideur et autorité. La porte s'ouvrit, en restant maintenue par la chaîne, et Bond put apercevoir un gros nez et un morceau de moustache. La chaîne fut levée et Goldfarb entra. Il y eut un silence, pendant lequel l'homme en civil s'occupa des papiers de deux Françaises d'âge mûr qui voyageaient aux n°9 et 10, puis de ceux de Bond. Le fonctionnaire jeta à peine un coup d'œil sur le passeport de Bond. Il le referma et le tendit au contrôleur. « Vous voyagez avec Kerim Bey ? » demanda-t-il en français. Ses yeux regardaient au loin.

— Oui.

— *Merci, monsieur. Bon voyage*[\[12\]](#).

L'homme salua, se retourna et frappa avec vigueur à la porte du n°6. Celle-ci s'ouvrit et il entra.

Cinq minutes plus tard, la porte se rouvrait en coup de vent. L'homme en civil, maintenant gonflé d'importance, fit signe aux deux agents. Il leur parla avec autorité en turc et retourna dans le coupé. « Considérez-vous comme en état d'arrestation, Mein Herr : tentative de corruption de fonctionnaire. C'est un délit très grave en Turquie. » Il y eut des cris furieux de protestation de Goldfarb, en mauvais allemand, cris qui furent coupés net par une seule phrase, prononcée durement en russe. Un Goldfarb tout différent, un Goldfarb avec des

yeux de fou, sortit et alla, comme un aveugle, jusqu'à la porte du n°12. Un agent se tenait à la porte et attendait.

— Et vos papiers, Mein Herr. Avancez un peu, s'il vous plaît. Il faut que je vérifie cette photographie.

L'homme en civil rapprocha de la lumière le passeport allemand à couverture verte.

— Avancez, s'il vous plaît.

A contrecœur, l'homme de MGB qui se faisait appeler Benz avança dans le couloir sa grosse figure pâle d'inquiétude. Il était vêtu d'une robe de chambre de soie bleue brillante. Ses yeux bruns, durs, se fixèrent sur ceux de Bond, sans avoir l'air de le voir. L'homme en civil referma le passeport et le tendit au contrôleur. « Vos papiers sont en règle, Mein Herr. Et maintenant, s'il vous plaît, vos bagages. » Il entra, suivi du second agent de police. L'homme de MGB tourna son dos bleu vers Bond, tandis qu'il surveillait l'examen de ses bagages.

Bond remarqua la bosse sous la manche gauche de la robe de chambre, et la marque d'une ceinture autour de la taille. Il se demanda s'il ne devait pas faire remarquer ces particularités à l'homme en civil, mais il pensa qu'il valait mieux rester tranquille. Il aurait pu être retenu comme témoin.

L'examen des bagages était terminé. L'homme en civil salua froidement et continua son chemin dans le couloir. L'homme de MGB rentra dans la cabine n°6 et claqua la porte derrière lui. « Quel dommage ! se dit Bond. En voilà un qui s'en tire ! » Il se retourna vers la fenêtre. Un gros homme, coiffé d'un feutre souple gris, avec un furoncle très enflammé sur la nuque, entra, encadré de deux agents, par la porte surmontée de l'écriteau POLIS. Au bout du couloir, une porte claqua. Goldfarb, escorté par l'agent, sautait du train. La tête penchée, il traversa le quai poussiéreux et disparut par la même porte.

La locomotive siffla ; un autre genre de sifflet, le vaillant coup de sifflet strident d'un mécanicien grec. On claqua la portière du wagon-lit. On vit l'homme en civil et le second agent de police traverser les voies vers la gare. Le garde-frein, dans le wagon de queue, regarda sa montre et brandit son drapeau. Il y eut une secousse, une série de bruits d'échappement de vapeur allant decrescendo. Et la première partie de l'Orient-Express se mit en mouvement. La partie qui emprunte la route du Nord, à travers le Rideau de Fer, en passant par Dragoman, à la frontière bulgare, à soixante-quinze kilomètres de là seulement, était laissée en attente le long du quai poussiéreux. Bond baissa la vitre et jeta un dernier coup d'œil à la frontière turque, où deux hommes étaient assis dans une pièce nue, sous le coup d'une accusation qui équivalait, pour eux, à une sentence de mort. Deux oiseaux de moins, se dit-il. Deux sur trois. Le pronostic devenait plus favorable.

Il regarda encore le quai désert, poussiéreux, avec ses poulets et la petite silhouette sombre de l'aiguilleur, jusqu'à ce que le long train, franchissant l'aiguillage, revînt, avec une secousse, sur la voie principale unique. Il regarda plus loin, à travers l'affreuse campagne desséchée, dans la direction d'un soleil qui ressemblait à une grosse pièce d'or et qui commençait à s'élever au-dessus de la plaine turque. La journée serait belle.

Bond rentra la tête, cessant de respirer l'air doux et frais du matin. Il remonta la vitre, d'un coup sec.

Il avait pris sa décision. Il resterait à bord de ce train et verrait comment tournerait l'affaire.

HORS DE GRECE

Du café chaud, au minable petit buffet de Pithion (le wagon-restaurant ne serait accroché qu'à midi), une visite sans histoire de la douane grecque et du contrôle des passeports, puis les couchettes furent repliées, tandis que le train se hâtait vers le sud, dans la direction du golfe d'Enez, à l'entrée de la mer Egée. A l'extérieur, tout devenait plus lumineux et plus coloré. L'air était plus sec. Les hommes qu'on apercevait aux petites gares et dans les champs étaient beaux. Des tournesols, du maïs, des vignes et du tabac mûrissaient au soleil. Comme avait dit Bruno, une autre journée commençait. Bond se lava et se rasa, sous le regard amusé de Tatiana. Elle fut contente de voir qu'il ne se servait pas de brillantine.

— Ce n'est pas propre, dit-elle. On m'avait dit que beaucoup d'Européens avaient cette habitude. En Russie nous n'en aurions même pas l'idée. Cela salit les oreillers. Mais, ce qui est curieux, c'est que, dans l'hémisphère occidental, vous n'utilisez pas les parfums. Chez nous, tous les hommes s'en mettent.

— Nous nous lavons, répondit Bond sèchement.

Tandis qu'elle protestait chaleureusement, on entendit frapper. C'était Kerim. Bond le fit entrer. Kerim s'inclina devant la jeune femme.

— Charmante scène de famille, dit-il avec cordialité en logeant son corps massif dans un coin du côté couloir. J'ai rarement vu un plus beau couple d'espions.

— Je n'ai pas l'habitude des plaisanteries occidentales, dit Tatiana avec froideur.

— Vous la prendrez, ma chère, dit Kerim avec un rire désarmant. Les Anglais sont un grand peuple, pour ce qui est de la plaisanterie. On estime dans ce pays que tous les sujets peuvent être pris en plaisantant. Moi qui vous parle, j'ai appris à faire des plaisanteries. Cela met de l'huile dans les rouages. J'ai énormément ri ce matin. A cause de ces pauvres types, à Uzunkopru. Je voudrais être là quand la police téléphonerait au Consulat d'Allemagne à Istanbul. C'est ce qu'on voit de pire, en fait de faux passeports. Ils ne sont pas difficiles à faire, mais en revanche il est presque impossible de fabriquer aussi des extraits d'actes de naissance qui y correspondent. J'ai bien peur que la carrière de vos deux camarades n'ait une triste

fin, Madame Somerset.

— Comment avez-vous fait ? demanda Bond, en nouant sa cravate.

— L'argent et l'influence. Cinq cents dollars au contrôleur. Un grand discours à la police. Par chance, notre ami a essayé de glisser un bakchich à l'inspecteur de police. C'est dommage qu'on n'ait pas pu embringuer dans l'histoire votre rusé voisin, ce Benz. Mais je ne pouvais pas faire deux fois le coup du passeport. Il faudra qu'on l'ait d'une autre façon. Ça a été facile pour l'homme aux furoncles. Il ne savait pas un mot d'allemand, et voyager sans billet, c'est très grave. Allons, la journée commence bien. Nous avons gagné la première manche, mais notre ami de la porte à côté va se méfier. Il sait à qui il a affaire. C'est peut-être mieux. Cela aurait été assommant, de vous cacher toute la journée. Maintenant nous pouvons nous déplacer, nous pouvons même aller déjeuner ensemble, du moment que vous emportez avec vous les bijoux de famille. Il faut qu'on tâche de voir s'il donne un coup de téléphone, à l'une des gares. Cependant je doute qu'il puisse se dépêtrer de l'inter grec. Il attendra probablement qu'on soit en Yougoslavie. Mais là, je suis équipé. Nous pouvons avoir du renfort si c'est nécessaire. Ce sera décidément un voyage intéressant. Il y a toujours du mouvement dans l'Orient-Express... Et du romanesque », ajouta-t-il en se levant et en ouvrant la porte. Il leur adressa un sourire en concluant : « Je viendrai vous chercher à l'heure du déjeuner. La cuisine grecque est encore pire que la turque, mais mon estomac, lui aussi, est au service de la Reine. »

Bond se leva pour aller fermer le verrou.

— Votre ami n'est pas *kulturny*, dit vivement Tatiana. C'est incorrect, de parler de sa Reine de cette façon.

— Tania, répondit-il avec patience en s'asseyant auprès d'elle, Kerim est un homme merveilleux. C'est aussi un ami excellent. Il peut me dire tout ce qu'il veut. Il m'envie. Il voudrait avoir une femme comme vous. Alors, il vous taquine. C'est une forme de flirt. Il faut prendre ce qu'il a dit pour un compliment.

— Vous croyez ? dit-elle en tournant vers lui ses grands yeux bleus. Mais ce qu'il a dit sur son estomac et sur la souveraine de votre pays ?... C'était très malpoli. En Russie, ce serait considéré comme tout à fait déplacé, de dire de pareilles choses.

Ils discutaient encore quand le train s'arrêta à une halte baignée de soleil et bourdonnante de mouches, Alexandropolis. Bond ouvrit la porte sur le couloir et le soleil entra, venant d'une mer unie comme un miroir, qui se fondait, presque sans horizon visible, dans un ciel couleur du drapeau grec.

Ils déjeunèrent, la lourde valise entre les pieds de Bond. Kerim et Tatiana devinrent vite une paire d'amis. L'homme de MGB évita le

wagon-restaurant. Ils le virent, sur le quai, acheter des sandwiches et de la bière à un buffet roulant. Kerim suggéra qu'on lui proposât de faire le quatrième au bridge. Bond se sentit soudain très fatigué et sa fatigue lui donna l'impression qu'ils étaient en train de transformer en pique-nique ce périlleux voyage. Tatiana remarqua son silence. Elle se leva, en disant qu'elle avait besoin de se reposer. En sortant du wagon-restaurant, ils entendirent Kerim réclamer gaiement du cognac et des cigares.

Quand ils furent dans le compartiment, Tatiana dit, avec fermeté :

— Maintenant, c'est vous qui devez vous reposer.

Elle tira le rideau, masquant la vive lumière de l'après-midi sur les champs surchauffés de maïs, de tabac et de tournesols, qui s'étendaient à perte de vue. Le compartiment prit l'éclairage vert foncé d'une caverne. Bond coinça les portes, confia son pistolet à la jeune femme, mit la tête sur ses genoux et s'endormit aussitôt. Le long train serpentait dans la partie septentrionale de la Grèce, au pied du massif montagneux du Rhodope. Il y eut Xanthi, Drama, Serrai, puis les montagnes de Macédoine, et la ligne s'infléchit vers le sud, en direction de Salonique.

Lorsque Bond s'éveilla dans le creux tiède des genoux, c'était le crépuscule. Aussitôt, comme si elle avait guetté cet instant, Tatiana prit entre ses mains le visage de son compagnon, le regarda dans les yeux, et lui demanda, d'un ton pressant :

— *Duschka*, nous en avons pour combien de temps, à rester ainsi ?

— Longtemps, répondit Bond, encore voluptueusement engourdi par le sommeil.

— Mais pour combien de temps ?

Bond plongea le regard dans les yeux magnifiques et angoissés. Il chassa le sommeil. Il était impossible de faire des prévisions au-delà des trois jours que devait encore durer le voyage. Puis ce serait l'arrivée à Londres. Il ne fallait pas se dissimuler que cette femme était un agent ennemi. Les sentiments de Bond n'intéressaient nullement les enquêteurs de son Service et des Ministères. D'autres services de renseignements voudraient aussi savoir ce que la jeune personne avait à dire sur la machine, dont elle s'était servie. Dès leur arrivée à Douvres, elle serait probablement emmenée à « La Cage », une maison privée, bien gardée, où on l'installerait dans une chambre confortable, mais munie de solides barreaux. Et des messieurs très efficaces, en civil, viendraient, les uns après les autres bavarder avec elle, cependant que le magnétophone se déroulerait à l'étage au-dessous ; et les enregistrements seraient passés au crible, pour découvrir la moindre parcelle de faits nouveaux – ou, bien sûr, des contradictions,

quand on voudrait la faire tomber dans un piège. Peut-être ferait-on intervenir un « pigeon » – une charmante jeune personne russe, qui s'apitoierait sur la façon dont Tatiana était traitée et lui proposerait des moyens de s'en sortir, en devenant agent double ou de recueillir des renseignements « inoffensifs », quand elle serait retournée auprès de ses parents. Cela pourrait durer des semaines ou des mois. Entre temps, Bond serait, avec tact, tenu à l'écart, à moins que les enquêteurs n'eussent l'idée de tirer parti de ses sentiments pour obtenir par son intermédiaire des secrets supplémentaires. Et après ?... Changement de nom, offre d'une nouvelle vie au Canada, mille livres par an sur les fonds secrets... Et où serait-il, lui, quand elle sortirait de tout cela ?... Peut-être à l'autre bout du monde. Ou bien, au cas où il serait encore à Londres, quelle parcelle des sentiments qu'il inspirait à la jeune Russe serait-elle encore intacte, après avoir été ainsi moulue par la machine aux interrogatoires ? Jusqu'à quel point ne haïrait-elle pas, ou au moins ne méprisait-elle pas les Anglais, après être passée par là ? D'ailleurs, jusqu'à quel point sa propre inclination à lui aurait-elle survécu ?

— *Duschka*, répéta Tatiana, cette fois avec impatience, combien de temps ?

— Aussi longtemps que possible. Cela dépendra de nous. Bien des gens s'en mêleront. Nous serons séparés. Ce ne sera pas toujours comme ici, dans cette petite chambre. Dans quelques jours, nous allons être obligés de nous replonger dans le monde. Ce ne sera pas facile. Ce serait stupide de te dire autre chose.

Le visage de Tatiana s'éclaira. Elle lui sourit :

— Tu as raison. Je ne poserai plus de questions stupides. Mais nous ne devons plus rien perdre de ces jours qui nous restent.

Elle reposa la tête de Bond, se leva et vint s'allonger contre lui. Une heure plus tard, tandis que Bond était dans le couloir, Bruno vint soudain se mettre à côté de lui. Il dit, d'un air sournois, en examinant le visage de Bond :

— Vous n'auriez pas dû dormir si longtemps. Vous avez manqué le paysage historique du nord de la Grèce. Et c'est l'heure du *premier service*^[13].

— Vous ne pensez qu'à la nourriture, dit Bond. Et notre ami ? demanda-t-il en faisant un léger mouvement de tête en arrière.

— Il n'a pas bougé. Le contrôleur faisait le guet pour moi. Cet homme finira par être le plus riche de tous les contrôleurs de la compagnie des wagons-lits. Cinq cents dollars pour les papiers de Goldfarb et maintenant des honoraires de cent dollars par jour jusqu'à la fin du voyage. Je lui ai dit qu'il pourrait même obtenir une médaille pour services rendus à la Turquie. Il croit que nous sommes lancés à la poursuite d'une bande de contrebandiers. Ils empruntent tous ce train

pour apporter à Paris l'opium turc. Il n'est pas surpris, mais seulement charmé, d'être aussi bien payé. Et maintenant, avez-vous découvert autre chose de cette princesse russe que vous avez ici ? Je me sens encore inquiet. Tout est trop calme. Les deux hommes que nous avons abandonnés derrière nous pouvaient tout aussi bien dépendre, en toute innocence, du centre de Berlin, comme vous l'a dit la fille. Ce Benz se cloître peut-être dans sa cabine parce qu'il a peur de nous. Tout se passe bien, dans ce voyage. Et cependant...» Kerim hocha la tête. « Ces Russes sont de grands joueurs d'échecs. Quand ils veulent tramer un complot, ils le font brillamment. Le jeu est minutieusement préparé, les coups de l'ennemi sont prévus, et contrés. Dans mon for intérieur », et le visage de Kerim reflété dans la vitre paraissait sombre, « j'ai l'impression que nous sommes, vous, cette fille et moi, des pions sur un vaste échiquier, et qu'on nous permet certains mouvements parce qu'ils ne gênent pas le jeu des Russes.

— Mais quel est l'objectif de ce complot ? Bond scrutait l'obscurité. Il parlait à son reflet dans la vitre. « Que peuvent-ils vouloir réaliser ? Nous en revenons toujours au même point. Bien entendu, nous avons tous flairé la conspiration. Et la fille peut même ne pas savoir qu'elle en fait partie. Je sais qu'elle cache quelque chose, mais je crois que ce n'est qu'un petit secret secondaire, qu'elle croit sans importance. Elle dit qu'elle me racontera tout quand nous serons arrivés à Londres. Tout ? Que veut-elle dire par là ? Elle se contente de dire que je dois avoir confiance – qu'il n'y a aucun danger. Vous devez admettre, Bruno » (Bond chercha une confirmation dans les yeux sournois, qui se déplaçaient lentement) « qu'elle se conduit comme si l'histoire qu'elle a racontée était vraie. »

Il n'y avait pas d'enthousiasme dans les yeux de Kerim. Il ne répondit pas. Bond haussa les épaules.

— Je reconnais que je suis amoureux d'elle. Mais je ne suis pas fou, Bruno. J'ai guetté le moindre indice, la moindre chose qui puisse nous aider. Vous savez qu'on peut dire des tas de choses quand certaines barrières sont tombées. Eh bien, elles sont tombées, et je sais qu'elle dit la vérité ! En tout cas, à quatre-vingt-dix pour cent. Et je sais qu'elle se figure que le reste ne compte pas. Si elle triche, elle est également victime de tricheurs. Si nous nous en tenons à notre comparaison avec les échecs, ce n'est pas impossible. Mais on en revient toujours à cette question : A quoi tout cela sert-il ? Enfin, conclut-il d'une voix qui se durcissait, tout ce que je demande, c'est d'aller jusqu'au bout de la partie, pour en découvrir le but.

Kerim sourit, devant l'obstination qui se lisait sur le visage de Bond. Il rit soudain :

— Si j'étais à votre place, mon ami, je me glisserais hors du train à Salonique – avec l'appareil et, si vous y tenez, avec la fille, bien que

ce ne soit pas aussi important. Je louerais une voiture pour me faire conduire à Athènes, où je prendrais le premier avion pour Londres. Mais je n'ai pas eu l'éducation d'un sportsman, dit Kerim avec une certaine ironie dans la voix. Pour moi, ceci n'est pas un jeu, c'est le travail. Pour vous, c'est différent, vous êtes joueur. « M », lui aussi, est joueur. Il l'est incontestablement, sinon il ne vous aurait pas donné carte blanche. Il veut aussi connaître la solution de l'énigme. Qu'il en soit ainsi ! Mais j'aime jouer à coup sûr, laisser le moins de marge possible au hasard. Vous estimez que les augures semblent encourageants, qu'ils paraissent être en votre faveur ? » Bruno Kerim se tourna pour regarder Bond en face. Sa voix se faisait pressante : « Ecoutez-moi bien, mon ami ». Et il plaça sa main énorme sur l'épaule de Bond. « Voici un billard. Un billard vert, où les billes roulent bien. Vous avez joué votre bille blanche et elle se dirige gentiment et sans accroc vers la rouge. La poche est sur le côté. Fatalement, inexorablement, vous devez frapper la rouge, et celle-ci doit aller dans cette poche. C'est la loi du billard. Mais, en dehors du cercle que nous venons de définir, un pilote d'avion à réaction vient de s'évanouir, et son appareil pique sur la salle de billard. Ou bien une grosse conduite de gaz est sur le point d'exploser. Ou bien encore la foudre va tomber. Et l'immeuble vous tombe sur la tête, en même temps que sur le billard. Qu'advient-il alors de cette bille blanche, qui *ne pouvait pas* manquer la bille rouge, et de la bille rouge qui *ne pouvait pas* manquer la poche ? La bille blanche ne pouvait pas rater, si l'on s'en tient aux règles du billard. Mais les règles du billard ne sont pas les seules en cause, et les lois qui régissent le déplacement de ce train, et votre progression à vous vers votre destination, ne sont pas les seules lois en cause, dans le jeu que nous jouons en ce moment.

Kerim s'interrompt sur un haussement d'épaules.

— Vous connaissez déjà tout cela, mon ami, dit-il en manière d'excuse. Et ça me donne soif, d'avoir dit tant de banalités. Faites vite lever cette enfant et allons dîner. Mais, je vous en supplie, attention aux mauvaises surprises.

Il traça de son pouce une croix au milieu de son veston.

— Je ne me fais pas de croix sur le cœur, c'est trop sérieux. Mais j'en fais une sur mon estomac, ce qui est pour moi un serment qui compte. La route qui reste à parcourir nous réserve des surprises, à vous et à moi. Le tzigane nous a recommandé d'être vigilants. Maintenant, je vous le répète, nous pouvons faire notre partie sur le billard, mais nous devons l'un et l'autre faire attention à ce qui se passe en dehors de la salle de billard. C'est ce que me dit mon nez, dit-il en le tapotant.

L'estomac de Kerim fit un bruit qui rappelait celui que fait un récepteur de téléphone décroché, quand il y a à l'autre bout du fil un

correspondant indigné.

— Hein, qu'est-ce que je disais ? dit-il d'un air plein de sollicitude. Il faut aller dîner.

Tandis qu'ils achevaient leur repas, le train s'engagea dans le hideux embranchement moderne de Salonique. Bond portant toujours la pesante valise, ils revinrent à l'arrière du train et se séparèrent pour la nuit.

— Nous n'allons pas tarder à être de nouveau dérangés, annonça Kerim. Nous passons la frontière à une heure. Les Grecs ne sont pas ennuyeux, mais les Yougoslaves n'aiment qu'une chose, c'est de réveiller les gens qui voyagent tranquillement. S'ils vous ennuiant, envoyez-moi chercher. Même dans ce pays, il y a quelques noms que je peux citer. Je suis dans le second compartiment de la voiture voisine. J'y suis tout seul. Demain, je m'installerai dans le sleeping de notre ami Goldfarb, au n°12. Pour le moment, les premières constituent un cantonnement convenable.

Bond somnolait à moitié, tandis que le train peinait dans la vallée, inondée de lune, du Vardar. Tatiana dormit encore la tête sur les genoux de Bond. Il pensait à ce que Bruno avait dit. Il se demandait s'il ne devait pas renvoyer le gros homme à Istanbul, quand ils seraient parvenus sains et saufs à Belgrade. Ce n'était pas régulier, de l'entraîner à travers l'Europe, dans une aventure qui dépassait les limites de son secteur et pour laquelle il n'éprouvait pas de sympathie particulière. Bruno soupçonnait évidemment Bond de s'être entiché de la jeune femme et de ne plus juger sainement de la suite de l'opération. Il y avait, bien sûr, quelque chose de vrai là-dedans. Il aurait été certainement plus sûr de descendre du train et de rentrer par un autre chemin. Mais, Bond se l'avouait, il ne pouvait supporter l'idée de se dégager de ce complot, s'il y en avait un. S'il n'y en avait pas, il ne pouvait pas davantage supporter l'idée de sacrifier trois jours qu'il pouvait passer en compagnie de Tatiana. Et « M » lui avait laissé toute liberté de décision. Comme l'avait dit Bruno, « M », lui aussi, était curieux d'assister à la partie jusqu'à sa conclusion. Avec quelque perversité, il voulait voir à quoi rimait cette histoire incohérente. Bond ajourna la solution du problème. Le voyage se déroulait d'une façon satisfaisante. Encore une fois, à quoi bon s'affoler ?

Dix minutes après qu'ils se furent arrêtés en gare d'Idomeni, à la frontière grecque, on frappa énergiquement à la porte. La jeune femme s'éveilla. Bond se dégagea et mit l'oreille à la porte.

— Qu'y a-t-il ?

— C'est le conducteur, Monsieur[14]. Il vient d'y avoir un accident. Votre ami, Kerim Bey.

— Une seconde, dit Bond avec force.

Il fixa le Beretta dans son étui et enfila son veston. Il ouvrit la

porte d'un coup.

— Qu'est-il arrivé ?

Dans la lumière du couloir, le visage du contrôleur paraissait jaune.

— Venez.

Il se dirigea vers les premières classes. Des employés étaient amassés autour de la porte ouverte du second compartiment. Ils étaient cloués sur place, regardant avec stupeur. Le contrôleur fit un pas vers Bond. Celui-ci parvint à la porte et regarda.

Ses cheveux se hérissèrent sur sa tête. Sur la banquette de droite, il y avait deux corps. Ils étaient immobilisés, dans une effrayante lutte à mort, qu'on aurait pu croire réglée pour une prise de vues. Kerim était en dessous, les genoux levés dans un ultime effort pour se redresser. Le manche enrubanné d'un poignard dépassait seul de son cou, tout près de la veine jugulaire. Sa tête était renversée en arrière et les yeux vitreux, injectés de sang, regardaient la nuit. La bouche était déformée dans un ultime grondement de rage. Une mince traînée de sang descendait jusqu'au menton.

A moitié sur lui était étendu le corps pesant de l'homme de MGB qui se faisait appeler Benz, immobilisé par le bras gauche que Kerim lui avait passé autour du cou. Bond put voir la pointe d'une moustache à la Staline et un côté d'un visage noirci. La main droite de Kerim reposait sur le dos de l'homme, d'une façon presque naturelle. La main se refermait sur le manche d'un couteau. Et, sous la main, on voyait sur le veston une large tache.

Bond se laissa aller à son imagination. C'était comme s'il avait vu se dérouler un film. Bruno endormi, l'homme se glissant doucement par la porte, faisant deux pas et frappant violemment à la jugulaire. Puis le dernier spasme de l'homme à l'agonie qui lance un bras en avant, immobilise son meurtrier contre lui et plonge son couteau dans la direction de la cinquième côte.

Cet homme merveilleux qui apportait le soleil avec lui ! Maintenant il était mort !

Bond fit brusquement demi-tour et s'en alla, pour ne plus voir l'homme qui était mort pour lui.

Il se mit à répondre aux questions avec soin, sur un ton parfaitement naturel.

HORS DE DANGER ?

L'Orient-Express entra lentement en gare de Belgrade. A quinze heures, avec une demi-heure de retard. Il devait y avoir un arrêt de huit heures, pour attendre l'autre partie du train, qui venait de Bulgarie en traversant le Rideau de Fer.

Bond regardait dans la foule et attendait le coup frappé à la porte, qui devait annoncer l'arrivée de l'homme de Kerim. Tatiana, vêtue de son manteau de martre, était blottie dans un coin près de la porte. Elle surveillait Bond, en se demandant s'il lui reviendrait jamais. Elle avait tout vu de la fenêtre : les longs paniers d'osier amenés au train, les éclairs de magnésium des photographes de la police, le *chef de train*^[15] qui s'efforçait, à force de gesticulations, de hâter les formalités, et la haute silhouette de James Bond, droit, froid et raide comme un couteau de boucher, allant et venant. Bond était revenu, s'était assis, l'avait regardée. Il avait posé des questions précises et brutales. Elle s'était défendue, désespérément, s'en tenant sans défaillance à ses premières déclarations, sachant qu'à ce moment, si elle lui avait tout dit, par exemple que SMERSH était dans l'opération, elle l'aurait perdu pour toujours. Maintenant elle était assise et elle avait peur. Peur du filet dans lequel elle se sentait prise, peur de ce que pouvaient cacher les mensonges qu'on lui avait dits à Moscou – peur par-dessus tout de perdre cet homme qui était venu soudain illuminer sa vie.

On frappa à la porte. Bond se leva pour ouvrir. Un homme énergique et de bonne humeur, avec les mêmes yeux bleus que Kerim et une tignasse blonde en désordre au-dessus d'un visage brun, fit irruption dans le compartiment.

— Stefan Trempo, pour vous servir, dit-il avec un large sourire, qui leur était destiné à tous les deux. Où est le chef ?

— Asseyez-vous, dit Bond. « Je vois ce que c'est, se dit-il, c'est encore un fils de Bruno. »

L'homme les regardait attentivement l'un et l'autre. Il s'assit avec précaution entre eux deux. Son visage paraissait anéanti. Maintenant ses yeux brillants examinaient Bond avec une terrible intensité, un mélange de crainte et de suspicion. Sa main droite se glissait, comme par hasard, dans la poche de son veston.

Quand Bond eut terminé, l'homme se leva. Il ne posa aucune

question. Il dit simplement :

— Merci, Monsieur. Voulez-vous venir, s'il vous plaît ? Nous allons nous rendre à mon appartement. Il y a beaucoup à faire.

Il passa dans le couloir et se tint debout, leur tournant le dos et regardant de l'autre côté de la voie. Quand la jeune femme fut sortie, il longea le couloir sans se retourner. Bond suivait Tatiana, portant la lourde valise et sa petite mallette.

Ils traversèrent le quai et entrèrent dans la gare. Une petite bruine avait commencé à tomber. Le décor, avec quelques taxis délabrés et le panorama des tristes immeubles modernes, était déprimant. L'homme ouvrit la porte arrière d'une minable conduite intérieure Morris Oxford. Il monta devant et prit le volant. Ils partirent en cahotant sur les pavés, puis suivirent un boulevard à la chaussée goudronnée et glissante et, pendant encore un quart d'heure, de larges rues désertes. Ils ne rencontrèrent que peu de piétons et quelques rares voitures.

Ils s'arrêtèrent à mi-hauteur d'une rue en pente. Trempo leur fit franchir la large porte d'un immeuble à appartements, monter deux étages, qui sentaient l'odeur des Balkans : un mélange de vieille transpiration, de fumée de cigarette et de chou. Il ouvrit une porte et les fit entrer dans un appartement de deux pièces, à l'ameublement indéfinissable, aux lourds rideaux de peluche rouge, tirés de manière à ne laisser apercevoir, de l'autre côté de la rue, que des fenêtres aveugles. Sur un buffet, il y avait un plateau avec plusieurs bouteilles non entamées, des verres, des assiettes de fruits et de biscuits, en-cas préparé, pour accueillir Bruno et ses amis.

Trempo fit un geste vague dans la direction des boissons.

— S'il vous plaît, Monsieur, et vous, Madame. Vous êtes ici chez vous. Il y a une salle de bains. Vous aimeriez sans doute l'un et l'autre prendre un bain. Veuillez m'excuser. Je dois donner un coup de téléphone !

Le masque d'impassibilité qu'il avait réussi à se composer était sur le point de se désagréger. L'homme se hâta de se retirer dans la chambre à coucher et referma la porte sur lui.

Pendant les deux heures qui suivirent, Bond resta assis à contempler le mur de la maison d'en face. De temps en temps, il se levait et se mettait à arpenter la pièce, puis il se rasseyait. Pendant la première heure, Tatiana resta assise, prétendant feuilleter toute une pile de magazines. Puis elle se rendit soudain dans la salle de bains et Bond entendit vaguement le bruit d'une baignoire qui se remplissait. Vers six heures, Trempo sortit de la chambre. Il dit à Bond qu'il sortait.

— Il y a dans la cuisine de quoi manger. Je reviendrai à neuf heures et je vous reconduirai au train. Je vous en prie, considérez cet

appartement comme le vôtre.

Sans attendre la réponse de Bond, il sortit, en fermant doucement la porte. Bond entendit ses pas dans l'escalier, le déclic de la porte d'entrée, le démarreur de la Morris.

Bond entra dans la chambre, s'assit sur le lit, saisit le téléphone et demanda l'inter en allemand.

Une demi-heure plus tard il entendit la voix calme de « M ». Bond parla comme s'il était un voyageur de commerce s'adressant au directeur général de l'Universal Export. Il dit que son associé était tombé très gravement malade. Y avait-il de nouvelles instructions ?

— Très malade ?

— Oui, monsieur, vraiment très malade.

— Et quoi de neuf, en ce qui concerne l'autre firme ?

— Il y en avait trois avec nous, Monsieur. L'un d'eux a attrapé la même maladie. Les deux autres ont été souffrants, alors que nous quitions la Turquie. Ils nous ont laissés à Uzunkopru, c'est-à-dire à la frontière.

— L'autre firme est donc liquidée ?

Bond croyait voir le visage de « M », déchiffrant ces renseignements. Il se demandait si le ventilateur du plafond était en train de tourner lentement, si « M » avait sa pipe à la main, si le chef d'Etat-Major écoutait, sur l'autre appareil.

— Quels sont vos projets ? Aimeriez-vous, vous et votre femme, prendre un autre chemin pour rentrer à la maison ?

— Ce serait plutôt à vous de décider, Monsieur. Ma femme se porte bien. Les échantillons sont en excellent état. Je ne vois pas pourquoi ils s'abîmeraient. J'ai toujours envie de terminer le voyage. Sinon, il subsistera un territoire inexploité. Nous ne saurions pas quelles en sont les possibilités.

— Aimeriez-vous qu'un autre de nos vendeurs vînt vous donner un coup de main ?

— Ça ne me paraît pas nécessaire, Monsieur. Mais si vous le jugez bon...

— J'y réfléchirai. Ainsi vous désirez vraiment aller jusqu'au bout de cette prospection ?

Bond pouvait voir les yeux de « M » briller, de la même envie furieuse de savoir, qu'il éprouvait lui-même.

— Oui, Monsieur. Maintenant que je suis à mi-chemin je crois que ce serait dommage de ne pas aller jusqu'au bout.

— Très bien, alors. Je vais réfléchir à la possibilité de vous envoyer un autre représentant pour vous aider. » Il y eut une pause. « Vous ne voyez rien d'autre ?

— Non, Monsieur.

— Eh bien, alors, au revoir !

— Au revoir, Monsieur.

Bond raccrocha. Il s'assit et contempla le combiné. Il se mit à regretter de ne pas avoir accepté tout de suite la proposition de « M », de lui envoyer du renfort, à tout hasard. Il se leva. Au moins, ils seraient bientôt sortis de ces sacrés Balkans et ils entreraient en Italie. Puis en Suisse, en France – au milieu de peuples amis, loin des pays où il faut se cacher, où l'on peut craindre de mauvaises surprises.

Et la fille, qu'en penser ? Pouvait-il lui reprocher la mort de Kerim ? Bond retourna dans l'autre pièce et se mit de nouveau à la fenêtre, regardant au-dehors, se posant des questions, repassant dans son esprit toute l'affaire, toutes les expressions de physionomie que Tatiana avait eues, tous les gestes qu'elle avait faits, depuis qu'il avait entendu le son de sa voix, pour la première fois, ce fameux soir au Kristal Palas. Non, il savait qu'il ne pouvait pas la rendre responsable ! Si elle était un agent, elle était un agent inconscient. Il n'y avait pas au monde une fille qui aurait pu, sans se trahir, jouer ce rôle, si c'en était un. Et elle lui plaisait. Et il avait confiance dans son instinct. En outre, avec la mort de Kerim, est-ce que le complot, quel qu'il fût, ne se trouvait pas dépassé ?... Un jour il saurait en quoi consistait ce complot. Pour le moment, il en était certain, Tatiana n'en faisait pas partie, tout au moins consciemment. Sa décision prise, Bond alla à la porte de la salle de bains et frappa. Elle sortit, il la prit dans les bras, la serra contre lui et l'embrassa. Elle s'accrocha à lui. Ils restèrent ainsi, leurs corps se réchauffant l'un l'autre ; ils sentaient s'effacer peu à peu le souvenir glaçant de la mort de Kerim.

Tatiana s'écarta. Elle leva la tête, les yeux vers le visage de Bond, écarta de son front la virgule noire que faisait sa mèche. Son visage reprenait vie :

— Je suis heureuse que tu sois revenu, James, dit-elle. Et maintenant, ajouta-t-elle sur un ton très prosaïque, nous devons boire, manger et recommencer à vivre.

Plus tard, après le *Slivovic*, le jambon fumé et les pêches, Trempo revint et les ramena à la gare, où l'express les attendait, sous la lumière brutale des lampes à arc. Il leur dit au revoir, rapidement et froidement, et disparut sur le quai, retournant à sa triste existence. A neuf heures précises, la nouvelle locomotive fit entendre son nouveau bruit et emmena le train dans la descente de la vallée de la Save, parcours qui devait durer toute la nuit. Bond se rendit à la cabine du contrôleur, pour lui donner de l'argent et pour examiner les passeports des nouveaux voyageurs.

Bond connaissait la plupart des signes auxquels on reconnaît les faux passeports, l'écriture floue, l'impression trop nette des cachets de caoutchouc, les traces de colle ancienne autour des photographies, les légères transparences des pages, qui révèlent les falsifications de

lettres ou de chiffres. Mais les cinq nouveaux passeports – trois américains et deux suisses – paraissaient innocents. Les papiers suisses, cher aux faussaires russes, appartenaient à un ménage de plus de soixante-dix ans ; Bond cessa de s'en occuper et retourna à son compartiment, où il se prépara à passer une nouvelle nuit avec la tête de Tatiana sur ses genoux.

On passa à Vincovci, à Brod et enfin, dans l'embrasement de l'aurore, à la hideuse agglomération de Zagreb. Le train s'arrêta, entre des rangées de locomotives en train de se rouiller, prises aux Allemands et qui, depuis, étaient toujours restées là, pitoyables, sur leur voie de garage envahie par les herbes folles. Tandis que le train longeait ce cimetière d'acier, Bond lut sur la plaque d'une des machines : BERLINER MASCHINENBAU GMBH. La longue chaudière cylindrique noire était criblée de balles de mitrailleuse. Bond croyait entendre le rugissement du bombardier en piqué et voir le mécanicien levant les bras. Un instant il pensa, avec nostalgie, et sans raison, à l'excitation et au tumulte de la guerre chaude, comparés aux escarmouches clandestines qu'il connaissait depuis que cela avait tourné à la guerre froide.

Ils pénétrèrent dans les montagnes de Slovénie, où les pommiers et les chalets annonçaient déjà l'Autriche. Le train continua sa route en peinant à travers Ljubliana. La jeune femme s'éveilla. Ils eurent pour leur petit déjeuner des œufs frits, du pain noir rassis et du café, qui était surtout de la chicorée. Le wagon-restaurant était plein de touristes de bonne humeur, anglais et américains, qui venaient de la côte de l'Adriatique. Et Bond se dit, avec un battement de cœur, que, dans l'après-midi, ils passeraient la frontière, pour pénétrer en Europe occidentale, et qu'une troisième nuit dangereuse était encore passée. Il dormit jusqu'à Sezana. Des Yougoslaves en civil, au visage dur, montèrent dans le train. Puis ce fut la fin de la Yougoslavie. Poggioreale arriva, apportant pour la première fois un parfum de vie douce, avec les employés italiens qui bavardaient joyeusement, et les visages souriants, dans la foule amassée sur le quai de la gare. La nouvelle machine Diesel-électrique donna un coup de sifflet joyeux, une mer de mains brunies s'agita, et le train se dirigea vers Trieste, qu'on voyait scintiller au loin, et vers l'Adriatique, d'une belle couleur bleue. « Ça y est ! se disait Bond. Je crois vraiment que ça y est. » Il chassa de sa mémoire le souvenir des trois jours passés. Sur le visage de son compagnon, Tatiana vit s'effacer les rides du souci. Elle prit sa main. Il s'assit à côté d'elle. Ils regardèrent les villas pimpantes de la Corniche, les bateaux à voile, les gens qui faisaient du ski nautique.

Le train passa quelques aiguillages et entra lentement dans la gare ensoleillée de Trieste. Bond se leva, baissa la vitre et ils restèrent côte à côte, regardant au-dehors. Bond se sentit tout d'un coup

heureux. Il prit la jeune femme par la taille et la serra fort contre lui. Ils regardaient la foule des gens en vacances. Les rayons d'or du soleil brillaient à travers les hautes fenêtres bien nettes de la gare. Ce décor étincelant faisait paraître encore plus sombres et plus sales les pays qu'ils venaient de quitter. Bond regardait, avec un plaisir presque sensuel, les gens habillés de couleurs gaies, traversant les taches de soleil dans la direction de l'entrée, tandis que d'autres, déjà bronzés, ceux qui rentraient de vacances, se hâtaient sur le quai pour aller s'installer dans le train.

Un rayon de soleil illumina la tête d'un homme qui paraissait le symbole même de ce monde de loisirs heureux. La lumière fit briller un instant des cheveux d'or sous une casquette, et une juvénile moustache, également dorée. Puisqu'il avait tout son temps pour prendre le train, il avançait sans se presser. L'idée qu'il était Anglais traversa l'esprit de Bond. Peut-être était-ce la forme de sa casquette Kangol vert foncé, ou le mackintosh beige, déjà assez usé, emblème du touriste anglais, à moins que ce ne fût le pantalon de flanelle grise, ou les chaussures marron éraflées. Mais les yeux de Bond étaient attirés par cet inconnu qui approchait, en traversant le quai. L'homme portait une valise « Revelation » usagée et, sous l'autre bras, un gros livre et quelques journaux. Il avait l'air d'un athlète. Bond remarqua les larges épaules, la belle figure bronzée du joueur de tennis professionnel, rentrant chez lui après avoir joué à l'étranger une série de tournois.

L'homme se rapprochait. Maintenant il regardait droit dans la direction de Bond. Le reconnaissait-il ? Bond fouilla sa mémoire. Avait-il déjà vu cet homme ? Non. Il se serait rappelé ces yeux, au regard si froid sous les cils pâles. Des yeux opaques, presque morts. Les yeux d'un noyé. Mais ils étaient porteurs d'un message qui s'adressait à Bond. Qu'était-ce ? Impression de déjà vu ? Mise en garde ? Ou simplement réaction défensive, en réponse au regard insistant de Bond ? L'homme longea le wagon-lit. Ses regards, à mesure qu'il passait, se fixaient au niveau du train. Ses semelles de crêpe ne faisaient aucun bruit. Bond le vit saisir la rampe et bondir avec légèreté dans la voiture des premières.

Bond comprit soudain ce que ce coup d'œil signifiait et qui était l'homme. Bien sûr ! Il était du Service. « M » avait fini par décider de lui envoyer quelqu'un en renfort. C'était cela, le message de ces yeux étranges ! Bond aurait parié n'importe quoi, que l'homme ne tarderait pas à établir le contact.

Il n'y avait personne comme « M » pour prendre toutes les précautions !

UN NŒUD PAPILLON

Pour faciliter la prise de contact, Bond sortit dans le couloir. Il se répéta les détails du code du jour, les quelques phrases insignifiantes, changées le premier de chaque mois, qui servent de signe de reconnaissance facile aux agents anglais.

Le train eut une secousse et sortit lentement dans le soleil. Au bout du couloir, la porte de communication battit. On n'entendit pas de bruit de pas, mais subitement le visage rouge et or se refléta dans la vitre.

— Excusez-moi, puis-je vous demander une allumette ?

— J'utilise un briquet.

Bond exhiba son Ronson culotté et le tendit.

— C'est encore mieux.

— Tant qu'il fonctionne !

Bond regarda le visage de l'homme, attendant un sourire ; l'équivalent de la phrase rituelle et puérile : « Qui va là ? Passez, ami. » Les lèvres épaisses se crispèrent un court moment. Il n'y eut aucune lueur dans les yeux d'un bleu très pâle.

L'homme avait ôté son mackintosh. Il portait une vieille veste de tweed brun rougeâtre sur son pantalon de flanelle, une chemise d'été Viyella jaune pâle et la cravate bleu foncé à zigzag rouge du Génie. Mais c'était un nœud papillon. Bond n'avait pas confiance dans les gens qui portaient ce genre de nœud. C'est un signe de vanité. Parfois même, de muflerie. Il décida d'oublier ce préjugé. Une bague cachet en or, gravée d'une manière indéchiffrable, brillait au petit doigt de la main droite, qui tenait la barre d'appui. Le coin d'un mouchoir à pois rouges sortait de la poche de poitrine. Au poignet gauche, il y avait une montre-bracelet d'argent fatiguée, sur un bracelet de cuir usagé.

Bond connaissait ce genre de type : d'abord un collègue de second ordre, puis la guerre. A la Sûreté militaire, peut-être. Aucune idée de ce qu'on peut faire ensuite ; on reste donc avec les troupes d'occupation. Tout d'abord, on aurait voulu passer à la Military Police ; mais, comme les plus âgés sont renvoyés dans leurs foyers, survient une promotion dans un des services de sécurité. Muté à Trieste, où on ne se débrouille pas mal. A voulu rester, pour éviter les rigueurs du climat anglais. Probablement une petite amie, ou bien a épousé une Italienne. Le Service Secret a eu besoin d'un homme pour

le petit poste qu'est devenu Trieste, après le retrait des troupes ; et l'homme était disponible. Ils l'ont pris. Il fait des travaux de routine – il a quelques sources de renseignements de seconde zone dans la police italienne et dans la yougoslave, ainsi que dans leurs réseaux de renseignements. Mille livres par an. La bonne vie, et on n'attend pas grand-chose de lui. Alors, cette affaire est arrivée, à l'improviste. Ça a dû être un choc, de recevoir un de ces messages de toute première urgence. Il était peut-être un peu intimidé par Bond. Curieuse figure ! Les yeux ressemblent presque à ceux d'un fou. Mais cela arrive chez la plupart des hommes qui font du service secret à l'étranger. Il faut être fou pour exercer ce métier. Un gars costaud, probablement stupide, mais utile dans le travail de garde du corps. « M » avait simplement pris l'homme le plus rapproché et lui avait dit de monter dans le train. Tout cela venait à l'esprit de Bond, tandis qu'il se gravait dans la tête la façon dont cet homme était habillé et son aspect général. Il dit alors :

— Heureux de faire votre connaissance. Comment est-ce arrivé ?

— Reçu un message. Tard la nuit dernière. Directement de « M ». Ça m'a secoué, je peux le dire, vieux.

Drôle d'accent. Lequel ? Une pointe d'accent de terroir – vulgaire. Et autre chose, que Bond ne pouvait définir. Provenant probablement du fait que l'homme avait trop longtemps vécu à l'étranger et avait parlé tout le temps des langues étrangères. Et ce terrible « vieux » à la fin des phrases !... La timidité.

— Je comprends ça, dit Bond avec sympathie. Que disait-il ?

— Simplement de prendre l'Orient-Express ce matin et de contacter un homme et une femme, dans la voiture directe. Décrit plus ou moins comment vous êtes. Alors je devais ne plus vous quitter et veiller sur vous jusqu'au *Gay Paree*. C'est tout, vieux.

Cette voix n'indiquait-elle pas que l'homme était sur la défensive ? Bond jeta un coup d'œil de côté. Les yeux pâles se tournèrent, et rencontrèrent les siens. Il y vit comme un rapide reflet rouge. C'était comme si la porte de sécurité d'un haut-fourneau s'était ouverte subitement. La lueur s'éteignit. La porte ouvrant sur l'intérieur de cet homme s'était refermée. Maintenant les yeux étaient de nouveau opaques – les yeux d'un introverti, d'un homme qui regarde rarement le monde extérieur, parce qu'il ne cesse de regarder ce qui se passe en lui.

« En tout cas, il y a de la folie là-dedans », se dit Bond, alarmé par cette constatation. Traumatisme à la suite d'un éclatement d'obus, peut-être, ou schizophrénie. Pauvre type, avec ce corps magnifique ! Un jour, ça craquera, sans aucun doute. La folie prendra le dessus. Bond ferait bien d'en dire un mot au chef du Personnel. Lui faire subir un examen médical. Au fait, quel était son nom ?

— Eh bien, je suis très heureux de vous avoir ici ! Vous n'aurez probablement pas grand-chose à faire. Quand nous sommes partis, trois rouges nous suivaient. Nous nous en sommes débarrassés. Mais il peut y en avoir d'autres dans le train. Ou bien il peut en monter. Et je dois amener cette jeune femme à Londres sans encombre. Si vous vous chargez simplement de surveiller les parages. Cette nuit, il vaut mieux que nous restions ensemble et que nous veillions à tour de rôle. C'est la dernière nuit et je ne veux pas prendre de risques. Au fait, mon nom est James Bond. Je voyage sous le nom de David Somerset. Et ici, il y a Caroline Somerset.

L'homme fouilla dans sa poche intérieure et en tira un portefeuille qui paraissait contenir beaucoup d'argent. Il y prit une carte de visite qu'il tendit à Bond. On y lisait : « Capitaine Norman Nash » et, dans le coin supérieur gauche, « Royal Automobile Club ».

En mettant la carte dans sa poche, Bond y passa le doigt. Elle était gravée.

— Merci, dit-il. Eh bien, Nash, venez faire la connaissance de Mrs Somerset ! Il n'y a pas de raison pour que nous ne voyagions pas plus ou moins ensemble.

Et il sourit d'un air engageant.

De nouveau l'éclair rouge, aussitôt éteint. Sous la moustache blonde, les lèvres firent une grimace !

— Je serai ravi, vieux.

Bond se tourna vers la porte, frappa doucement et dit son nom.

La porte s'ouvrit. Bond fit signe à Nash d'entrer et referma derrière lui.

La jeune femme parut surprise.

— Voici le Capitaine Nash – Norman Nash. On lui a demandé de garder un œil sur nous.

— Comment allez-vous ?

Elle tendit une main hésitante. L'homme la toucha rapidement. Son regard était fixe. Il ne dit rien. La jeune femme eut un petit rire embarrassé.

— Voulez-vous vous asseoir ?

— Euh... ! merci !

Nash s'assit avec raideur au bord de la banquette. Il avait l'air de se rappeler quelque chose, quelque chose que l'on fait quand on n'a rien à dire. Il tira de sa poche un paquet de Players.

— Voulez-vous une... euh... cigarette ?

Il ouvrit le haut du paquet avec l'ongle du pouce, qui était très soigné, rabattit le papier d'argent et fit sortir les cigarettes. La jeune femme en prit une. L'autre main de Nash tendit un briquet, avec l'empressement obséquieux d'un marchand de voitures. Nash leva les yeux. Bond était appuyé contre la porte et se demandait comment il

pourrait venir en aide à cet homme gauche et embarrassé. Nash tenait les cigarettes et le briquet comme s'il avait offert des verroteries à un chef sauvage.

— Et vous, vieux ?

— Volontiers, dit Bond.

Il détestait le tabac de Virginie, mais il était prêt à tout faire pour aider cet homme à se sentir à son aise. Il prit une cigarette et l'alluma. Depuis quelque temps, on avait vraiment affaire dans le Service à de drôles de zèbres ! Comment diable cet homme se débrouillait-il dans le milieu semi-diplomatique qu'il devait fréquenter à Trieste ?

— Vous paraissez très en forme, Nash. Tennis ?

— Natation.

— Depuis longtemps à Trieste ?

— Environ trois ans. » Et l'éclair rouge réapparut.

— Travail intéressant ?

— Quelquefois. Vous savez ce que c'est, vieux.

Bond se demandait comment faire pour que ce Nash cessât de l'appeler « vieux ». Il n'en voyait pas le moyen. Il y eut un silence. Nash sentait nettement que c'était son tour de dire quelque chose. Il fouilla dans sa poche et en tira une coupure de presse. C'était la première page du *Corriere de la Sera*. Il la tendit à Bond :

— Vous avez vu, vieux ? » Les yeux étincelèrent, puis s'éteignirent. Les épaisses lettres noires sur le mauvais papier étaient encore humides. On lisait ce titre :

TERRIBILE ESPLOSIONE IN ISTANBUL
UFFICIO SOVIETICO DISTRUTTO
TUTTI I PRESENTI UCCISI

Bond ne put comprendre la suite. Il plia la coupure et la rendit à Nash. Jusqu'à quel point cet homme était-il au courant des affaires ? Il valait mieux le traiter simplement comme un homme de main, rien de plus.

— Sale histoire, dit-il. Conduite de gaz, je suppose.

Bond revit par la pensée le ventre indécent de la bombe, suspendue, dans le tunnel, au plafond de la niche. Il y avait des fils qui partaient de là et qui aboutissaient au système de déclenchement, qui se trouvait dans le tiroir du bureau de Kerim. Qui, la veille après-midi, avait actionné le commutateur, quand Trempo avait téléphoné ? Le secrétaire particulier ?... Ou bien avaient-ils tiré au sort, et ensuite attendu, assis en rond ? La main s'était abaissée, et le grondement de l'explosion était monté jusqu'à la rue des Livres, au sommet de la colline. Les hommes de Kerim devaient tous être là, dans le bureau frais, les yeux brillants de haine. Les larmes, ce serait pour la nuit. D'abord la vengeance ! Et les rats ?... Combien de milliers avaient péri

dans le tunnel ?... A quelle heure cela s'était-il passé ?... Vers quatre heures. La réunion quotidienne était-elle en train de se tenir ? Trois morts dans la pièce. Combien dans le reste du bâtiment ? Des amis de Tatiana, peut-être. Bond lui cacherait cette histoire. Est-ce que Bruno y avait assisté, d'une fenêtre du Walhalla ?... Bond croyait entendre l'énorme rire de triomphe se répercutant sur les murs. En tout cas, Kerim en avait emmené un grand nombre avec lui !

— Oui, je suppose aussi que c'était une conduite de gaz, dit l'autre, sans paraître s'y intéresser et en regardant Bond.

Une cloche retentit dans le couloir, se rapprocha. *Deuxième Service, Deuxième Service. Prenez vos places, s'il vous plaît*[16]. Bond jeta un coup d'œil à Tatiana. Elle était pâle. Ses yeux semblaient supplier qu'on la dispensât de supporter plus longtemps la présence de ce rustre si peu *kulturny*. Bond dit :

— Allons déjeuner. » Elle se leva aussitôt. « Et vous, Nash ? » Le capitaine Nash était déjà levé.

— C'est déjà fait. Merci, vieux. J'aimerais jeter un coup d'œil d'un bout à l'autre du train. Est-ce que le contrôleur... vous voyez ce que je veux dire ? dit-il en faisant le geste de palper de l'argent.

— Oh oui ! Il coopère parfaitement bien, dit Bond.

Il descendit la petite valise pesante, ouvrit la porte à Nash.

— A tout à l'heure.

Le capitaine passa dans le couloir, en disant :

— Oui, j'espère bien, vieux.

Les mains dans les poches, il partit dans le couloir vers la gauche, se déplaçant avec aisance malgré le balancement du train. On vit sur sa nuque le reflet des boucles serrées et dorées. Bond suivit Tatiana, en sens inverse. Les voitures étaient bondées de gens qui rentraient de vacances. En troisième, les gens, assis sur leurs valises, bavardaient, mordaient dans des oranges et dans des petits pains rassis d'où sortaient des morceaux de salami. Au passage de Tatiana, les hommes l'examinaient de près ; les femmes regardaient Bond d'un air approbateur, se demandant s'il lui faisait bien l'amour. Au wagon-restaurant, Bond commanda deux Americanos et une bouteille de Chianti Broglio. Les merveilleux hors-d'œuvre européens arrivèrent. Tatiana commençait à se dérider.

— Drôle d'homme ! dit Bond en la regardant piquer dans les petits plats. Mais je suis content qu'il soit venu. Je vais peut-être pouvoir dormir un peu. Je crois que, rentré chez moi, je dormirai pendant une semaine.

— Je ne l'aime pas, dit la jeune femme, sur un ton indifférent. Il n'est pas *kulturny*. Je n'ai pas confiance en son regard.

— Personne n'est assez *kulturny* pour toi, dit Bond en riant.

— Tu le connaissais déjà ?

— Non. Mais il appartient à mon organisation.

— Quel est encore son nom ?

— Nash. Norman Nash.

— N.A.S.H. dit-elle en épelant. C'est bien cela ?

— Oui.

Elle paraissait perplexe.

— Sais-tu ce que cela veut dire en russe ? *Nash*, c'est « nôtre ».

Dans nos Services, un homme est *nash* quand il est l'un de *nos* hommes. Il est *svoi* quand il appartient à l'autre camp – à l'ennemi. Et cet homme-ci se fait appeler Nash ! Ce n'est pas agréable.

— Vraiment, Tania, dit Bond en riant, tu as des raisons bien extraordinaires de ne pas aimer les gens. Nash est un nom anglais tout à fait courant. Lui a l'air parfaitement inoffensif. En tout cas, il est bien assez fort pour ce que nous avons à lui demander.

Tatiana faisait la tête. Elle continua son déjeuner.

Vinrent des *tagliatelli verdi*, puis le vin, et une délicieuse escalope.

— Oh ! ce que c'est bon ! dit-elle. Depuis que j'ai quitté la Russie, je ne suis plus qu'un estomac. Ne me laisse pas trop engraisser, James. Il ne faut pas, sinon je ne serai même plus bonne à faire l'amour. Empêche-moi, sinon je ne ferai que manger et dormir toute la journée. Bats-moi, si je mange trop ?

— Bien sûr. Je te battrai.

Elle fronça le nez. Il sentit la douce caresse de ses chevilles. Les grands yeux le contemplaient avec passion. Les cils s'abaissaient avec une modestie affectée.

— S'il te plaît, dit-elle, demande l'addition. Je sens que j'ai sommeil.

Le train entraît à Mestre. C'était le début des canaux. Une gondole pleine de légumes se déplaçait lentement, sur un long plan d'eau conduisant à la ville.

— Mais nous allons entrer dans Venise dans une minute ! répondit Bond en manière de protestation. Tu ne veux pas voir Venise ?

— Ça ne fera jamais qu'une gare de plus. Je peux voir Venise un autre jour. Maintenant, je voudrais que tu me fasses l'amour. S'il te plaît, James ! dit-elle en se penchant en avant et en plaçant sa main sur celle de Bond. Donne-moi ce que je désire. Nous avons si peu de temps !

Ce fut alors de nouveau la petite chambre, l'odeur de la mer qui entraît par la fenêtre entrouverte et le rideau baissé qui flottait dans le vent. De nouveau il y eut deux piles de vêtements sur le sol, deux corps sur la banquette, les soupirs, la lente exploration des mains. Puis le nœud d'amour se forma ; et, tandis que le train passait sur les

aiguillages, pour entrer dans la gare de Venise où les sons s'amplifiaient, survint le cri final d'abandon désespéré.

A l'extérieur de la chambre minuscule retentissaient des appels confus, répercutés par l'écho ; cliquetis métalliques et pas étouffés, qui s'évanouirent lentement, tandis que les amants sombraient dans le sommeil. Vint Padoue, puis Vicenze et, sur Vérone, un fabuleux coucher de soleil, dont le scintillement rouge et or s'apercevait par l'entrebâillement des stores. Ce fut de nouveau la cloche dans le couloir. Le couple s'éveilla. Bond s'habilla, passa dans le couloir et s'appuya à la barre de cuivre. Il regardait s'éteindre doucement une lumière rose au-dessus de la plaine de Lombardie, en pensant à Tatiana et à leur avenir.

Le visage de Nash vint se refléter à côté du sien dans la vitre sombre. L'homme s'approcha de Bond, jusqu'à le frôler du coude.

— Je crois avoir repéré un type de l'autre camp, vieux, dit-il à voix basse.

Bond n'était pas surpris. Il s'était dit que si quelque chose devait arriver, ce serait cette nuit-là. Il dit, sur un ton presque détaché :

— Qui est-ce ?

— Connais pas son vrai nom, mais il est passé à Trieste une ou deux fois. Quelque chose à faire avec l'Albanie. Peut-être le chef de la Délégation Permanente à Tirana. Maintenant il a un passeport américain, au nom de Wilbur Frank. Il se dit banquier. Au n°9, juste à côté de vous. Je ne crois pas me tromper, vieux.

Bond interrogea un instant les yeux de Nash, dans le large visage basané. De nouveau la porte du haut-fourneau s'était entrebâillée. La lueur rouge apparut, puis s'éteignit.

— C'est une bonne chose, que vous l'ayez repéré. La nuit sera peut-être dure. A présent, ne nous quittez plus. Il ne faut pas laisser seule la jeune femme.

— C'est bien ce que j'ai pensé, vieux.

Tous trois allèrent dîner. Le repas fut silencieux. Nash, assis près de Tatiana, gardait les yeux fixés sur son assiette. Il tenait son couteau comme un stylographe et l'essuyait fréquemment sur sa fourchette. Ses mouvements étaient gauches. Au milieu du repas, en voulant prendre le sel, il renversa le verre de Chianti de sa voisine. Il s'excusa longuement. Il réclama un autre verre et le remplit, tout cela en faisant beaucoup de manières.

On servit le café. Cette fois c'était Tatiana qui devenait maladroite. Elle renversa sa tasse. Elle était devenue très pâle, sa respiration était rapide.

— Tatiana ! dit Bond, à moitié levé.

Mais ce fut le capitaine Nash, debout le premier, qui s'occupa d'elle. « Cette dame est souffrante. Laissez-moi faire. » Il entoura la

jeune femme de son bras et la mit sur pied. « Je la ramène à son compartiment. Il vaut mieux que vous surveilliez la valise. Et puis il y a l'addition. Je m'occuperai d'elle jusqu'à ce que vous arriviez.

— Ça va très bien », protesta Tatiana, de la voix pâteuse de quelqu'un qui sombre dans l'inconscience. « Ne te fais pas de souci, James. Je vais m'étendre. »

Sa tête penchait nonchalamment sur l'épaule de Nash. Celui-ci passa un bras vigoureux autour de la taille de la jeune femme et la fit passer rapidement et adroitement par l'allée centrale du wagon-restaurant, puis sortir de celui-ci.

Bond fit claquer ses doigts avec impatience, pour appeler le serveur. Pauvre chérie ! Elle devait être morte de fatigue. Comment n'avait-il pas pensé à l'effort qu'on exigeait d'elle ? Il se reprocha son égoïsme. Grâce au Ciel, il y avait Nash. Un type efficace, malgré son air de rustre !

Bond paya l'addition. Il prit le petit sac pesant et suivit, aussi rapidement qu'il put, les couloirs encombrés.

Il frappa doucement à la porte du n°7. Nash ouvrit la porte, un doigt posé sur ses lèvres, sortit et referma derrière lui.

— Elle a un peu perdu connaissance, dit-il. Mais maintenant cela va mieux. Les lits étaient faits. Elle va dormir dans la couchette supérieure. Je pense que tout cela est un peu trop pour une femme, vieux.

Bond fit un bref signe de tête. Il entra dans le compartiment. Une main pendait sous le manteau de martre. Bond monta sur la couchette inférieure et remit doucement la main sous le pan du manteau. Cette main lui parut froide. La jeune femme ne broncha pas.

Bond redescendit sans bruit. Il valait mieux laisser dormir Tatiana. Il passa dans le couloir.

Nash le regarda d'un œil vide.

— Eh bien, je pense qu'il faudrait s'organiser pour la nuit ! J'ai un livre, dit-il en montrant : *Guerre et Paix*. Il y a des années que j'essaie en vain d'arriver au bout. Vous dormez le premier, vieux. Vous avez l'air joliment flapi, vous aussi ! Je vous réveillerais quand je ne pourrai plus garder les yeux ouverts. » Il indiqua de la tête le n°9 : « L'homme ne s'est pas encore montré. Je ne pense pas qu'il le fasse, s'il se prépare à nous jouer un tour de cochon. A propos, demanda-t-il au bout d'un moment, avez-vous une arme ? »

— Oui. Pourquoi ? Pas vous ?

— Hélas non ! dit-il en ayant l'air de s'excuser. J'ai un Luger à la maison, mais il est trop volumineux pour une mission de ce genre.

— Ah bon ! dit Bond à contrecœur. Alors vaut mieux que vous preniez mon pistolet. Venez.

Ils entrèrent et Bond ferma la porte. Il prit le Beretta et le tendit

à Nash.

— Huit coups, dit-il à voix basse. Semi-automatique. Il est au cran de sûreté.

Nash prit le pistolet et le soupesa avec des airs de professionnel. Il manœuvra le cran de sûreté dans les deux sens. Bond avait horreur qu'on touchât à son arme. Quand il ne l'avait pas sur lui, il se sentait tout nu.

— C'est plutôt le genre léger, dit-il d'un air bougon. Mais il tue, si l'on place les balles aux bons endroits.

Nash approuva. Il s'assit près de la fenêtre, à l'extrémité de la banquette inférieure.

— Je me mets à ce bout, chuchota-t-il. Bon champ de tir. » Il mit son livre sur ses genoux et s'installa.

Bond ôta sa veste, sa cravate et les plaça sur la banquette à côté de lui. Il s'appuya sur les oreillers, mit ses pieds sur la valise du Spektor, posée sur le sol à côté de la mallette. Il prit son Ambler, trouva l'endroit où il en était et essaya de lire. Après quelques pages, il s'aperçut qu'il ne pouvait pas se concentrer. Il était trop fatigué. Il laissa tomber le livre sur ses genoux et ferma les yeux. Pouvait-il se permettre de dormir ? N'y avait-il pas d'autre précaution à prendre ? Les coins ! Bond les sentit dans la poche de son veston. Il se glissa hors de la banquette, s'agenouilla et engagea les coins, en forçant, sous les deux portes. Puis il s'installa de nouveau et éteignit la petite lampe qui se trouvait au-dessus de sa tête. L'œil violet de la veilleuse luisait doucement.

— Merci, vieux, dit le capitaine Nash à mi-voix.

Le train mugit et s'engouffra dans un tunnel.

LA BOUTEILLE QUI TUE

Un léger coup de coude sur sa cheville réveilla Bond. Il ne bougea pas. Ses sens reprenaient leur activité, comme ceux d'un animal. Rien n'avait changé. Il y avait les mêmes bruits du train : grincement métallique régulier qui scandait le défilé des kilomètres, le léger craquement de la boiserie, un tintement venant de la petite armoire placée au-dessus du lavabo, dans laquelle un verre à dents bougeait sur son support.

Qu'est-ce qui avait réveillé Bond ? L'œil spectral de la veilleuse répandait sa lueur veloutée dans le petit enclos. Aucun son ne venait de la couchette supérieure. Près de la fenêtre, le capitaine Nash était assis à sa place, son livre sur les genoux. Un rayon de lune venant du bord du store barrait d'un trait de lumière la double page du livre ouvert. Nash regardait fixement Bond. Celui-ci remarqua l'attention soutenue qui s'affirmait dans les yeux violets. Les lèvres noires s'entrouvrirent et l'on vit briller les dents.

— Désolé de vous avoir dérangé, vieux. J'avais envie de bavarder.

Qu'y avait-il de nouveau dans cette voix ? Bond posa doucement les pieds sur le sol. Il se redressa sur son siège. Le danger, comme un troisième homme, était là, dans le compartiment !

— Très bien, dit Bond avec calme.

Pourquoi ces quelques mots faisaient-ils naître chez lui un frisson le long de l'échine ? Était-ce le ton d'autorité qui apparaissait dans la voix de Nash ? Une idée vint à Bond : Nash était devenu fou. C'était peut-être la folie, et non le danger, dont Bond ressentait la présence. Ce que son instinct lui avait dit au sujet de cet homme était donc exact. Toute la question était de se débarrasser de lui, d'une façon ou d'une autre, au prochain arrêt. Où le train se trouvait-il ? Quand arriverait-il à la frontière ?

Bond leva son poignet pour regarder l'heure. La lumière violette effaçait les chiffres luminescents. Bond dirigea le cadran vers le rayon de lune qui arrivait de la fenêtre.

Du côté de Nash vint un déclic aigu. Bond sentit sur son poignet un coup violent. Des éclats de verre lui sautèrent au visage. Son bras fut jeté contre la porte. Se demandant si le poignet n'avait pas été fracturé, il laissa pendre le bras et remua les doigts. Ils fonctionnaient

tous.

Le livre était resté ouvert sur les genoux de Nash, mais maintenant, un mince filet de fumée sortait du trou situé à la partie supérieure du dos de ce livre, et il y avait dans la pièce une légère odeur de poudre. La bouche de Bond se dessécha, comme s'il avait avalé de l'alun. C'était donc un piège, depuis le début ! Et le piège s'était refermé. Le capitaine Nash était envoyé par Moscou. Non par « M ». Et l'agent MGB du n°9, l'homme au passeport américain, était un mythe. Bond avait donné son arme à Nash. Il avait même placé des coins sous les portes, pour que Nash se sentît plus en sécurité ! Bond frissonna. Non de crainte, mais de dégoût. Nash se mit à parler. Sa voix n'était plus un murmure, n'était plus onctueuse. Elle était forte et pleine d'assurance.

— Cela va nous épargner bien des discussions, vieux. Ce n'est qu'une petite démonstration. On dit que je ne suis pas mauvais tireur, avec ce petit sac à malices. Il y a dix balles là-dedans, des dum-dum de 25. Le percuteur est mû par une pile. Reconnaissez que les Russes sont des types formidables, pour imaginer des trucs comme ça ! Bien dommage que votre livre ne serve qu'à lire, vieux !

— Pour l'amour de Dieu, cessez de m'appeler « vieux » !

Alors qu'il y avait tant de choses à apprendre, tant de choses auxquelles il fallait réfléchir, telle était la première réaction de Bond, devant cette catastrophe totale ! C'était la réaction de quelqu'un qui, dans un incendie, va chercher l'objet le plus banal pour le sauver des flammes.

— Désolé, vieux. Il a fallu prendre cette habitude. Ça fait partie de ce qu'on doit faire pour avoir l'air d'un salaud de gentleman. Comme ces vêtements. Ils viennent tous du magasin des accessoires. On m'a dit que je devais être habillé comme ça. J'ai obéi, pas vrai, vieux ? Mais revenons aux choses sérieuses. Je pense que vous serez heureux d'apprendre à quoi tout cela correspond. Je serai content de vous le raconter. Nous avons devant nous une demi-heure avant l'heure à laquelle vous devrez prendre le départ. Ça me donne un courage supplémentaire, de pouvoir montrer au fameux Mr Bond, du Service Secret, quel sacré ballot il peut être. Vous voyez, vieux, vous n'êtes pas aussi fort que vous le croyez ! Vous n'êtes qu'un mannequin rembourré, et j'ai été chargé d'en faire sortir toute la sciure.

La voix était monocorde, les phrases se terminaient sur un ton mourant. C'était comme si Nash était excédé par le seul fait d'avoir à parler.

— Oui, répondit Bond, j'aimerais savoir à quoi tout cela rime. Je peux vous consacrer une demi-heure.

Il se demandait désespérément : n'y avait-il pas un moyen de désarçonner cet homme ? De lui faire perdre l'équilibre ?

— Ne blaguez pas, vieux.

L'homme ne s'intéressait nullement à Bond, et les menaces de celui-ci ne l'impressionnaient pas. Bond n'existait que comme cible.

— Vous devez mourir dans une demi-heure. Pas d'erreur. Je n'ai jamais commis d'erreur, sinon je n'aurais pas la situation que j'ai.

— Et quelle est-elle ?

— Chef exécutif de SMERSH.

Il y avait une légère trace de vie dans la voix, une trace de fierté. Mais elle redevint aussi monocorde.

— Vous connaissez le nom, je pense, vieux ?

SMERSH ! Telle était la réponse – la pire de toutes ! Et cet homme était le chef tueur de cette organisation. Bond se rappela la lueur rouge qui avait brillé dans les yeux violets. Un tueur. Un psychopathe. Manie dépressive, probablement ! Un homme qui aimait vraiment cela. Quel outil précieux SMERSH avait trouvé ! Bond se rappela soudain ce qu'avait dit Vavra. Il essaya de prendre les choses de plus loin :

— Est-ce que la lune a une influence sur vous, Nash ?

Les lèvres noires se crispèrent.

— Intelligent, Monsieur Service Secret ! Vous me prenez pour un excité. Ne vous en faites pas. Si j'étais un excité, je ne serais pas ici.

La fureur contenue qu'on percevait dans la voix fit comprendre à Bond qu'il avait touché un point sensible. Mais comment amener l'homme à perdre tout contrôle sur lui-même ? Il valait peut-être mieux se moquer de lui et gagner du temps. Peut-être Tatiana...

— Que vient faire la fille dans tout ça ?

— Elle fait partie de l'appât. » L'intonation était de nouveau excédée. « Ne vous en faites pas. Elle ne viendra pas se fourrer dans notre conversation. Je lui ai collé une pincée de chloral dans son verre de vin en le remplissant. Elle est hors jeu pour la nuit. Et d'ailleurs pour toutes les nuits à venir. Elle doit disparaître en même temps que vous.

— Oh ! vraiment ? Alors, écoutons l'histoire !

Bond souleva sa main douloureuse et la posa sur ses genoux ; il fit fonctionner ses doigts pour activer la circulation.

— Allez-y mollo, vieux ! Pas de blague ! Pas de truc dans le genre Bulldog Drummond, ou je vous en envoie une de celui-ci. Je ne supporterai même pas l'esquisse d'un mouvement, ou vous recevez une balle juste dans le cœur. Au centre du cœur. Une balle, pas une de plus. C'est d'ailleurs comme ça que ça finira. Une balle au beau milieu du cœur. Si vous bougez, ça viendra un peu plus vite. Et n'oubliez pas qui je suis. Pensez à votre montre-bracelet. Je ne rate pas. Jamais.

— Bravo, dit Bond nonchalamment. Mais n'ayez pas peur. Vous avez même mon automatique... Continuez votre histoire.

— Très bien, vieux, mais grattez-vous seulement l'oreille pendant que je parle, et je tire. Vu ?... Bon ! SMERSH a donc décidé de vous tuer. Du moins je crois comprendre que ça a été décidé en haut lieu. Il semble qu'on ait voulu porter un coup dur au Service Secret – le remettre un peu à sa place. Vous me suivez ?

— Pourquoi m'avoir choisi, *moi* ?

— Ne me demandez pas ça, vieux. On a seulement dit que vous aviez comme une réputation dans votre unité. La façon dont vous allez être tué flanquera tout cela par terre. Il a fallu trois mois pour mitonner ce plan, et c'est une merveille. Il fallait ça. SMERSH a commis une ou deux erreurs, dernièrement. Dans l'affaire Khoklov, par exemple. Vous vous rappelez l'étui à cigarettes explosif ?... On avait confié le travail à un incapable. On aurait dû me le confier à moi. Je ne serais pas passé aux Yankees, moi. Pour en revenir à notre histoire, on a un stratège du tonnerre pour combiner les plans, à SMERSH, un certain Kronsteen. Un grand joueur d'échecs. Il a dit que la vanité, la rapacité et un peu de loufoquerie, tout ça vous ferait tomber dans le panneau. Il a dit que vous en pinciez tous pour la loufoquerie, à Londres. Et c'était bien vrai, n'est-ce pas, vieux ?

Ils avaient donc dit cela ? Bond se rappela à quel point les aspects excentriques de l'histoire avaient éveillé la curiosité du Service. Et la vanité ?... Oui, il devait le reconnaître, l'idée que cette fille russe était amoureuse de lui avait beaucoup aidé à la réussite du plan. Et il y avait le Spektor. C'est ce qui avait emporté la décision. C'était donc, en effet, pour employer leur expression, de la rapacité. Il dit, d'un ton détaché :

— Cela nous intéressait.

— Alors vint l'opération. Notre Chef des Opérations, c'est quelqu'un ! Je peux dire qu'elle a tué, ou fait tuer plus de gens que personne au monde. Oui, c'est une femme. Du nom de Klebb. – Rosa Klebb. Une vraie truie. Mais elle connaît certainement tous les trucs.

Rosa Klebb ! Ainsi, à la tête de SMERSH, il y avait une femme ! Si seulement Bond pouvait en réchapper et mettre la main dessus !... Les doigts de la main droite de Bond se refermaient doucement. Mais la voix monotone continuait, dans son coin :

— Elle a donc découvert cette fille, Romanova. Elle l'a entraînée en vue de ce travail. Au fait, comment est-elle au lit ?... Pas mal ?

Non, Bond ne croyait pas cela ! La première nuit devait avoir été combinée. Mais ensuite ?... Non. Ensuite, ç'avait été vrai. Il profita de l'occasion pour hausser les épaules. D'une manière même exagérée, mais il habitait l'autre à le voir bouger.

— Bon. Je ne m'intéresse guère à ce genre de choses, en ce qui me concerne. Mais ils ont pris quelques jolies photos de vous deux. » Nash tapota la poche de son veston. « Une bobine entière de 16 mm.

Je la mettrai dans le sac à main de la femme. Ça fera bien dans les journaux. » Nash se mit à rire, d'un rire mordant, métallique. « Il faudra couper les passages les plus croustillants, bien entendu. »

Le changement de chambre à l'hôtel. L'appartement « pour lune de miel ». Le grand miroir derrière le lit... Comme tout cela s'agençait bien ! Bond sentit ses mains devenir moites de transpiration. Il les essuya à son pantalon.

— Restez tranquille, vieux. Vous avez failli avoir droit à la balle, ce coup-ci. Je vous ai dit de ne pas bouger, vous vous rappelez ?

Bond remit ses mains sur le livre posé sur ses genoux. Jusqu'à quel point pourrait-il étendre ces mouvements imperceptibles ? Jusqu'où pourrait-il aller ?

— Continuez votre histoire, dit-il. La fille a-t-elle su qu'on prenait ces photos ? Savait-elle que SMERSH était dans le coup ?

— Bien sûr que non ! Elle ignorait tout des photos. Rosa n'avait pas confiance en elle pour deux sous. Trop émotive. Mais je n'en sais pas beaucoup sur ce chapitre. Nous travaillons par compartiments. J'ai vu la femme aujourd'hui pour la première fois. Je ne sais que ce qu'on m'a dit. Naturellement, elle savait qu'elle travaillait pour SMERSH. On lui avait dit qu'elle devait aller en Angleterre pour y faire un peu d'espionnage.

« Quelle idiote ! » se dit Bond. Pourquoi diable ne lui avait-elle pas dit que SMERSH était dans le coup ? Elle devait être terrorisée au point de ne pas oser même prononcer ce nom. Elle a cru qu'elle serait mise en prison, ou quelque chose comme ça. Elle lui avait toujours dit qu'en Angleterre, elle lui expliquerait tout. Qu'il devait avoir confiance et ne pas avoir peur. Confiance... Alors qu'elle n'avait aucune idée, même la plus vague, de ce qui se tramait ! Bon. Pauvre enfant ! On l'avait roulée autant que lui. Mais le moindre indice aurait suffi – aurait sauvé la vie de Kerim, par exemple. Quant à sa vie, à elle, et à celle de Bond ?...

— Et puis il fallait se débarrasser de votre Turc. Je crois savoir que ça n'a pas été tout seul. Un dur. Je suppose que c'est sa bande qui a fait sauter notre Centre d'Istanbul, hier après-midi. Ça va faire un peu de panique.

— C'est triste.

— Ne m'embêtez pas, vieux. La fin de mon boulot n'est pas difficile. » Il jeta un rapide coup d'œil à sa montre. « Dans vingt minutes nous entrons dans le tunnel du Simplon. C'est là qu'ils veulent que ce soit fait. Ça fera plus dramatique pour les journaux. Un seul coup. Une seule balle en plein cœur. Le bruit du tunnel aidera, dans le cas où vous seriez un de ces types qui font du bruit en crevant. Ensuite une balle dans la nuque de la fille – avec votre automatique – et hop, par la fenêtre ! Ensuite une autre balle pour vous, avec *votre* arme.

Avec vos doigts crispés sur la crosse, bien sûr ! Et quantité de poudre sur votre chemise. Suicide. C'est de ça que ça aura l'air, au premier abord. Il y aura deux balles dans votre cœur. Mais ça, on en parlera plus tard. Encore plus de mystère ! Il faudra fouiller le Simplon une seconde fois. Qui était l'homme blond ? On trouvera le film dans le sac de la femme ; on trouvera dans votre poche une longue lettre d'amour qu'elle est censée vous avoir écrite – avec un petit peu de menaces. Une lettre vraiment bien ! C'est SMERSH qui l'a faite. Il y est dit que la fille donnera le film aux journaux si vous ne l'épousez pas. Que vous lui avez promis le mariage à condition qu'elle vole le Spektor... » Nash s'interrompt pour ouvrir une parenthèse : « Il est un fait, vieux, c'est que le Spektor est piégé. Quand vos experts du Chiffre le tripoteront, ils sauteront tous. Toujours ça de gagné », conclut-il en riant sous cape. « Et la lettre dit alors que tout ce que la fille a à vous offrir, c'est l'appareil et son corps – avec tous les détails sur le corps et sur l'usage que vous en avez fait. Ce passage-là est plutôt gratiné ! Vous y êtes ?... Aussi, quelle histoire dans les journaux ! Ceux de gauche recevront du fric pour faire démarrer l'histoire. Il y a tout là-dedans, tout ce qu'on peut souhaiter : Orient-Express ; une belle espionne russe, tuée sous le tunnel du Simplon ; les photos cochonnes ; une machine secrète à décoder ; un bel espion britannique, voyant sa carrière ruinée, tue l'espionne et se suicide. Du sexe, des espions, un train de luxe, Mr et Mrs Somerset !... Vieux, ça durera des mois !... Mille fois mieux que l'affaire Khoklov !... L'affaire Khoklov battue à plate couture... Et quel coup pour le célèbre Intelligence Service ! Leur meilleur homme, le fameux James Bond ! Quel massacre ! Après, la machine à décoder saute... Qu'est-ce que votre chef va penser de vous ? Que va penser le public ? Et le Gouvernement ? Et les Américains ?... Allez leur parler encore de sécurité !... Personne n'aura plus les secrets atomiques des Amerloques. » Nash fit une pause, pour laisser pénétrer tout cela dans l'esprit de son adversaire. Avec une certaine fierté, il conclut : « Vieux, ce sera l'histoire du siècle ! »

Oui, pensait Bond. Oui. Il avait certainement raison. Les journaux français donneraient à l'affaire un tel départ que rien ne pourrait plus l'arrêter. Ils n'auraient aucun scrupule à aller aussi loin que possible, avec l'histoire des photos et tout le reste. Il n'y aurait pas une presse au monde qui ne reprendrait l'histoire. Et le Spektor !... Est-ce que les gens de « M » ou le Deuxième Bureau français auraient assez de bon sens pour deviner que l'appareil était piégé ? Combien, parmi les meilleurs cryptographes occidentaux, sauteraient avec la machine ? Dieu, il faut sortir de cette panade !... Mais comment ? Le volume de *Guerre et Paix* bâillait dans sa direction. Voyons, il y aura le grondement du train pénétrant dans le tunnel. Puis, immédiatement,

le déclic assourdi et la balle. Les yeux de Bond scrutaient la pénombre violette ; il mesurait la profondeur de l'ombre portée dans son coin, par la couchette supérieure, il essayait de se rappeler exactement en quel point du sol se trouvait la mallette et de deviner ce que ferait Nash après avoir tiré.

— Vous avez pris des risques en vous laissant contacter à Trieste. Et comment connaissiez-vous le code du mois ?

— Vous n'avez pas l'air de comprendre la situation, vieux ! SMERSH est bon – vraiment bon. Il n'y a rien de meilleur. Nous connaissons tous les ans le code de chaque mois. Dans votre organisation, on néglige de noter certaines choses, et de voir comment elles se répartissent dans le temps. On le fait chez nous. Tous les ans au mois de janvier vous perdez quelque part l'un de vos petits agents, à Tokyo, à Tombouctou, n'importe où. SMERSH en choisit un et l'enlève. Alors, on lui fait dire quel est le code, pour toute l'année. Et tout ce qu'il peut savoir en dehors de ça, naturellement. Mais c'est spécialement au code qu'on en a. Ensuite on communique le renseignement à tous les centres. C'est simple comme bonjour, vieux.

Bond enfonçait ses ongles dans la paume de ses mains.

— Quant à vous avoir contacté à Trieste, vieux, eh bien, non ! Je suis tombé sur vous, en tête du train. Je suis descendu à l'arrêt et j'ai traversé le quai. Vous savez, vieux, on vous attendait à Belgrade. Nous savions que vous aviez appelé votre Chef – ou l'Ambassade, ou quelque chose comme ça. Il y avait des semaines que nous écoutions ce téléphone yougoslave. Dommage qu'on n'ait pas compris le message codé que votre copain a passé à Istanbul ! On aurait pu arrêter ce feu d'artifice, ou tout au moins sauver la vie de nos types. Mais, l'objectif principal c'était vous, vieux, et on vous avait bien fait tomber dans le piège. Vous étiez dans la bouteille qui tue dès l'instant où, en Turquie, vous êtes descendu de l'avion. Toute la question était de choisir le moment de mettre le bouchon.

Nash jeta un nouveau coup d'œil rapide à sa montre puis leva les yeux. Un rictus découvrait des dents violettes.

— C'est bientôt, maintenant, vieux. C'est bouchon moins quinze. Bond se dit : « Nous savions que SMERSH était bon, mais pas à ce point ». Il était vital de savoir cela. Il devait, d'une façon quelconque, s'en tirer. Il le DEVAIT. L'esprit de Bond faisait le tour de tous les détails de son plan, si mince, si désespéré que c'en était pitoyable.

— SMERSH, dit Bond, semble avoir vraiment tout prévu. Cela a dû lui donner beaucoup de peine. Il n'y a qu'une chose...

Et il laissa sa phrase inachevée.

— Quoi donc, vieux ?

Nash, pensant au rapport qu'il devrait rédiger, était tout ouïe. Le train ralentit. Domodossola. La frontière italienne. Et la douane ?...

Mais Bond se rappelait qu'il n'y avait aucune formalité pour les voitures directes, jusqu'à leur entrée en France à Vallorbe. Et, même là, la douane n'entrait pas dans les sleepings. L'express traversait directement la Suisse. Il n'y avait que les voyageurs pour Brigue et Lausanne qui avaient à passer la douane dans ces gares.

— Allons, continuez, vieux.

Nash paraissait accroché.

— Rien sans une cigarette.

— Très bien. Allez-y. Mais si vous faites un mouvement qui me déplaît, vous êtes mort.

Bond glissa sa main droite dans sa poche revolver. Il en tira son grand étui à cigarettes en acier. Il l'ouvrit, prit une cigarette. Prit son briquet dans sa poche de son pantalon. Alluma sa cigarette et rangea le briquet. Il laissa l'étui à cigarettes sur ses genoux à côté du livre. Il plaça sa main gauche tout naturellement sur le livre et sur l'étui à cigarettes comme pour les empêcher de glisser. Il tira sur sa cigarette. Si seulement ç'avait été une cigarette truquée – une fusée au magnésium, ou n'importe quoi, qu'il aurait pu jeter à la figure de l'autre ! Si seulement son Service s'occupait de ces joujoux explosifs !... Mais il avait au moins atteint son objectif sans se faire tirer dessus. C'était un début.

— Vous voyez », dit Bond en décrivant un cercle dans l'air avec sa cigarette, pour distraire l'attention de Nash. Sa main gauche fit glisser l'étui à cigarettes entre les pages du livre. « Vous voyez, tout cela paraît très joli. Mais vous ? Qu'allez-vous faire quand nous serons sortis du Simplon ?... Le contrôleur sait que nous étions ensemble. La police sera à vos trousses en un rien de temps.

— Oh ça !... » La voix de Nash était de nouveau celle d'un homme excédé. « Vous n'avez pas l'air d'avoir pigé que les Russes pensent à tout, dans ce genre de choses. Je descends à Dijon et prends une voiture pour Paris. Là, on me perd. Un petit côté « Troisième Homme » ne fait aucun tort à l'histoire. De toute façon, ça n'arrivera que plus tard, quand ils auront extrait de votre corps la deuxième balle sans pouvoir découvrir le second revolver. Ils ne feront pas le rapprochement avec moi. Il est un fait, c'est que j'ai rendez-vous demain à midi, chambre 204, à l'hôtel Ritz, pour faire mon rapport à Rosa. Elle veut tirer gloire de cette affaire. Alors je me transforme en chauffeur, et nous voilà partis pour Berlin. Ça me fait penser, vieux », et sa voix monotone commençait à prendre un ton plus ému, alléché : « Je crois qu'elle pourrait bien avoir pour moi dans son sac, l'ordre de Lénine. »

Le train se remit en marche. Bond se concentra. Dans quelques minutes, ce serait le moment. Quelle mort, s'il devait mourir ! A cause de sa propre stupidité – stupidité aveugle, mortelle ! Et mortelle aussi

pour Tatiana. Cent fois, il aurait pu faire quelque chose pour éviter ce massacre. Ce n'étaient pas les occasions qui avaient manqué. Mais la vanité, la curiosité, quatre jours d'amour l'avaient poussé dans le courant qui devait l'emporter, en vertu d'un ténébreux calcul. C'était la partie la plus odieuse de toute l'affaire – de voir triompher SMERSH, le seul ennemi que Bond eût juré de vaincre partout où il le rencontrerait. « Nous ferons ceci, et il fera cela. Camarades, c'est facile, avec un idiot vaniteux comme Bond. Regardez-le mordre à l'appât. Vous verrez. Je vous dis que c'est un idiot. Tous les Anglais sont des idiots. » Et Tatiana, l'appât – l'adorable appât !... Bond pensait à leur première nuit. Les bas noirs et le ruban de velours... Et SMERSH n'avait pas cessé de guetter Bond, de le suivre dans toutes ses allées et venues d'homme vaniteux, comme il avait été prévu, pour préparer la machination qui devait les salir : lui, « M » qui l'avait envoyé à Istanbul, le Service qui vivait sur le mythe de son nom. Dieu, quel gâchis ! Si seulement... si seulement ce malheureux embryon de plan que Bond avait conçu pouvait réussir ! En tête, le bruit du train se transformait en un grondement plus sourd. Plus que quelques secondes – quelques mètres. La bouche ovale, entre les pages blanches du livre, semblait s'ouvrir plus largement. Dans une seconde, l'obscurité du tunnel allait éteindre la lueur de la lune sur les pages et la langue bleue viendrait lécher Bond.

— Faites de beaux rêves, salaud d'Anglais !

Le bruit habituel du train fit place, sous le tunnel, à un hurlement retentissant.

Le dos du livre cracha du feu.

La balle, se dirigeant vers le cœur de Bond, parcourut comme un éclair les deux mètres qu'elle avait à franchir.

Bond tomba en avant sur le sol et resta étendu, sous la funèbre lumière violette.

CINQ LITRES DE SANG

Tout dépendait de la précision de l'homme. Nash avait dit à Bond qu'il recevrait une balle en plein cœur. Bond avait tenu le pari. Il fallait que le tir de Nash fût aussi précis qu'il le disait. Et c'était exact.

Bond gisait comme gît un homme mort. Avant l'arrivée de la balle, il s'était rappelé les cadavres qu'il avait vus – l'attitude qu'avaient leurs corps. Maintenant il était complètement effondré, comme une poupée brisée, les bras et les jambes soigneusement étendus. Il analysa ses sensations. Quand la balle s'était écrasée dans le livre, il avait senti une brûlure dans la région des côtes. Le projectile avait dû traverser l'étui à cigarettes, puis la deuxième partie du livre. La chaleur du plomb s'était manifestée non loin du cœur. C'était seulement la vive douleur qu'il avait ressentie dans la tête, quand il avait heurté la boiserie, et la lueur violette, sur le bout des souliers éraflés, tout près du nez de Bond, qui lui avaient fait comprendre qu'il n'était pas mort.

Comme un archéologue, Bond explora méthodiquement la ruine de son corps. La position du pied étendu. L'angle du genou à moitié plié, qui lui fournirait un point d'appui, au moment où il en aurait besoin. La main droite, qui faisait semblant d'être crispée sur le cœur percé, serait, quand il pourrait lâcher le livre, à quelques centimètres de la petite mallette – à quelques centimètres de la piqûre latérale, qui contenait les couteaux de jet à lame plate, stylets à deux tranchants, coupants comme des rasoirs dont Bond s'était moqué quand le Département Q lui avait expliqué le système de fixation. Et la main gauche, étendue dans l'abandon de la mort, fournirait un bras de levier, pour soulever le corps, le moment venu.

Au-dessus, retentit un long bâillement voluptueux. Bond surveilla les souliers marrons qui s'agitèrent. Le cuir se tendit ; c'était Nash qui se mettait debout. Dans une minute, le tueur, l'automatique de Bond dans la main droite, grimperait jusqu'à la couchette supérieure et chercherait, à travers l'écran de la chevelure, la base du cou de Tatiana. Le museau du Beretta viendrait se nicher à l'endroit préféré par les doigts, et Nash appuierait sur la gâchette. Le grondement du train couvrirait la détonation, déjà assourdie.

Le moment était très proche. Bond essayait désespérément de se remémorer certaines notions d'anatomie élémentaire. Où sont, dans la

partie inférieure d'un corps, les points vulnérables ? Où passe l'artère principale ? La fémorale ? En bas de la cuisse et à l'intérieur. Et l'iliaque externe, ou quel que soit son nom, celle qui devient la fémorale ? Elle traverse le centre de l'aîne. Si Bond manquait l'une et l'autre artères, tout irait très mal. Bond ne se faisait aucune illusion. Il n'avait aucune chance de vaincre cet homme terrifiant, dans un combat à mains nues. Le premier coup de couteau devait être décisif. Les souliers marrons se déplacèrent, se dirigeant vers la banquette. Que faisait Nash ? On n'entendait que le bruit métallique caverneux que faisait le train s'enfonçant dans le tunnel du Simplon – au cœur du Wasenhorn et du Monte Leone. Le verre à dents tinta. La boiserie craqua. Sur une centaine de mètres, des deux côtés de ce petit caveau mortuaire, des rangées de voyageurs étaient en train de dormir, ou étaient étendus éveillés, pensant à leur vie, à leurs amours, caressant des projets, se demandant qui viendrait les chercher à la Gare de Lyon. Et pendant ce temps, un peu plus loin dans le couloir, la mort voyageait avec ces inconnus insouciantes, dans le même trou noir, derrière la même grande locomotive Diesel, sur les mêmes rails brûlants... Un des deux souliers marrons se souleva du sol, en passant par-dessus Bond. L'aîne vulnérable allait s'ouvrir au-dessus de sa tête. Les muscles de Bond se glacèrent. Sa main droite, avançant de quelques centimètres, toucha la couture de la mallette, la pressa de côté. La main sentit le manche étroit du couteau, le tira à demi, doucement, sans que le bras bougeât.

Le second talon brun se souleva. Le bout du soulier se plia et supporta le poids. Maintenant le second pied avait quitté le sol. Déplacer doucement, ici, le poids du corps ; prendre appui là ; serrer le couteau énergiquement, pour qu'il ne dévie pas sur un os. Et maintenant...

Dans un violent mouvement en spirale, le corps de Bond s'éleva au-dessus du plancher. Le couteau brilla.

Le poing, prolongé du long doigt d'acier, et le bras et l'épaule de Bond poussant le poing, se précipitèrent vers le haut. Les phalanges de Bond sentirent le contact de la flanelle. Il maintint le couteau en place, le poussant plus loin.

D'en haut vint un terrible cri de douleur. Le Beretta tomba sur le plancher. Le couteau fut arraché de la main de Bond. L'homme fit un mouvement convulsif et s'effondra.

Bond avait prévu cette chute, mais, au moment où il faisait un pas de côté dans la direction de la fenêtre, une main l'attrapa comme un fléau et l'envoya sur la banquette inférieure, où il tomba avec un bruit sourd. Avant qu'il n'eût pu se relever, la terrible figure aux brillants yeux violets, aux offensantes dents violettes, s'éleva au-dessus du sol. Lentement, les deux mains de l'agonisant saisirent Bond. Celui-

ci, à moitié couché sur le dos, lançait des ruades à l'aveuglette. Son soulier rencontra quelque chose, mais il sentit qu'on lui saisissait le pied ; qu'on le tordait, et il tomba en arrière. Les doigts de Bond cherchèrent une prise dans le tissu de la banquette. Mais maintenant l'autre main l'avait saisi par la cuisse. Des ongles s'enfonçaient dans sa chair.

Le corps de Bond était tordu et attiré vers la terre. Bientôt il serait attaqué à coups de dents. Il donna des coups furieux de son pied libre. Aucune différence. Il tombait.

Soudain les doigts de Bond sentirent un objet dur. Le livre de Nash ! Comment cela fonctionnait-il ? Et dans quel sens ? Allait-il tirer sur Nash ou sur lui-même ?... Désespérément il braqua le volume sur la large figure ruisselante de sueur. Il pressa la base de la reliure. « Clic ! » Bond sentit le recul. « Clic-clic-clic-clic ». Maintenant Bond sentait sous ses doigts la chaleur de l'arme. Les mains qui serraient ses jambes se relâchèrent, la face luisante partit en arrière. Un bruit sortit de la gorge ; un terrible gargouillement. Puis, avec un craquement, le corps glissa en avant, jusque sur le sol et la tête alla donner avec fracas contre la boiserie.

Bond, encore étendu, haletait, les mâchoires contractées. Il leva les yeux vers la lumière violette qui brillait au-dessus de la porte. Il remarqua que le filament en forme de boucle présentait des variations d'intensité. Il en déduisit que la dynamo placée sous la voiture devait être défectueuse. Il cligna des paupières, pour mieux voir la lumière. La sueur lui tomba dans les yeux et le piqua. Il resta sans bouger, et sans rien faire pour éviter cet ennui.

Le bruit du train changea de tonalité. Il résonnait maintenant d'une façon moins caverneuse. Avec un dernier grondement, répercuté par l'écho, l'Orient-Express émergea dans le clair de lune et ralentit. Bond se leva paresseusement et souleva le bord du store. Il vit des hangars et des voies de garage. Les lumières brillaient vivement sur les rails. De bonnes, de puissantes lumières. Les lumières de la Suisse. Le train s'arrêta doucement.

Dans le silence, Bond entendit un petit bruit venant du plancher. Il se pencha aussitôt, écouta. Il tenait le livre devant lui, à toute éventualité. Aucun mouvement. L'homme était parfaitement mort. Le cadavre s'était affaissé.

Bond se rassit et attendit impatiemment que le train repartît. Il y avait énormément à faire ! Avant même de s'occuper de Tatiana, il fallait nettoyer tout cela.

Après une secousse, le long train se remit à rouler doucement. Bientôt il décrirait un slalom au pied des Alpes, pour entrer dans le canton du Valais. Les roues faisaient déjà un nouveau bruit, un chant rapide, comme pour montrer qu'elles étaient heureuses d'être sorties

du tunnel.

Bond se mit sur ses pieds, enjamba les jambes du mort et alluma le plafonnier.

Quelle boucherie ! On se serait cru dans un abattoir. Combien de sang un corps humain contient-il ? Bond se rappelait le chiffre : cinq litres. Eh bien, le compte y serait bientôt ! D'abord, il ne fallait pas que le sang se glissât dans le couloir ! Bond arracha les draps de la couchette inférieure et se mit au travail.

Le travail était enfin terminé – les murs, nettoyés – la masse qui gisait par terre, recouverte – les valises, prêtes, pour la descente à Dijon.

Bond but toute une carafe d'eau. Puis il monta sur la couchette inférieure et secoua doucement l'épaule qu'enveloppait le manteau de fourrure.

Pas de réponse. L'homme avait-il menti ? Avait-il empoisonné Tatiana ?

Bond passa la main sur le cou de la jeune femme : il était tiède. Il chercha le lobe d'une oreille et pinça fort. La dormeuse s'agita paresseusement, grogna. De nouveau, à plusieurs reprises, Bond pinça l'oreille. A la fin, une voix étouffée dit :

— Non...

Bond sourit. Il secoua Tatiana jusqu'à ce qu'elle se tournât lentement sur le côté. Les yeux bleus endormis se fixèrent sur ceux de Bond, et se refermèrent.

— Qu'y a-t-il ?

La voix était ensommeillée et fâchée.

Bond parla, houspilla Tatiana, la gronda. Il la secoua plus brutalement. Elle finit par s'asseoir. Elle le regarda d'un air hébété. Bond lui prit les jambes et les fit pendre sur le bord de la couchette. Il la transporta tant bien que mal sur la couchette inférieure. La jeune femme était dans un état effrayant : la bouche molle, les yeux saouls de sommeil, révoltés, la chevelure moite et en désordre. Bond se mit au travail, avec une serviette humide et le peigne de Tatiana.

On arriva à Lausanne, puis, une heure plus tard, à la frontière française de Vallorbe. Bond laissa Tatiana, passa dans le couloir et y resta, par précaution. Mais les douaniers et les hommes chargés du contrôle des passeports passèrent devant lui, pour se rendre directement à la cabine du contrôleur. Et après cinq minutes, pendant lesquelles il ne sut que penser, ils s'en allèrent vers l'arrière. Bond repassa dans le compartiment. Tatiana s'était rendormie. Bond regarda la montre de Nash, qu'il avait mise à son poignet. 4 h 30. Encore une heure avant Dijon. Bond se remit au travail. Tatiana finit par ouvrir les yeux tout grands. Ses pupilles se fixèrent.

— Maintenant arrête, James, dit-elle, et elle referma les yeux.

Bond s'essuya le visage. Il prit les valises une par une et les porta au bout du couloir, où il les empila contre la portière. Puis il retourna près du contrôleur et lui dit que Madame ne se sentait pas bien et qu'ils descendraient du train à Dijon. Il lui donna un dernier pourboire. « Ne vous dérangez pas, dit-il. J'ai sorti les bagages pour ne pas déranger Madame. Mon ami, celui qui a les cheveux blonds, est médecin. Il est resté assis avec nous toute la nuit. Je l'ai installé dans ma couchette pour qu'il dorme. Il était épuisé. Ce serait aimable à vous de ne le réveiller que dix minutes avant l'arrivée à Paris.

— *Certainement, Monsieur*[\[17\]](#).

Le contrôleur n'avait plus été ainsi couvert d'or depuis la belle époque des voyageurs multimillionnaires. Il tendit à Bond son passeport et les billets. Le train commença à ralentir.

— *Nous y sommes*[\[18\]](#).

Bond retourna dans le compartiment. Il mit Tatiana sur ses pieds, puis la fit sortir dans le couloir. Il referma la porte. Le mort, couvert d'un drap, était étendu à côté de la couchette. Puis ils furent en bas des marches, sur le quai. Le merveilleux quai qui ne bougeait pas, la terre ferme !... Un porteur en sarrau bleu prit leurs bagages.

Le soleil commençait à se lever. A cette heure matinale, il y avait très peu de voyageurs éveillés. Seuls une poignée de gens qui avaient voyagé toute la nuit, assis sur une dure banquette de troisième classe, virent un homme jeune aider une jeune femme à descendre d'une voiture poussiéreuse, dont les flancs portaient des noms romantiques, et l'emmener dans la direction d'une porte crasseuse, portant le mot SORTIE.

LA TRICOTEUSE [19]

Le taxi s'arrêta rue Cambon, devant l'entrée du Ritz. Bond regarda la montre de Nash : 11 h 45. Il devait être très ponctuel. Il savait que si un espion russe est en avance ou en retard de quelques minutes seulement à un rendez-vous, ce rendez-vous est automatiquement annulé. Il paya le taxi et passa par la porte de gauche, qui mène au bar.

Il commanda une double vodka Martini et en but d'un coup la moitié. Il le trouva merveilleux.

Tout d'un coup, les quatre derniers jours, et particulièrement la dernière nuit, se trouvèrent effacés du calendrier. Maintenant il agissait pour son compte ; il avait son aventure privée. Tous ses devoirs avaient été remplis. La jeune femme dormait dans une chambre de l'Ambassade. Le Spektor, encore chargé d'explosifs, avait été enlevé par une équipe spéciale du Deuxième Bureau. Il avait parlé à son vieil ami René Mathis, chef de ce Deuxième Bureau. Et le concierge de la rue Cambon avait été prié de donner à Bond un passe et de ne pas lui poser de questions.

René avait été charmé de se trouver engagé encore une fois avec Bond dans *une affaire noire*[20]. « Ayez confiance, *cher*[21] James, avait-il dit. Je suivrai vos instructions mystérieuses. Vous pourrez ensuite me raconter l'histoire. A 12 h 15, deux blanchisseurs, avec un grand panier à linge, se présenteront à la chambre 204. Je les accompagnerai, habillé en chauffeur de camion. Nous remplirons le panier à linge, l'emporterons à Orly où nous attendrons un Canberra de la RAF, qui arrivera à 14 heures. Nous lui remettrons le panier. Du linge sale qui se trouvait en France sera transporté en Angleterre. C'est cela ? »

Le chef de la station F avait parlé à « M », sur le brouilleur. Il avait transmis un bref rapport, rédigé par Bond. Il avait demandé le Canberra. Non, il ne savait pas pourquoi, aucune idée. Bond n'avait paru que pour remettre la fille et le Spektor. Il avait avalé un énorme breakfast et avait quitté l'Ambassade, en déclarant qu'il serait de retour après le déjeuner.

Bond regarda de nouveau l'heure. Il acheva son Martini. Il paya, sortit du bar et monta les marches qui conduisaient à la loge du concierge.

Le concierge le regarda attentivement et lui tendit une clef. Bond prit l'ascenseur, et monta au troisième étage.

La porte de l'ascenseur se referma derrière lui avec un bruit métallique. Bond suivit le couloir sans bruit, regardant les numéros.

204. Bond mit la main droite à l'intérieur de son veston sur la crosse du Beretta, glissé dans la ceinture du pantalon. Il pouvait sentir contre son ventre le métal du silencieux.

Il frappa une fois, de la main gauche.

— Entrez.

C'était une voix chevrotante, la voix d'une vieille femme.

Bond essaya la poignée de la porte. Elle n'était pas fermée au verrou. Il glissa le passe dans la poche de son veston. Il poussa la porte avec une légère émotion, entra et referma derrière lui.

C'était un salon typique du Ritz, extrêmement élégant, avec des meubles Empire authentiques. Les murs étaient blancs ; les rideaux et les coussins des chaises, en chintz à petits motifs, représentant des roses rouges sur fond blanc ; le tapis cloué, lie de vin.

Dans une tache de soleil, sur un fauteuil bas à côté d'un secrétaire Directoire, une petite vieille tricotait.

Le tintement des aiguilles d'acier se poursuivit. Les yeux, derrière les lunettes bifocales teintées de bleu, examinèrent Bond avec une curiosité polie.

— Oui, Monsieur ?

La voix était grave et rauque. Le visage, plutôt bouffi, couvert d'une épaisse couche de poudre, sous les cheveux blancs, ne laissa paraître que l'attention polie qui convient à une personne bien élevée.

La main de Bond, sur le pistolet caché par la veste, était aussi tendue qu'un ressort d'acier. Ses yeux à moitié fermés firent le tour de la pièce et revinrent à la petite vieille dans son fauteuil.

Y avait-il erreur ? S'était-il trompé de chambre ? Devait-il s'excuser et se retirer ?... Cette femme pouvait-elle vraiment appartenir à SMERSH ?... Elle ressemblait exactement aux respectables vieilles dames veuves qu'on s'attend à trouver seules au Ritz, tricotant pour passer le temps. Le genre de femme qui a sa table réservée, son serveur favori dans un coin du restaurant du rez-de-chaussée – naturellement pas un grill-room ! Le genre de femme qui fait la sieste après le déjeuner, et qu'on vient chercher dans une élégante limousine noire dont les pneus sont bien blancs, pour la conduire au thé de la rue de Berri, où elle rencontre quelques riches douairières dans son genre. La robe noire à l'ancienne mode, avec un peu de dentelle au col et aux poignets, l'épaisse chaîne d'or qui pend sur la poitrine informe et se termine par un face-à-main, les petits pieds chaussés de bottines noires à boutons, qui touchent à peine le plancher. Cela ne pouvait être Klebb !... Nash avait donné à Bond un

faux numéro de chambre. L'Anglais sentait la respiration couler sous ses aisselles Mais maintenant il fallait jouer la scène jusqu'au bout.

— Mon nom est Bond – James Bond.

— Et moi, Monsieur, je suis la Comtesse Metterstein. Que puis-je faire pour vous ?

Son français était plutôt embarrassé. Elle pouvait être Suissesse allemande. Les aiguilles s'affairaient, avec un tintement métallique.

— Je crains que le capitaine Nash n'ait eu un accident. Il ne viendra pas aujourd'hui. C'est pourquoi je suis venu à sa place.

Est-ce que les yeux se rétrécirent une fraction de seconde, derrière les lunettes bleues ?

— Je n'ai pas le plaisir de connaître le Capitaine, Monsieur. Ni vous-même. Asseyez-vous, s'il vous plaît, et exposez ce qui vous amène.

La femme rapprocha insensiblement sa tête de la chaise à haut dossier qui se trouvait à côté du secrétaire.

Elle ne se laissait pas démonter. Son air gracieux était désespérant. Bond traversa la pièce et s'assit. Il était maintenant à deux mètres de la vieille. Il n'y avait rien sur le bureau, qu'un haut téléphone à l'ancienne mode, avec le récepteur sur un crochet, et, à portée de main une sonnette à bouton d'ivoire. La bouche noire du téléphone baillait poliment dans la direction de Bond.

Bond scrutait indiscrètement le visage de la femme, l'examinait sous tous ses aspects, sous la poudre et sous l'épaisse chevelure blanche coiffée comme une galette. Les yeux étaient d'un marron si clair qu'ils en étaient presque jaunes. Les lèvres pâles étaient humides et grasses, sous la frange d'une moustache tachée de nicotine. Nicotine ?... Où étaient les cigarettes ?... Il n'y avait pas de cendrier – aucune odeur de tabac dans la chambre.

La main de Bond serra plus fort le pistolet. Il jeta un coup d'œil au sac à tricot, à l'informe bande de laine beige, tricotée à petites mailles sur laquelle la femme travaillait. Les aiguilles d'acier. Qu'avaient-elles d'étrange ? Les pointes étaient décolorées, comme si elles avaient été exposées au feu. Est-ce que des aiguilles à tricoter ont jamais eu un tel aspect ?

— *Eh bien, Monsieur* [22] ?

La voix devenait incisive. La vieille avait-elle lu quelque chose sur le visage du visiteur ?

Bond sourit. Ses muscles étaient tendus. Il guettait le moindre mouvement, le moindre traquenard.

— C'est inutile, dit-il gaiement, jouant le tout pour le tout. Vous êtes Rosa Klebb. Et vous êtes le chef d'Otdyel II de SMERSH. Vous êtes une tortionnaire et une meurtrière. Vous vouliez nous tuer, la jeune Romanova et moi. Je suis très heureux de faire finalement votre

connaissance.

L'expression des yeux n'avait pas changé. La voix dure était patiente et polie. La femme tendit la main gauche dans la direction de la sonnette.

— Monsieur, je crains que vous n'ayez l'esprit dérangé. Je vais sonner le *valet de chambre*^[23] et vous faire reconduire.

Bond ne sut jamais ce qui lui avait sauvé la vie. Peut-être fut-ce qu'il s'aperçut, le temps d'un éclair, qu'il n'y avait pas de fil entre le bouton et le mur ou le tapis. Peut-être fut-ce le souvenir de la réponse qui lui avait été faite en anglais : « Come in », quand il avait frappé. Mais, au moment où le doigt de la vieille allait toucher le bouton d'ivoire, il se leva brusquement de sa chaise et se jeta de côté sur le sol.

Au moment où il touchait le tapis, il y eut un bruit aigu, comme si l'on déchirait du calicot. Des éclats de bois, venant du dossier de sa chaise, tombèrent à côté de lui. La chaise s'écrasa sur le sol. Bond, tournant sur lui-même, tira son pistolet. Du coin de l'œil, il remarqua un filet de fumée bleue qui s'échappait de la bouche du « téléphone ». Alors la femme fut sur lui. Les aiguilles à tricoter brillaient dans ses poings fermés.

Elle plongea sur les jambes de Bond. Il rua et la fit rouler de côté. Elle l'avait visé aux jambes ! En se redressant sur un genou, Bond comprit pourquoi les pointes des aiguilles étaient colorées. Il y avait là du poison. Probablement l'un de ces poisons du système nerveux qu'utilisent les Allemands. Elle n'avait qu'à l'égratigner, fût-ce à travers les vêtements...

Bond était sur ses pieds. Elle revenait sur lui. Il serra furieusement son arme. Dans sa chute, le silencieux s'était faussé. Il y eut un éclair lumineux. Bond fit un écart. L'une des aiguilles alla cogner contre le mur derrière l'homme. La terrifiante vieille, le chignon blanc postiche de guingois sur sa tête, les lèvres baveuses découvrant les dents, était en train d'avoir le dessus.

Bond, qui n'osait pas utiliser ses poings nus contre les aiguilles, sauta de côté, par-dessus le secrétaire.

Haletante, et parlant toute seule en russe, Rosa Klebb le poursuivit autour du secrétaire. Elle brandissait comme une rapière l'aiguille qui lui restait. Bond recula, essayant de manœuvrer le pistolet enrayé. Ses mollets vinrent en contact avec une petite chaise. Il lâcha le pistolet, saisit la chaise et la brandit. La tenant par le dossier, les pieds pointant comme des cornes, il fit le tour du secrétaire à la rencontre de la femme. Mais elle était à côté du faux téléphone. Elle le souleva et visa. Sa main approcha du bouton. Bond plongea en avant. Des balles se perdirent dans le plafond et du plâtre leur tomba sur la tête.

Bond se fendit de nouveau. Les pieds de la chaise saisirent la femme autour de la taille et des épaules. Dieu, qu'elle était forte ! Elle battit en retraite, mais dans la direction du mur. Là, elle s'accrocha, sur Bond par dessus la chaise, tandis que l'aiguille à tricoter le cherchait, comme un long dard de scorpion.

Bond recula un peu, tenant la chaise à bout de bras. En visant, il donna un coup de pied de haut en bas sur le poignet qui tâtonnait. L'aiguille traversa la pièce et alla tomber derrière Bond, en fouettant l'air.

Bond se rapprocha. Il examina la situation. Oui, la femme était solidement maintenue contre le mur par les quatre pieds de la chaise. Il n'y avait pas de moyen pour elle de sortir de cette cage, sauf par la force brutale. Ses bras, ses jambes et sa tête étaient libres, mais son corps était comme épinglé au mur.

La femme dit quelque chose en russe, d'une voix sifflante. Elle cracha de nouveau sur Bond par-dessus la chaise. Bond baissa la tête et essuya son visage sur sa manche. Il leva les yeux sur la trogne marbrée.

— Ça va comme ça, Rosa, dit-il. Le Deuxième Bureau sera ici dans une minute. Dans une heure environ, vous serez à Londres. On ne vous verra pas sortir de l'hôtel. En fait, très peu de gens vous reverront désormais. Dès maintenant, vous n'êtes plus qu'un numéro dans un dossier secret. Quand nous en aurons fini avec vous, vous serez bonne pour l'asile de fous.

Le visage, à moins de deux mètres de lui, était en train de changer. Le sang semblait le quitter, il devenait jaune. Mais non pas de peur, se dit Bond. Les yeux pâles plongeaient droit dans les siens. Ils n'étaient pas encore vaincus.

La bouche humide et sans forme s'étira dans un rictus :

— Et où serez-vous, quand je serai dans un asile, Monsieur Bond ?

— Oh ! je continuerai la même vie !

— Je ne crois pas, *Angliski spion*.

Bond avait à peine remarqué ces mots, car il venait d'entendre le déclic de la porte qui s'ouvrait. Un éclat de rire se fit entendre derrière lui dans la chambre.

— Eh bien[24] ? disait la voix délicieuse que Bond se rappelait si bien. La 70^e position !... Non, maintenant, j'aurai tout vu ! Et inventée par un Anglais ! Ah ! James, c'est une insulte à mes compatriotes !

— Je ne vous recommande pas la position, dit Bond par-dessus son épaule. C'est trop éreintant. En tout cas, vous pouvez prendre la suite. Que je vous présente : son nom est Rosa. Elle vous plaira. C'est un gros bonnet de SMERSH. Elle s'occupe des meurtres, pour tout dire.

Mathis s'avança. Il y avait avec lui deux blanchisseurs. Ils restèrent tous les trois à examiner respectueusement l'abominable figure.

— Rosa ! répéta Mathis pensivement. Mais cette fois, c'est Rosa Malheur[25] !... Bien... Toutefois je crains qu'elle ne soit mal à son aise dans cette curieuse position. Vous deux, apportez donc le *panier de fleurs*[26]. Elle sera mieux couchée.

Les deux hommes allèrent vers la porte, et Bond entendit le craquement du panier d'osier.

Les yeux de la femme étaient toujours rivés sur ceux de Bond. Elle bougea légèrement, comme pour changer le pied sur lequel portait le poids du corps. Sans être vue de Bond, ni de Mathis, qui continuait à examiner sa figure, elle fit pression, avec le bout de l'une des brillantes bottines à boutons, sur le cou-de-pied de l'autre. De l'extrémité du soulier sortit une mince lame, d'un centimètre de long. Comme pour les aiguilles à tricoter, l'acier était d'un bleu sale... Les deux hommes s'approchèrent et déposèrent à côté de Mathis le grand panier carré.

— Prenez-la, dit Mathis. » Il s'inclina légèrement devant la femme : « J'ai été très honoré... »

— *Au revoir*[27], Rosa, dit Bond.

Les yeux jaunes lancèrent un bref éclat :

— Adieu, Monsieur Bond.

La bottine, avec sa petite langue d'acier, partit comme un éclair. Bond sentit une douleur aiguë au mollet droit. La sorte de douleur qu'on peut ressentir à la suite d'un coup de pied. Il recula et fit un saut en arrière. Les deux hommes saisirent Rosa Klebb par les bras.

— Mon pauvre James, dit Mathis en riant, comptez sur SMERSH pour avoir le dernier mot !

La langue d'acier terni était rentrée dans le cuir. C'était désormais une vieille femme empaquetée et inoffensive qu'on soulevait pour la mettre dans le panier.

Mathis s'assura que le couvercle était bien fermé. Il se tourna vers Bond.

— Voilà du bon travail ! Vous êtes dans un de vos bons jours, mon ami, dit-il. Mais vous semblez fatigué ! Retournez vous reposer à l'Ambassade, car ce soir, nous dînons ensemble. Le meilleur dîner qu'on puisse faire à Paris. Et je trouverai la plus charmante des filles, pour accompagner le repas.

L'engourdissement gagnait peu à peu le corps de Bond. Il avait froid. Il leva la main pour renvoyer en arrière la virgule de cheveux qui était tombée sur son sourcil droit. Ses doigts étaient devenus insensibles et lui paraissaient gros comme des concombres. Sa main retomba lourdement à son côté.

Respirer devenait difficile. Il alla chercher sa respiration tout au fond de ses poumons. Il serra les mâchoires, ferma les yeux à demi, comme on fait quand on essaie de cacher qu'on est ivre.

A travers ses cils il regarda le panier qu'on emportait vers la porte. Il se força à entrouvrir les yeux et les braqua désespérément sur Mathis.

— Je n'ai pas besoin d'une fille, René, dit-il avec difficulté.

Il ne pouvait plus respirer qu'en haletant. De nouveau, sa main essaya de s'approcher de son visage glacé. Il eut l'impression que Mathis s'élançait vers lui. Ses genoux qui commençaient à se dérober. Il dit, ou crut qu'il disait :

— J'ai déjà la plus ravissante...

Bond pivota sur son talon et s'effondra de tout son long, sur le tapis lie-de-vin.

[1]En français dans le texte.

[2]En français dans le texte.

[3]En français dans le texte.

[4]En français dans le texte.

[5]En français dans le texte.

[6]En français dans le texte.

[7]En français dans le texte.

[8]En français dans le texte.

[9]En français dans le texte.

[10]En français dans le texte.

[11]En français dans le texte.

[12]En français dans le texte.

[13]En français dans le texte.

[14]En français dans le texte.

[15]En français dans le texte.

[16]En français dans le texte.

[17]En français dans le texte.

[18]En français dans le texte.

[19]En français dans le texte.

[20]En français dans le texte.

[21]En français dans le texte.

[22]En français dans le texte.

[23]En français dans le texte.

[24]En français dans le texte.

[25]En français dans le texte.

[26]En français dans le texte.

[27]En français dans le texte.